



GUY DES CARS

la maudite



GUY DES CARS

La maudite

© Raoul Solar et Guy des Cars, 1954

LE TROUBLE

Ils allaient vers le soleil.

— Georges, dit-elle avec cet accent dont elle ne pourrait jamais se débarrasser et qui ajoutait à son charme, c'est beau... très beau ! Je crois que j'aimerai votre pays...

Il ne répondit pas, ayant à peine prêté attention à ce qu'elle venait de dire. Il était, lui aussi, ébloui, subjugué par la magnificence sauvage de la vallée. Il était surtout ému : ne retrouvait-il pas, après dix années d'absence, les monts de haute Provence, paysage inoubliable de son enfance ? Pour tout autre que lui, ce n'aurait été qu'un décor de pierres mais il savait qu'un peu partout brillait ou sinuait la grâce de quelque ruisseau descendu de la montagne, qu'il y avait — cachée là où on l'attendait le moins — la faveur paradoxale d'une source capable de faire jaillir entre les pierrailles du faux désert cette profusion de merveilles que Mistral déclarait « pleines d'horreur, de soleil et de fleurs »... Il avait l'impression d'entendre la voix de sa vieille montagne qui lui tenait un langage d'amour :

— *Nous reconnais-tu ? Aurais-tu oublié, dans ton exil volontaire, notre gloire et nos bienfaits ? Nous composons le mur qui fut un jour rompu sous la force des eaux. Nous sommes les piliers, nous sommes les colonnes qu'ont séparés les bras des Puissances herculéennes et là, laissés debout de chaque côté de la brèche, que le poids monstrueux des lacs glaciaires a percée, nous attestons quelle avalanche s'est engouffrée dans l'entre-deux où rampe maintenant « ta » Durance... Cette même Durance, tu l'as regardée tout à l'heure, avec ta compagne, en parcourant une gorge plus resserrée. Tu la reverras aux portes de l'Asse, au défilé de Sisteron, après qu'elle a été grossie par le Buech. Rappelle-toi comment, mon Verdon à peine reçu, nos trois rivières unies se sont taillées la spacieuse embouchure de Mirabeau... Revois, plus vaste encore, le grand portique de Donzère que l'énorme pression du Rhône, massue de Titan, s'est ouvert... Lacs supérieurs épanchés, passages forcés, murailles naturelles surmontées et crevées avec des fracas de tonnerre, les cataractes sont devenues des cascades bienfaisantes : ici, comme là-bas, la bonne terre provençale est le fruit héroïque de ces érosions lentes, suivies d'explosions furieuses qui emportèrent notre chair, composèrent la sienne, produisirent, nourrirent toute la suite d'êtres qui, du plus ancien de tes pères, a conduit leur sang jusqu'à toi...*

Il écoutait, mais tout ce qu'il voyait éveillait en lui dès impressions plus fortes que n'importe quel discours. Son trouble l'avertissait qu'il commençait à revivre... Un afflux soudain d'images familières, de formes chéries, lui faisait presque oublier celle qui était assise à sa gauche dans la Jaguar, et pour laquelle il était revenu au pays. Et cependant, une joie immense l'empoignait à la pensée qu'elle aussi commençait à découvrir toutes ces merveilles après le voyage trop rapide qui les avait conduits, en trois étapes, du comté de Kent aux rives tumultueuses de « sa » rivière.

... La voiture avait d'abord foncé à travers la campagne anglaise uniformément riante, en cette fin de juin. Ensuite elle avait été hissée à Douvres à bord du navire-courrier qui l'avait déposée à Calais sur le continent... Puis la campagne française, moins verdoyante, avait étalé la richesse des reflets d'or de ses blés... Ils avaient côtoyé le Vercors et franchi le Champsaur entre la vertigineuse montée de Laffrey et la rude descente du col Bayard... De Gap, enfin, ils se dirigeaient vers Sisteron en roulant dans la « vallée du Soleil » à une heure douce où celui-ci calmait sa violence, où l'air devenait plus respirable, où les cimes des alpillles

commençaient à rosir et où les cigales appelaient de leur chant la fraîcheur de la nuit provençale. Ce n'était pas encore le crépuscule, ce n'était que l'heure exquise où il faisait bon rouler en voiture découverte après une journée accablante de chaleur. C'était l'instant aussi où les cœurs, qui ne s'étaient jamais complètement compris, communiaient enfin pour la première fois depuis une année. C'était un peu le miracle de la montagne provençale...

Elle aurait cependant dû être joyeuse, cette première année de leur union; mais, dans sa réalité quotidienne, elle n'avait été faite que de grisaille... Sans doute, n'était-ce pas moins de leur faute que de celle du brouillard dans lequel ils avaient tenté de vivre les quatre premières saisons de leurs amours... Brouillard tenace et opaque du Kent qui enveloppait leurs gestes de tendresse, étouffait leurs mots d'espoir, comprimait leurs élans, tamisait leurs regards, voilait leurs rêves... N'avaient-ils pourtant pas été créés l'un pour l'autre ? N'étaient-ils pas faits pour s'entendre et pour constituer cette union rare de deux êtres que l'on nomme avec envie « le Couple » ? Ne possédaient-ils pas les dons qui se complètent : elle, sa langueur nordique, lui sa fougue latine ? N'était-elle pas toute blondeur et lui brun du soleil méditerranéen ? N'avait-elle pas incarné pour lui, dès le premier instant où il l'avait entrevue dans une « garden-party » à Cantorbéry, la femme diaphane qu'il n'aurait jamais pu découvrir dans sa Provence natale ? N'avait-il pas ce charme et cette fantaisie qui étonnent tant les filles d'Albion ? Enfin ne parlaient-ils pas très correctement, malgré un certain accent, elle le français et lui l'anglais ? Ils avaient tout, en vertu de la loi des contrastes, pour se plaire, mais ni l'un ni l'autre n'auraient pu dire pourquoi leur amour à peine naissant avait déjà besoin de renouveau.

Pendant leurs fiançailles, qui avaient été courtes, et leur première année de mariage, ils ne s'étaient exprimés que dans sa langue à elle, puisqu'ils vivaient à Maidstone; mais, sitôt le Channel franchi, ils s'étaient mis à converser tout naturellement en français. On finit toujours par épouser la langue du pays où l'on a décidé de vivre : ne valait-il pas mieux commencer tout de suite ? Et plus ils s'enfouaient dans la poussière de soleil, plus ils comprenaient qu'ils devaient employer le seul langage convenant au décor grandiose qui favoriserait peut-être l'épanouissement total de leur amour. Ils n'étaient, après tout, qu'un couple, comme tant d'autres, encore à la recherche de son équilibre...

Les enfants viendraient plus tard.

Des odeurs grisantes s'évaporaient dans l'azur du ciel bleu de Provence. Il le connaissait, « son » ciel, sujet à toutes les crispations et à toutes les altérations de l'humeur : orageux, variable, se voilant, se couvrant et se barbouillant, se dégageant brusquement, bleu tendre, parcouru de longues charpies cotonneuses. Un ciel qui était un peu comme lui : rieur et coléreux... Florence, qui voyait sa joie, se sentait envahie par une immense confiance : le jour venait où ils seraient parfaitement heureux.

S'ils n'éprouvaient pas, pendant ces derniers kilomètres de leur randonnée, le besoin de parler pour se confier ce qu'ils ressentaient mutuellement, c'était parce que la route parlait pour eux, dans leurs yeux et dans leurs cœurs... C'était un peu comme si le ruban d'un passé encore jeune se déroulait dans une harmonie rapide qui aurait eu le rythme du moteur. C'était lui qui était au centre de « son » paysage. Et Florence s'apercevait, depuis qu'elle était dans le pays dont il lui avait vanté les beautés, que toutes ses évocations étaient vraies.

...Elle savait déjà que, dans quelques instants, ils apercevraient enfin Roquevire, le village où il était né dans la maison provençale qui les attendait... Maison qu'elle connaissait de la cave au grenier par les descriptions qu'il lui en avait faites. Elle savait qu'elle y trouverait un ménage de vieux serviteurs comme on n'en rencontre plus que dans quelques romans français et rarement dans la vie britannique : Philomène et Vincent... Florence aimait déjà

Philomène, la cuisinière, et Vincent, le jardinier... Elle ne songeait même pas à se demander si ces Provençaux lui rendraient la même affection, à elle la blonde Anglaise.

... Elle savait que son beau-père, qu'elle ne connaîtrait jamais, avait été un médecin apprécié à Aix-en-Provence et qu'il ne s'était marié qu'assez tard avec une fille d'Arles... que la mère de Georges, beaucoup plus jeune que son mari, était morte peu de temps après son époux mais que c'était surtout elle, femme fine et cultivée, qui avait élevé son fils unique dans l'amour de sa Provence. Aussi Florence comprenait-elle très bien que Georges n'ait pas pu, après la disparition de cette mère adorée survenue quand il venait d'obtenir son dernier diplôme d'ingénieur, supporter la solitude morale dans une maison et dans un pays où il n'avait connu que la joie. Elle l'approuvait de s'être expatrié très vite pour accepter l'offre que lui avait faite une firme anglaise. Il n'abandonnait pas complètement la maison de Roquevire puisqu'il en avait confié la garde à Philomène et à Vincent.

Et il était venu dans ce Kent où ils avaient fait connaissance. C'était lui, après un an de mariage, qui avait eu l'idée du voyage en France. N'était-ce pas le moyen le plus sûr d'arracher aux brumes perpétuelles leur bonheur encore incertain ? Florence avec acquiescé tout de suite, espérant elle aussi que le voile, qui n'avait fait que s'épaissir entre eux depuis le jour où ils étaient ressortis de la cathédrale de Cantorbéry « unis pour le meilleur et pour le pire », finirait par se déchirer sous un ciel plus clément. Leur lune de miel en Ecosse n'avait été qu'une demi-réussite et la cohabitation qui suivit, dans la charmante maison de Maidstone, un demi-échec. Ils avaient pourtant cru s'aimer dès l'instant où ils s'étaient vus... Après cette première année, ils craignaient presque d'avoir fait une erreur.

— Je pense, chérie, lui avait-il dit avant le départ de Maidstone, que nous serons très heureux dans ma haute Provence...

— Moi aussi, Georges... ce sera notre véritable voyage de noces... D'ailleurs l'un de nos vieux proverbes affirme que « *tant qu'une Anglaise n'a pas franchi le Channel, elle ignore ce qu'est l'Amour* »... Je n'ai encore jamais franchi le Channel !

— Votre dicton n'ajoute pas qu'il est préférable que les Anglaises franchissent le Channel avec leurs époux ?

— Il ne précise rien, darling ! Mais je sens que pour nous ce sera merveilleux... J'aime déjà tant votre maison de Roquevire sans la connaître !

— C'est aussi la vôtre ! C'est « notre » maison...

— Non, Georges. Notre « home » ne peut être qu'ici, dans le Kent...

C'était un peu cela aussi qui avait contribué à agrandir le fossé de leur incompréhension réciproque : la maison trop strictement anglaise, couverte de lierre, entourée de ses « greens » humides... Et c'était pourquoi il conduisait sa femme vers le soleil.

— Oh ! L'extraordinaire château ! dit-elle à un tournant de la route. Comment s'appelle-t-il ?

— Varèze, répondit-il après une légère hésitation.

— Je n'en ai jamais vu de semblable, même en Ecosse !... On dirait qu'il a été construit sur un pain de sucre... Il donne le vertige... Il est très inquiétant !... Si nous n'étions pas à cette époque, je n'aurais pas aimé du tout passer devant lui ! Et vous ?

C'était assez l'impression qu'éprouvaient tous ceux qui voyaient pour la première fois l'étrange nid d'aigle dont les toitures flamboyaient, rouge et or, au soleil couchant. On aurait dit qu'un génie de la montagne avait choisi cet observatoire pour surveiller toute la vallée : du haut de ce caillou gigantesque, il pouvait régner en maître... Quand le premier effet de surprise était passé et que l'on détaillait l'aspect extérieur de l'habitation, on s'apercevait vite

que Varèze n'avait rien d'un « château » au sens où les gens du Nord et du Kent emploient ce mot. C'était plutôt une « maison forte » dont le style semblait assez hétéroclite : deux tours carrées et massives flanquaient la façade qui avait dû être restaurée vers 1830 avec un goût assez douteux. C'était la véritable « bastide », mais isolée sur son roc, dominant de deux cents mètres le lit de la Durance. Plutôt que de rester accrochée, comme tant d'autres donjons de haute Provence, à la dernière chaîne des Alpes, la bastide de Varèze se dressait au centre d'une conque de dentelles rocheuses qui semblaient mourir à ses pieds. Les hautaines tours de pierre, suspendues au-dessus du vide, étaient déjà cernées par la lumière du soir... Avant de disparaître dans la nuit, Varèze étincelait orgueilleusement de ses derniers feux sans paraître se soucier du tourbillon montagneux qui, peu à peu, l'encerclait d'ombre.

— Est-ce qu'on le visite ? demanda Florence en bonne citoyenne du pays qui a su donner le plus de touristes au monde.

— Non. C'est habité...

Il avait prononcé ce dernier mot sur un ton qui la surprit. Déjà, quand elle lui avait demandé le nom de la bastide, elle avait remarqué que son visage s'était brusquement assombri. Toute la joie de vivre et l'exaltation que lui avait apportées la seule vue de la vallée de son enfance, s'étaient évanouies... Il regardait la route droit devant lui comme s'il cherchait à éviter la vision fantasmagorique... Un tel changement d'attitude fit que la jeune femme éprouva un réel malaise, mais elle comprit aussi qu'il ne lui en donnerait pas la raison. Et elle préféra attendre en se taisant, selon son habitude. Elle avait appris à suffisamment le connaître pour savoir qu'il finirait par parler, incapable de conserver pour lui seul un secret qui lui pesait. Mais était-ce même un secret ?

— C'est habité, reprit-il plus doucement, par la dernière descendante de la famille; Claude de Varèze...

— « Claude de Varèze... » répéta Florence. Joli nom qui fait très « vieille France » et qui convient bien à cette région... Très poétique aussi ! Vous la connaissez ?

— Tout le monde la connaît dans le pays !

Il se tut comme s'il craignait d'en avoir trop dit et il y eut un nouveau silence. Sans qu'elle sût très bien pourquoi, Florence pressentit que cette Claude de Varèze avait peut-être joué un rôle dans la vie de son mari. Qu'avait-elle appris de l'existence de Georges avant qu'il eût débarqué dans le Kent ? Ce qu'il avait raconté lui-même de ses parents défunts, de sa maison natale et de ses vieux domestiques... Si elle avait déjà une idée assez nette du pays par les descriptions colorées qu'il lui en avait fait, elle ignorait tout de la vie qu'il y avait menée.

Brusquement, elle éclata de rire.

Il la regarda étonné :

— Qu'est-ce qui vous met dans une pareille joie ? Le nom que je viens de prononcer ?

— Non, darling ! Je ris parce que je viens de raisonner comme une véritable sotte... J'oubliais que vous aviez quitté ce pays tout jeune, à vingt et un ans, et j'étais déjà un peu jalouse de cette châtelaine inconnue pour moi... Au fond, peut-être est-elle très âgée ?

— Non. Claude doit avoir deux ou trois années de plus que vous, Florence...

— Vingt-huit ans ? Mais je suis très inquiète, chéri ! Jolie, en plus ?

— Quand je suis parti, il y a dix ans, elle était mieux que jolie : elle avait ce que l'on appelle un « type »...

Une fois encore, il se tut. Ce fut elle qui dit d'une voix qu'elle s'efforça de rendre le plus détachée possible :

— Je trouve vraiment très romantique de penser que d'aussi vieilles tours soient habitées de nos jours par une jeune fille... à moins qu'elle ne se soit mariée, depuis le temps ?

Il eut un sursaut :

— Mariée, Claude ?... Après tout, c'est possible... Je ne sais plus rien d'elle.

Pour la première fois depuis leur mariage, Florence fut certaine qu'il ne lui disait pas la vérité. Elle éprouvait aussi la sensation désagréable de ne plus se trouver seule avec lui dans la voiture... Quelqu'un ou plutôt quelque chose d'indéfinissable venait de s'immiscer entre eux pour se dresser avec une brutalité soudaine contre ce bonheur après lequel ils couraient depuis une année et qu'ils avaient souhaité tous deux trouver au terme du voyage... Et cela se produisait au moment même où ils allaient arriver à Roquevire ! Un simple nom, Varèze, lancé au hasard de la route, venait tout compromettre en une seconde.

Florence sentait aussi que l'attention soutenue, dont il semblait faire preuve depuis un moment, pour la conduite de la Jaguar, n'était chez lui qu'un moyen d'éviter de rencontrer son regard d'épouse inquiète. Ce n'était qu'une façade voulue derrière laquelle se cachait l'image obsédante que venait de faire renaître dans sa mémoire le nom qu'il n'avait plus prononcé depuis des années...

Si l'instinct de la jeune femme avait été assez subtil pour percer les pensées les plus intimes de son mari, elle aurait compris qu'il n'avait plus en tête que le souvenir de sa dernière entrevue avec Claude et qu'il se demandait avec angoisse s'il ne devrait pas avoir le courage de faire demi-tour et de retourner vite dans le Kent avant que ne s'écroulât complètement le rêve qu'il n'avait fait encore qu'ébaucher avec Florence. Car il existait une tranche de son passé et de sa jeunesse que sa femme n'avait pas besoin de connaître, qui ne regardait personne au monde, que les gens du pays eux-mêmes avaient tous ignorée... Quand il avait eu l'idée de ce voyage avec Florence, il n'avait vu que le moyen infallible de rompre enfin la monotonie d'une union qui s'était annoncée grise dès son début et, pas un instant, il n'avait songé au risque de se retrouver en présence de Claude. Pour lui la belle Claude de Varèze était morte dix années plus tôt... Du moins le croyait-il. Mais il avait suffi de la vision fulgurante de la bastide pour ressusciter aussitôt dans son cœur l'image de la fille étrange. Comment avouer maintenant à Florence que, s'il s'était expatrié dix années plus tôt, ce n'était pas pour fuir la maison natale où il pensait ne plus pouvoir être heureux, mais uniquement pour oublier Claude ?

La tension entre eux était devenue extrême dans la voiture. Ni elle ni lui n'osaient maintenant rompre un silence de plus en plus pesant. Il le fallait cependant : Roquevire et le bonheur escompté les attendaient... Georges, qui aimait sincèrement Florence, pensa qu'il ne serait peut-être pas très difficile d'éviter de rencontrer Claude. Et Florence, qui l'aimait aussi sans être parvenue encore à bien le comprendre, se disait que ce n'était qu'un petit malentendu de plus qui s'ajouterait à tous ceux qu'ils avaient déjà connus en Angleterre : il n'y avait qu'à l'écarter comme les autres... Ce sentiment de gêne était un peu ridicule. Il ne se dissiperait que si Florence connaissait toute la vérité sur Varèze. Georges le comprit :

— Le plus curieux de cette bastide, chérie, n'est pas la situation exceptionnelle, ni le fait que sa propriétaire actuelle soit une femme, mais son histoire...

— Une légende comparable à celles de nos châteaux d'Ecosse ? Je les adore !... Surtout quand il y a des fantômes !

— Je crains que vous ne soyez un peu déçue, car tout est vrai... Le premier comte de Varèze fit construire cette demeure au XI^e siècle, uniquement pour punir l'infidélité de sa femme... A cette époque ce n'était pas une bastide, mais réellement un château-fort dont il ne reste aujourd'hui que les deux grosses tours que vous avez vues. Vous trouverez à Roquevire, dans la bibliothèque de notre maison, une gravure très ancienne qui représente le Varèze d'alors avec quatre tours : l'aspect en est redoutable... Mon père, qui était un amoureux du

passé, l'avait dénichée chez un antiquaire d'Embrun. Quand on la regarde, on se rend compte de ce que dut être l'existence de l'épouse coupable dans une semblable prison et l'on comprend très bien que la malheureuse ait fini par se suicider après deux années de séquestration en se jetant sur le roc du haut de l'une des tours. Mais, quelques mois avant d'accomplir ce geste désespéré, elle avait donné à son farouche seigneur et maître un héritier : c'était tout ce que le comte de Varèze demandait à sa femme. Peu lui importait qu'elle disparût ensuite ! La descendance était assurée.

« L'enfant fut élevé durement par son père dont il ne tarda pas à devenir l'image vivante. Un Varèze devait être avant tout un homme au sens le plus viril du mot : courageux, brutal, batailleur, buveur... Le garçon fut tout cela mais lorsqu'il s'agit pour lui de trouver femme à son tour, il n'y eut pas un seigneur de haute Provence qui consentît à abandonner sa fille à pareil soudard. L'héritier fut donc contraint de partir très loin pour trouver la compagne qui assurerait à son tour la dynastie. Il ne revint qu'après de longs mois en ramenant triomphalement à Varèze une jeune fille d'Aigues-Mortes. Pour lui, c'était un défi lancé à tous les seigneurs des environs qui avaient refusé d'allier leurs maisons à la sienne. Et la haine pour son nom ne fit que grandir à trente lieues à la ronde..

« Une année plus tard, un nouvel héritier naquit mais la fille d'Aigues-Mortes ne fut pas plus heureuse que la première comtesse de Varèze : l'histoire affirme qu'elle mourut de chagrin alors que son fils venait à peine d'atteindre l'âge de raison. L'enfant fut élevé, comme son père, dans les principes chers aux Varèze et, de génération en génération, il en fut ainsi... A chaque fois qu'un tenant du nom voulait faire souche, il était contraint d'aller de plus en plus loin pour trouver sa compagne. Ce fut ainsi que les comtesses de Varèze furent ramenées, de gré ou de force, d'un peu partout : de Bourgogne, du Languedoc, de Guyenne, du Poitou et même de Bretagne... Chacune, à tour de rôle, donnait l'unique héritier, toujours un mâle, avant de mourir prématurément. Les méchantes langues affirmaient que les seigneurs de Varèze se transmettaient de père en fils, à travers les siècles, la recette d'un poison secret qui leur permettait de se débarrasser de leurs épouses dès que celles-ci avaient donné le fruit de leurs entrailles.

« Le nom, devenu synonyme de la bestialité, fut de plus en plus détesté jusqu'à la Révolution de 1789 pendant laquelle les hordes de paysans de Roquevire et de Sisteron partirent à l'assaut de la forteresse qui fut mise au pillage. Deux des tours furent incendiées et le comte de Varèze de cette époque pendu, sans le moindre simulacre de jugement, à la poulie du puits qui existe toujours au centre de la cour intérieure... Mais un serviteur eut pitié du jeune héritier d'alors qu'il réussit à soustraire à la fureur populaire et à faire rejoindre le camp des émigrés de l'autre côté du Rhin. Il en revint, à la Restauration, mariée à une Hollandaise. La douce influence de sa femme, ajoutée à l'excellente éducation qu'il avait reçue pendant l'émigration dans un collège de Coblenz, contribua à faire de lui un homme plus raffiné... Gontran de Varèze, dix-septième du nom, releva les ruines en reliant les deux tours, demeurées intactes, par le bâtiment central que vous avez vu : Varèze perdit son aspect terrifiant pour devenir une bastide plus agréable à habiter.

« Ce Gontran eut un fils unique : le cycle recommençait avec son extraordinaire pérennité. De fils en fils on aboutit à Melchior de Varèze, le père de Claude, que j'ai très bien connu dans ma jeunesse. Ce fut un homme redoutable : il semblait qu'il eût hérité de tous les défauts de ses ancêtres ! Il commença par observer l'étrange règle matrimoniale des Varèze en allant chercher sa femme en Anjou. Je n'ai pas connu la comtesse de Varèze, dont ma mère m'a toujours dit le plus grand bien, puisqu'elle mourut – suivant elle aussi la loi inexorable qui continuait à s'appliquer aux épouses de la famille – quelques heures après la

naissance de Claude. Car l'incroyable s'était produit ! La machine monstrueuse, destinée à assurer la dynastie, s'était détraquée : Melchior de Varèze avait une fille !

« On crut dans le pays qu'il allait devenir fou puis, peu à peu, il parut s'intéresser à la fillette qu'il éleva comme un véritable garçon. Et lorsqu'il mourut, il y a sept ans déjà, ce fut cette curieuse fille qui se retrouva seule pour porter le difficile fardeau du nom. Je dois reconnaître qu'elle l'a toujours fait avec beaucoup de fierté et c'est peut-être ce qui a contribué le plus dans la région à son manque de popularité. Les gens de Roquevire sont rancuniers : ils ne lui pardonnent pas d'avoir hérité des qualités viriles de son père et de ses ancêtres maudits.

« Voilà, chérie, toute l'histoire de Varèze. Je regrette pour votre plaisir qu'il n'y soit pas question de fantômes... Les seules ombres que l'on pourrait y trouver, hantant les vieilles tours, seraient certainement celles de ces innombrables épouses venues de toutes les provinces de France pour permettre aux Varèze de faire souche et disparues mystérieusement dès que l'on n'avait plus besoin de leurs bons offices !

— Georges, moi aussi vous m'avez amenée de très loin dans ce pays ! Je suis heureuse que vous ne soyez pas un Varèze !... Mais j'aime quand même beaucoup cette histoire et je comprends que vous y pensiez quand vous passez devant cette bastide.

Elle ne dit plus rien. Lui non plus jusqu'au moment où il s'écria, après un dernier tournant de la route :

— Roquevire !... Regardez ! N'est-il pas admirable, mon village natal ? Notre maison est celle que vous apercevez à gauche... Dites-moi que vous ne regrettez pas d'être venue ?

— Comment le pourrais-je ?

Et elle se blottit contre lui au moment où Vincent, le vieux jardinier, ouvrait le portail de la maison provençale.

Ils terminaient le tour complet du propriétaire, escortés par Philomène et Vincent.

— C'est immense ! dit Florence en se laissant tomber, fatiguée mais heureuse, sur le lit de la grande chambre, située au premier étage et qui, après avoir été celle des parents de Georges, serait désormais la leur.

La maison lui plaisait tout autant que Philomène. Et Florence ne semblait pas déplaire à Philomène : ce qui était très important pour l'harmonie intérieure future... La servante avait observé la jeune femme pendant la visite domiciliaire : le résultat de cet examen avait dû être des plus favorables puisque Philomène était déjà dans la chambre pour aider Florence à défaire ses valises. Si « la femme de Georges » ne lui avait pas plu, elle serait déjà repartie s'enfermer dans sa cuisine.

— Chérie, dit Georges, je vais profiter de ce que vous vous installez pour rentrer la voiture au garage.

Au moment où il sortait, elle lui cria sans bouger du lit.

— N'avez-vous rien oublié ?

— Oublié ?

— Je croyais que lorsqu'un jeune marié pénétrait dans la chambre nuptiale, il commençait par soulever sa femme dans ses bras avant de lui en faire franchir le seuil en l'embrassant ? Je n'ai pas souvenir que nous l'ayons fait, il y a un an, dans cet hôtel d'Edimbourg. Ni à notre retour lorsque nous sommes entrés dans notre maison de Maidstone... Je vous dispense de me porter jusqu'à ce lit puisque j'y suis déjà mais vous n'êtes pas exempté du reste !

Il revint et se pencha pour l'embrasser longuement devant Philomène qui les regardait, silencieuse, les poings sur les hanches. Puis il se tourna vers la paysanne :

— Qu'est-ce que tu en dis ?

— Ça fait un rude couple ! marmonna-t-elle, admirative.

Après le départ de Georges, Florence se releva, radieuse :

— Philomène, si vous saviez comme il est gentil ! C'est le plus adorable des maris...

— S'il est gentil ? répéta la vieille, bourrue. Vous ne m'apprenez rien, ma belle ! Je l'ai connu avant vous, « votre » Georges... C'est dans mes bras qu'il a crié pour la première fois... deux minutes après sa naissance !

Florence commença à vider les valises pendant que Philomène remplissait l'armoire et la commode en s'extasiant :

— Je n'ai jamais vu de si beau linge ! Et ces dessous ! C'est dans votre pays qu'ils ont brodé tout cela ?

— Vous n'avez donc jamais entendu parler du « point d'Angleterre » ? répondit Florence en riant.

Mais son rire se figea... Ses yeux venaient de s'immobiliser sur une vue lointaine.

— Que regarde-t-elle comme cela par la fenêtre, cette mignonne ? interrogea Philomène... Ah ! Les tours de Varèze ? On les voit très bien d'ici... Mais elles font encore plus d'effet au lever du jour qu'au soleil couchant... Vous avez dû passer devant la bastide tout à l'heure, en venant de Gap ?

— Oui...

— Je vous garantis que vous perdrez votre temps à chercher à savoir ce qui se passe dans ce nid de vautour ! Celle qui habite là-haut ne vaut pas cher ! C'est « du moins que rien » comme tous ceux de sa famille et surtout pas du monde à fréquenter pour vous ! Ça s'habille en garçon ! Ça fume comme un sapeur ! Ça boit aussi sec qu'un commis voyageur, ça ne parle jamais à personne dans le pays et ça passe sa vie à cheval dans la montagne !

— Elle n'est donc pas mariée ? demanda Florence, le regard toujours rivée sur la bastide.

— Mariée ? Je voudrais bien voir cela ! Mais elle est immariable, ma mignonne ! Il faudrait être fou ou ivre pour épouser une fille pareille ! C'est simple : elle est tout le portrait de son père, le vieux comte qui doit brûler en enfer... En tout cas le bon Dieu a bien fait les choses quand il lui a envoyé une fille. Comme ça leur race maudite disparaîtra... Bon débarras pour le pays depuis le temps que ces Varèze l'infestent ! Si je vous disais tout ce qu'on raconte sur la Claude... Tenez : savez-vous ce qu'elle a fait, pas plus tard qu'avant-hier, dans une ferme de la montagne, chez les Paccini ? Elle est arrivée sur son cheval au galop en criant au fils aîné, qui a une quinzaine d'années, de lui apporter à boire et, comme il a répondu qu'il n'avait rien pour les filles de son genre, elle l'a cravaché en pleine figure puis elle est repartie avant même qu'il ait pu la flanquer en bas de son cheval... Parfaitement ! Le gars Paccini a encore les traces sur son visage ! Oh ! Ça ira loin... Son père ne se laissera pas faire ! Il a déjà porté plainte à la gendarmerie et je vous jure que le jour où on l'arrêtera, la garce, tout le pays sera avec les Paccini... Est-ce que ça devrait être permis, des mœurs semblables, de nos jours ? C'est une fille qui ne respecte rien, qui ne va jamais aux offices, qui est riche comme Crésus mais qui ne vous donnerait pas un quignon... Un suppôt de Satan, que je vous dis...

— Philomène !

Georges était sur le palier :

— Est-ce que tu vas te taire ? Tu vas ameuter tout Roquevire !

— Et après ? J'ai bien le droit de dire à haute voix ce que le monde pense tout bas !

— Tu ne vois donc pas que tu fatigues ma femme et que tu ferais beaucoup mieux de rejoindre ton fourneau pour préparer le dîner... Les kilomètres, c'est très joli mais ça ne nourrit pas ! Florence et moi avons très faim !

— C'est bon ! répondit la vieille en bougonnant. J'y vais...

Dès qu'elle fut sortie, il s'approcha de Florence qui était restée devant la fenêtre :

— Je suis navré, chérie, que ma vieille Philomène ait éprouvé le besoin de faire devant vous une sortie aussi intempestive... Cela ne l'empêche pas d'être quand même une brave femme... Il ne faut pas lui en vouloir.

— Pourquoi lui en voudrais-je ? Elle n'a fait que dire ce qu'elle pensait de Claude de Varèze...

Il dut la prendre par les épaules, avec une douce fermeté, pour l'arracher à la vision de la bastide qui continuait à la fasciner :

— Venez, je vais vous aider à faire vos rangements...

— Georges, ce château finit par me hanter ! Je crois même qu'il en a été ainsi dès la première minute où je l'ai aperçu au détour de la route... Ensuite vous m'avez intriguée avec son histoire et celle de sa dernière propriétaire... A peine suis-je dans votre maison que votre servante recommence !

— Elle ne l'aurait sans doute jamais fait, chérie, si vous ne l'aviez pas interrogée.

— Elle a parlé d'elle-même. Je n'ai fait que l'écouter...

— Vous avez eu tort ! Comprenez-moi... Je vous ai déjà laissé entendre que les gens de cette région étaient aussi tenaces dans leurs amitiés que dans leurs inimitiés... Ce sont des êtres rudes habitant un pays magnifique dont ils ne savent pas toujours apprécier la beauté et qui passent leurs rares heures de loisir à se transmettre, de génération en génération et sans savoir trop pourquoi, des haines séculaires... Ils reportent sur Claude, qui s'en moquait déjà éperdument il y a dix ans, la rancune accumulée contre son nom... Philomène vous l'a certainement dépeinte comme étant un véritable monstre ? Je vous affirme que rien n'est plus faux ! J'ai très bien connu Claude autrefois... Je l'ai même sincèrement admirée pour son cran, pour son allant physique et moral... Elle n'est pas du tout une fille au cœur de pierre. Je l'ai même vue plus humaine que n'importe qui, quand ma mère est morte... Si vous saviez comme elle a su alors se montrer compréhensive ! Elle fut pour moi mieux qu'un camarade. C'est une fille qui a toujours eu horreur de la sensiblerie et des attendrissements inutiles... Je la crois encore plus dure pour elle-même que pour les autres. Cela aussi, les gens du pays sont incapables de le comprendre. Certes, à certains moments, elle peut paraître assez égoïste, mais a-t-on le droit de le lui reprocher quand tous se sont ligués contre elle presque depuis sa naissance ? Il n'y avait véritablement qu'une femme à l'aimer dans le pays parce qu'elle la connaissait mieux que personne : Ambroisine, son ancienne nourrice, qui habite peut-être encore avec elle à la bastide où elle remplissait les fonctions de gouvernante.

« Naturellement, vous entendrez dire à Roquevire que la vieille Ambroisine est aussi mauvaise que sa jeune patronne ! J'ai peu vu cette Ambroisine mais je pense que c'est également faux pour une raison assez étrange : je me souviens très bien que Claude s'était enfuie à l'âge de quinze ans dans la montagne... On ne la retrouva que le lendemain et l'inquiétude d'Ambroisine fut telle que ses cheveux blanchirent pendant la nuit... Ma mère, qui était juste et bonne, m'a souvent répété ensuite que, lorsqu'une femme se montrait capable d'un tel attachement, elle ne pouvait pas être vraiment mauvaise... Ce qu'il y a de certain, c'est que l'influence d'Ambroisine sur l'éducation de Claude a dû être considérable : cette gouvernante possédait non seulement une volonté d'acier mais aussi une force physique capable de mater n'importe quel enfant sauvage. Et Claude, véritable garçon manqué, n'a pas dû être toujours facile ! La vieille Ambroisine a été pour elle ce que ma bonne Philomène fut pour moi avec cette grande différence que j'ai eu la chance de conserver ma mère jusqu'à ma majorité.

« J'ai pensé que je devais mettre les choses au point pour éviter que vous n'ayez à l'avenir des idées fausses sur Claude.

— Je vous remercie... Comme vous la défendez bien !

Le dîner fut excellent. Philomène avait mis son point d'honneur à ce que « la mignonne » découvrit, dès le premier soir, quelques-unes des meilleures spécialités provençales.

Florence et Georges étaient dans la bibliothèque, en train de savourer un café qui était un « admirable secret » de Philomène.

— Mes parents se tenaient presque toujours dans cette pièce qu'ils adoraient. Je suis un peu comme eux... et vous, chérie ?

— Elle me paraît sympathique...

Mais elle n'acheva ni sa phrase ni la tasse de café : son regard, qui venait d'errer au hasard sur les rayons de la bibliothèque, s'était immobilisé sur un panneau où était accrochée une gravure.

— Décidément, Varèze continue à me poursuivre ! Je l'aperçois de la fenêtre de ma chambre et je le retrouve ici, en image, au rez-de-chaussée...

Elle s'était approchée de la gravure :

— Vous n'aviez pas tort, Georges, quand vous me disiez que sa seule contemplation faisait comprendre que la première comtesse de Varèze se fût suicidée... Le château devait être sinistre à cette époque !

Il ne répondit pas tout de suite. Il était à la fois ennuyé que la gravure se trouvât là et inquiet de l'intérêt presque maladif que Florence semblait marquer pour Varèze. Il s'en voulait surtout de lui avoir raconté l'histoire de la bastide. Il regrettait aussi d'avoir pris, avant le dîner, la défense de Claude. L'effet obtenu avait été contraire à ce qu'il espérait. Florence s'était bornée à faire de l'ironie à la fin de son plaidoyer inutile. En réalité il n'avait dû parler que pour se convaincre lui-même qu'il n'y avait eu, entre Claude et lui, qu'un amour dont il n'avait pas à se cacher.

Le souvenir de Claude le hantait... Après dix années d'exil, il se sentait à nouveau poursuivi par l'étrange personnalité de la première femme qu'il avait aimée. Il n'était plus certain, au moment où il revenait vivre à quelques kilomètres d'elle, que c'était fini entre eux et qu'il ne l'aimerait plus. Quand il l'avait décrite à Florence, c'était surtout pour se libérer de toute pensée amoureuse mais il s'apercevait avec angoisse que plus il avait défendu Claude plus il avait une envie irraisonnée de la revoir.

La revoir ? Ne serait-ce pas le moyen de chasser une fois pour toutes de son cœur tourmenté les qualités rares dont il la paraît sans doute parce qu'il s'était éloigné d'elle depuis des années ? Ne devait-il pas tenter la redoutable expérience du temps écoulé ? La Claude retrouvée ainsi ne serait-elle pas assez différente de l'idéal étrange qu'il se forgeait encore ? Son aspect très particulier résisterait-il à la comparaison avec l'éclatante beauté de Florence ? Il fallait avoir le courage de rencontrer Claude le plus tôt possible au lieu de chercher stupidement à l'éviter... Et il ne le ferait qu'en présence de Florence qui se rendrait enfin compte qu'elle n'avait redouté qu'un danger inexistant. Le renouveau de leur bonheur conjugal en dépendait :

— Chérie, je crains que cette bastide et sa propriétaire n'empoisonnent lentement votre séjour ici... Ceci parce que vous avez un peu l'impression de lutter contre l'inconnu. Je suis convaincu que vous ne serez tranquillisée que quand vous connaîtrez Claude. Voulez-vous que nous commencions dès demain par Varèze les quelques visites de voisins qu'il faudra bien que nous fassions dans le pays ?

— Ce n'est pas une mauvaise idée. J'accepte.

L'offre de Georges était loyale, elle le sentait. Aussi ajouta-t-elle avec enjouement :

— Puisque nous sommes contraints de faire « des visites » pendant notre deuxième lune de miel, autant que ce soit chez des personnes et dans des lieux pittoresques ! Maintenant, darling je dois vous faire un aveu : je suis morte de fatigue ! Si nous montions ?

Dès qu'ils pénétrèrent dans la chambre, il prit soin de rabattre les persiennes pour qu'elle ne pût apercevoir les tours se profilant, irréelles, sur un fond de lune.

La conversation qu'ils venaient d'avoir et la décision prise les avaient apaisés. Il ne fut plus question que d'eux-mêmes. Le lendemain quand l'aube ensoleillée, filtrant à travers les jalousies, vint caresser en obliques lumineuses le bord du lit, Georges et Florence n'étaient plus seulement mari et femme mais, pour la première fois, un couple d'amants.

Après avoir fait crisser le gravier de la cour intérieure, la Jaguar s'était immobilisée devant les trois marches du perron. Tous les volets de la façade ouest, donnant sur la cour, étaient fermés pour lutter contre la chaleur. A 4 heures de l'après-midi, la bastide de Varèze étouffait encore. Nul être vivant n'y manifestait sa présence, seul le chant lancinant des cigales crevait le silence.

— J'ai cependant klaxonné deux fois en montant la côte pour prévenir de notre arrivée ! dit Georges. Seulement, j'ai eu tort d'oublier que, dans ce pays, on ne doit pas déranger les gens avant 5 heures de l'après-midi ! Tous ceux qui ne sont pas aux champs ou dans la montagne dorment... Nous sommes tellement habitués au rythme de notre vie anglaise, chérie, que nous nous comportons comme si nous faisons une visite aux environs de Maidstone !

Florence fit à peine attention à ce qu'il disait. Elle regardait le vieux puits en pierre situé au centre de la cour :

— C'est là qu'ils l'ont pendu ?

— Qui cela ? répondit-il interloqué.

— Mais le Varèze qui eut la malchance d'être ici en 1789 !

Il sourit :

— Je l'avais déjà oublié, le pauvre ! Vous avez raison : ils l'ont accroché à cette poulie et il a dû se balancer pendant des heures au-dessus de l'orifice... Si je faisais tinter la cloche accrochée à droite du perron, peut-être verrions-nous enfin une figure humaine ?

Au moment où il descendait de la voiture pour accomplir ce geste, la porte centrale s'entrouvrit : une femme parut.

Florence comprit, d'après la description que lui en avait déjà faite son mari, que c'était la farouche Ambroisine et elle n'eut pas souvenance d'avoir rencontré dans sa vie créature plus imposante... Ce n'était pas que l'ancienne nourrice fût particulièrement obèse mais elle possédait une taille qui lui aurait permis de rivaliser avec n'importe quel « horse-guard » et, pour Florence comme beaucoup de ses compatriotes, les « horse-guards » incarnaient la quintessence de la stabilité physique. Jamais non plus, la jeune femme n'avait vu un visage aussi revêché et cependant la couronne de cheveux blancs, qui l'auréolait, aurait dû l'adoucir... Mais les traits étaient durs, les yeux d'acier, le front buté, le menton d'une volonté implacable... Cette femme n'avait jamais dû céder devant qui que ce fût et, si elle était restée à la bastide aussi longtemps, ce ne pouvait être que parce qu'elle y avait régné : c'était le type même de la gouvernante qui régentait tout.

La voix aussi était rude :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Ce que nous voulons ? répondit Georges en riant... Mais simplement voir Mlle Varèze ! Vous ne semblez pas très bien me reconnaître, ma bonne Ambroisine. Aussi n'est-ce pas la peine de vous dire mon nom... et veuillez avoir l'extrême obligeance d'informer votre patronne qu'elle a des visites venues de très loin ! Je suis persuadé que nous serons pour elle une grande surprise...

Le ton de Georges avait été poli mais ferme. Les yeux de la vieille femme eurent une lueur de fureur mais elle se contint et dit d'un ton volontairement doux :

— Mademoiselle doit être à la ferme. Je vais la faire prévenir. Si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer ?

Ils la suivirent d'abord dans le vestibule dont la fraîcheur, contrastant avec la chaleur étouffante de la cour, prouvait qu'il n'y avait vraiment que dans les pays de soleil que l'on savait se protéger de la canicule. Dans ce vestibule d'aspect sévère, les visiteurs étaient accueillis par deux armures de chevaliers en pied qui montaient la garde de chaque côté de l'entrée : ferrailles d'une autre époque qui avaient dû échapper au pillage de 1789. Georges avait toujours connu ces armures sans avoir jamais eu la curiosité de demander à Claude d'où elles provenaient. Elles lui avaient semblé bien à leur place pour rappeler, dès l'entrée, aux rares visiteurs, que les Varèze étaient avant tout des guerriers.

Le salon, où la gouvernante les avait introduits avant de disparaître elle-même, était vaste. Ses trois fenêtres donnaient sur l'est et avaient dû rester grand ouvertes depuis midi, heure à laquelle le soleil désertait cette façade. La vue sur la vallée élargie de la Durance était grandiose.

— Voyez, chérie, tout en bas, la route de Gap à Roquevire... Constatez vous-même que la voiture qui y passe en ce moment, vue de ce perchoir, est ramenée aux proportions d'un jouet d'enfant. On comprend assez que les seigneurs du lieu n'aient eu que du mépris pour les « gnomes » de la vallée !

L'ameublement intérieur n'avait pas changé depuis la Restauration : il était laid et poussiéreux. Dans son ensemble, le salon était mal tenu.

— Décidément, remarqua Georges, Claude sera toujours la même ! C'est une vraie Varèze pour qui le confort de la maison ne compte pas... Par contre, si vous voyiez ses écuries ! Un miroir de propreté ! Les Varèze sont des gens d'extérieur qui ne conçoivent l'existence qu'à cheval...

Florence faisait le tour de la pièce en regardant, les uns après les autres et avec une réelle curiosité, les portraits d'ancêtres qui tapissaient les murs.

— Tous ceux que vous voyez là, expliqua Georges, sont relativement récents... Voilà le plus ancien, Gontran... celui qui est revenu d'émigration pour faire reconstruire la bastide. Les portraits de ceux qui ont précédé la Révolution ont été brûlés ou volés; j'en ai retrouvé quelques-uns dans certaines maisons de Roquevire... Il n'a pas une trop mauvaise tête, ce Gontran... Peut-être fut-il le moins rustre de la famille ? Voici son fils... Plus inquiétant !... Et son petit-fils... de plus en plus sinistre ! C'est très curieux : le portrait du père de Claude n'y est pas ! Il vous aurait permis de connaître la châtelaine avant de la voir en chair et en os... Elle ressemble d'une façon incroyable à son père.

— Pourquoi n'y a-t-il pas un seul portrait de femme ?

— C'est normal... Je vous ai expliqué que, pour les Varèze, les épouses n'offraient plus le moindre intérêt après qu'elles eussent accouché.

— Mais Claude ?

— Elle, c'est très différent ! D'abord elle est née Varèze tandis que toutes les comtesses venaient d'ailleurs... Ensuite Claude aurait dû être un garçon...

A l'instant où il prononçait ce mot, la porte donnant sur le vestibule s'ouvrit : l'héritière du nom était devant eux.

Il y eut un temps très court – qui parut cependant interminable à Florence – pendant lequel le regard de feu de la nouvelle venue alla de l'un à l'autre. La bouche, dont les lèvres nerveuses ne portaient pas la moindre trace de rouge, s'était entrouverte pour parler mais aucune parole n'en était sortie. La propriétaire de la bastide, c'était visible, restait muette, de surprise. Quand ses yeux s'étaient posés pour la première fois sur ceux de Florence, celle-ci frissonna : jamais elle ne s'était sentie détaillée avec une telle insistance, ni aussi rapidement. Sur le moment, elle ne vit que deux yeux noirs immenses, dévorant le reste du visage, qui semblaient vouloir hypnotiser tout ce qu'ils effleuraient.

Ce ne fut qu'après s'être ressaisie que la fille du Kent put regarder à son tour la fille brune : elle était grande, la dominant d'une demi-tête, mince aussi avec des hanches étroites que moulait une culotte de cheval. Le teint était mat, le nez droit avec l'arête très fine et des narines sensuelles. L'ensemble du visage avait quelque chose d'ascétique avec des pommettes saillantes et un menton volontaire. Le front large était complètement dégagé par la chevelure rejetée en arrière, tirée et roulée sur le cou : d'admirables cheveux d'ébène... La chemisette de soie blanche, surmontant la culotte à basanes, laissait à peine deviner une poitrine à peu près inexistante. Des bottes noires encadrées d'éperons et une cravache, dont deux longues mains aux attaches fines caressaient avec nervosité le pommeau, complétaient la silhouette. Ce n'était même pas une amazone mais un authentique cavalier auquel la seule note féminine était apportée par la lourde chevelure. Et cependant la fille était belle.

... Une beauté surprenante, inattendue, faite de race, d'élégance, de pouvoir dominateur. Claude de Varèze aurait pu être la réincarnation frémissante de l'un de ces jeunes héros romantiques chers à Byron et dont les moindres traits semblaient devoir rester tendus vers une vie exaltante...

Florence épiait son mari mais celui-ci paraissait subir avec sérénité l'examen impitoyable de celle qui pouvait être considérée comme une rivale redoutable.

Enfin les lèvres de Claude tremblèrent. Ce fut pour dire un seul mot à Georges :

— Toi !

— Oui, Claude. Je suis arrivé hier soir à Roquevire avec ma femme et notre toute première visite est pour toi... Je suis sûr aussi que tu t'entendras bien avec Florence.

Après une imperceptible hésitation, la dernière des Varèze s'avança franchement vers la jeune femme pour lui tendre la main. Il y eut une certaine brusquerie dans ce geste d'accueil avant que la bouche n'eût ajouté en faisant un nouvel effort :

— Vous avez un joli nom... qui vous va bien ! Me permettez-vous d'embrasser Georges ? Lui et moi nous connaissons depuis si longtemps !

Et, avant même que Florence n'eût répondu, elle s'était tournée vers Georges. Bien que leur étreinte ne fût que celle de deux camarades se retrouvant après des années, Florence remarqua une gêne réelle sur le visage de son mari.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Georges dit Claude en riant. L'émotion de me revoir ?

Puis elle se retourna aussitôt vers Florence.

— Il ne faut pas lui en vouloir... Il doit me trouver tellement changée ! J'avais vaguement appris qu'il s'était marié en Angleterre mais je n'aurais jamais cru qu'il eût autant de goût !... Et vous, peut-on vous demander quelles sont vos premières impressions sur notre haute Provence ? sur votre maison de Roquevire ? sur notre ciel ? sur nos rochers ?

Elle parlait vite comme si elle cherchait à s'étourdir elle-même. Florence comprit que, sous ce flot de paroles banales, se cachait une étrange émotion qui n'était pas due

uniquement à la présence de Georges, il y avait en Claude autre chose... un sentiment difficile à saisir... Florence répondit avec gentillesse :

— Je n'ai pas encore eu le temps de me faire une opinion : il n'y a pas vingt-quatre heures que nous sommes dans ce pays ! Mais je crois que je m'y plairai... bien qu'il soit assez différent de mon Kent !

— J'aurais adoré connaître l'Angleterre.

— Pourquoi n'y êtes-vous jamais venue ?

— Parce que je manque toujours de courage, à la dernière minute, lorsqu'il s'agit de quitter mes montagnes... Je crains, si je m'en éloignais, d'éprouver aussitôt cette tristesse abominable que vous appelez le spleen... Je ne peux plus me passer de mes horizons familiers, ni de ma bastide... Aimeriez-vous que je vous fasse visiter la maison ?

— Avec joie, dit Florence.

— Et que puis-je vous offrir pour fêter votre première venue ici ? Du thé sans doute ?

Elle avait prononcé cette dernière question sur un ton légèrement ironique qui ne fut pas sans frapper l'Anglaise.

— Je vous remercie, répondit Florence, mais je préfère ne rien prendre... D'autant plus que je suppose que vous n'aimez pas beaucoup notre breuvage national ?.

— J'aime mieux un bon Scotch... comme Georges ! Tu te souviens de ceux que nous avons bus autrefois ici, sur la terrasse, vers 7 heures du soir, quand nous rentrions de nos promenades en montagne ? Si nous en prenions un ?

Sans attendre la réponse, elle avait déjà sonné. Ambrosine parut, portant un plateau sur lequel se trouvaient trois verres, un seau à glace et la bouteille de whisky. C'était à croire qu'elle eût écouté derrière la porte : Claude ne lui avait donné aucun ordre. A moins que ce ne fût la manière consacrée pour recevoir les visiteurs à la bastide ?

Cette seconde apparition de la gouvernante parut encore plus désagréable à Florence : le regard fuyant, chargé de méfiance et de fiel, de la femme aux cheveux blancs ne cessa d'aller d'elle à Claude. Regard dans lequel perçait aussi de l'inquiétude... Après son départ, Claude et Georges burent rapidement. La fille brune avait avalé son verre d'un trait : ce qui fit penser à Florence que les bavardages de Philomène devaient avoir un fond de vérité.

La visite domiciliaire commença. Elle aussi fut rapide. La châtelaine ouvrait et refermait les portes en nommant chaque pièce : « le billard... la bibliothèque... le petit salon... la salle à manger... » Partout ils ne firent que passer en jetant un simple coup d'œil comme si tout cela n'offrait pas le moindre intérêt pour la maîtresse de maison. On sentait qu'elle accomplissait une corvée mondaine. Lorsqu'ils furent arrivés dans le couloir du premier étage, ils ne s'arrêtèrent même pas devant certaines portes que Claude désigna en disant :

— Ce sont des chambres d'amis qui ne servent pas puisqu'il n'en vient jamais ! Georges a dû déjà vous dire que les gens des environs n'offrent pas grand intérêt... En tout cas, vous pouvez constater que ce n'est pas la place qui manque à Varèze ! Si cela vous faisait plaisir d'y faire un séjour pour vous évader de cette ville de Roquevire que je déteste, n'hésitez pas ! Vous serez les bienvenus.

— Mais, demanda Florence en souriant, ne sommes-nous pas « des amis » comme les autres ?

— Non, répondit catégoriquement Claude. Vous, c'est très différent ! D'abord Georges et moi avons toujours été les meilleurs camarades du monde... et il n'y a aucune raison pour que cela ne continue pas ! Le temps, la séparation et même son mariage ne changeront rien... Enfin vous, Florence...

Elle s'arrêta de parler, rougissante, comme si elle était honteuse d'avoir appelé sa

visiteuse par son prénom. C'était la première fois qu'elle disait directement « Florence »... Puis elle demanda avec une étrange douceur dont on aurait pu la croire incapable :

— Vous ne m'en voulez pas de vous appeler ainsi ? Et toi, Georges, me le permets-tu ?

— J'allais vous le demander, Claude... répondit la jeune femme avec une gentillesse voulue.

Georges ne dit rien. Il n'avait d'ailleurs pas prononcé une seule parole depuis le commencement de la visite et semblait écrasé par la brusque résurrection du passé. Son regard se posait alternativement sur sa femme et sur Claude, allant de la blonde à la brune avec un étonnement grandissant. Il y avait des choses qu'il ne parvenait pas à comprendre...

Devant une porte, cependant, Claude s'arrêta et l'ouvrit en disant :

— Ma chambre... qui fut aussi celle de mon père.

Ils restèrent un instant sur le seuil, sans pénétrer dans la pièce. Ce fut suffisant pour que la sensibilité toujours en éveil de Florence pût deviner que cette chambre renfermait un secret impénétrable, reflétait la tristesse cachée que l'on découvrait à certains moments sur le visage tourmenté de son occupante... On n'y voyait aucun désordre féminin, pas de coiffeuse ou table à maquillage, pas de glace ou de miroir posé sur un guéridon, pas une seule photographie, pas de fleurs surtout... Nulle part, ailleurs, il n'y avait de fleurs dans la vaste demeure.

Ce fut peut-être ce qui frappa le plus Florence habituée aux bouquets innombrables qui apportaient la couleur indispensable dans chaque maison anglaise... A Varèze, il n'y avait, partout, que ces horribles portraits d'ancêtres mâles, tous plus sinistres les uns que les autres...

— Venez, dit Claude en refermant vivement la porte. Sortons, je vais vous montrer mes écuries...

Elle avait prononcé ces derniers mots avec une sorte de fierté enfantine. Ils la suivirent. Quand ils traversèrent la cour, elle s'arrêta un instant devant la Jaguar :

— Au moins vous avez une voiture de sportifs ! J'ai horreur de ces autos trop larges que l'on construit actuellement : leur suspension est molle... Elles sont tout juste bonnes pour être conduites par des femmes !

L'héritière des Varèze ne devait sans doute pas se considérer comme étant une femme.

Georges l'avait bien dit à Florence : les écuries étaient admirablement tenues. C'était le vrai royaume de Claude; c'était aussi son orgueil et son rêve... Il y avait une demi-douzaine de chevaux magnifiques.

— Voici « Obéron », mon préféré... Un cabochard, mais quel sauteur ! Vous devez monter, Florence, comme la plupart de vos compatriotes ?

— En effet... et j'adore cela !

— Aimeriez-vous que nous fassions quelques promenades ensemble ?... Tenez : cette petite jument serait merveilleuse pour vous... Elle est très sûre et se nomme « Mlle Chrysanthème »... Elle vous plaît ?

— Follement !

— Désormais, elle vous sera réservée... Et toi, Georges, que dirais-tu de cet alezan : l'excellent « Vigoureux » ?

— Tu ne le croiras peut-être pas, répondit-il, mais je n'ai plus monté depuis que j'ai quitté le pays.

— Ce n'est pas possible ? Que fais-tu donc en Angleterre ?

— Je travaillais... et, de temps en temps, je jouais au golf.

— Quel ennui ! Ce n'est pas un sport mais un jeu pour messieurs fatigués... Et, à ton âge,

tu commences tôt ! Tant pis pour toi ! Je monterai avec ta femme. Vous voulez bien, Florence ?

— Mais oui.

— Vous verrez comme c'est merveilleux de s'arrêter sur un sommet après une longue chevauchée ! Les flancs de votre monture ruisselleront, l'écume coulera de sa bouche et vous-même serez transfigurée... Vous vous sentirez heureuse et libre ! Vous éprouverez l'impression grisante d'être la seule à pouvoir contempler le monde chaotique des roches qui arriveront jusqu'aux sabots de votre cheval dans un tel désordre que les démons des quatre points cardinaux auraient éprouvé du plaisir à les voir ainsi se combattre ! Vous vous sentirez aussi un peu perdue devant cette évocation du tumulte volcanique du plus ancien âge du monde ! J'aimerais tant que vous connaissiez comme moi la sublime exaltation qu'apporte la seule vue d'un tourbillon de montagnes ! Ce ne sera qu'à ce prix, Florence, que vous commencerez à comprendre et à aimer ce pays qui doit devenir le vôtre... Dites-moi que vous voulez vivre ces moments avec moi ?

Elle s'était arrêtée de parler. Ses lèvres restaient entrouvertes, tremblantes, comme si elles quémандаient la réponse de la fille d'Albion... Il y avait aussi une supplique infinie dans le regard... A cet instant, Claude de Varèze, avec sa riche chevelure rejetée en arrière et son visage ascétique encore tendu vers les merveilles qu'elle venait de décrire dans une fougue passionnée, parut étonnamment belle à Florence qui ne put s'empêcher de dire :

— Comme vous aimez votre montagne !... Je comprends mieux maintenant votre camaraderie avec Georges. Vous êtes tous deux de la même race et j'ai peur de n'être toujours ici que l'étrangère...

Claude répondit avec force :

— Cela ne sera pas puisque nous serons près de vous, n'est-ce pas Georges ?

— Je sais, répondit-il avec calme, qu'une telle amitié, née dans la contemplation du plus beau pays du monde, ne peut être que durable, profitable aussi pour vous deux... C'était mon souhait le plus cher quand je vous ai amenée ici, Florence... Il n'y aura plus jamais de malentendu entre nous.

— Mais chéri, protesta la jeune femme avec véhémence, il n'y en a jamais eu... du moins entre vous et moi ! Quant à ce qui a pu se passer autrefois entre Claude et vous, je préfère l'ignorer.

La fille brune la regarda longuement avant d'affirmer :

— Il ne s'est rien passé.

Puis elle enchaîna vite :

— A quelle heure voulez-vous, Florence, que je descende à Roquevire avec les chevaux pour notre première promenade. Je monterai « Obéron » et conduirai « Mlle Chrysanthème » par la bride.

— Ne serait-il pas préférable, dit Georges, que Florence vînt ici avec la voiture ? Cela t'éviterait, Claude, un parcours inutile et fastidieux à cheval sur la route goudronnée.

— Sois franc ! Avoue plutôt que tu crains que les gens de Roquevire ne comprennent pas notre brusque amitié, à ta femme et à moi ?... Et tu as raison : ils ont la méchanceté des faibles... Je vous attendrai donc demain ici, Florence. Si vous pouviez être assez matinale, la promenade serait plus agréable. Avez-vous ce qu'il faut pour monter ?

— J'ai des « jodhpurs ».

— Ils doivent vous aller à ravir ! A demain donc...

Quand la voiture commença à rouler dans la cour, elle cria encore, rayonnante :

— Merci de votre visite ! Merci surtout, Georges, de m'avoir fait connaître ton adorable

femme.

Le retour à Roquevire fut silencieux. Florence avait seulement murmuré, au moment où la voiture commençait à descendre la côte :

— Quelle fille étrange !

Georges était de nouveau sous l'effet de l'impression indéfinissable qu'il avait toujours éprouvée lorsqu'il s'était trouvé en présence de Claude mais, pour la première fois – était-ce l'aboutissement des dix années d'éloignement qui lui permettait de voir maintenant ceux qu'il avait connus dans sa jeunesse tels qu'ils étaient et non pas tels qu'il les avait idéalisés ? – il comprenait que ce sentiment n'avait pas été une véritable passion et plutôt une intense curiosité inspirée par la réelle personnalité de la fille brune. De toute façon, ce qu'il venait de ressentir pendant cette visite n'avait rien de commun avec l'amour : ce n'était qu'un mélange de déception et d'inquiétude.

Claude de Varèze n'avait plus aucune chance de supplanter dans son cœur et dans ses pensées la tendre Florence. Il se demandait même s'il était possible aujourd'hui qu'un homme normal et sain d'esprit pût devenir amoureux de la fille brune qu'il venait de revoir. Dix années de solitude sauvage étaient passées, balayant définitivement les derniers gestes et les quelques réflexes féminins qui parvenaient autrefois à tempérer la brusquerie naturelle de la dernière des Varèze. Il n'y avait plus, chez la Claude retrouvée, trace de la moindre féminité si l'on exceptait la chevelure d'ébène. Les traits s'étaient durcis et le charme – attribut essentiel de la femme – s'était évanoui devant l'assaut d'une virilité trop marquée.

— L'avez-vous aimée ? demanda brusquement Florence au moment où ils atteignaient les premières maisons de Roquevire.

— Depuis tout à l'heure, je suis sûr que non ! répondit-il cette fois avec franchise.

— Vous tenez absolument, Georges, à ce que j'aille faire demain cette promenade à cheval ?

— Ne serait-ce pas pour vous le moyen le plus agréable de découvrir la région ? Jamais vous ne trouverez quelqu'un qui vous parlera de notre montagne avec plus d'amour que Claude ! Et elle ne rencontrera personne dont l'amitié lui fera plus de bien que la vôtre... Vos deux natures, vos caractères, vos tempéraments si différents se compléteront. Je sais aussi que vous saurez être assez juste pour la juger à sa véritable valeur. N'êtes-vous pas la seule qui le puissiez, étant nouvelle dans le pays ? Vous au moins n'avez aucune raison de vous acharner après elle, comme une Philomène ou comme n'importe quelle femme de Roquevire, sous prétexte que vos aïeux ont dû souffrir des siens ! J'ai toujours eu la conviction profonde que Claude aurait été tout autre si elle avait été élevée par sa mère ou si elle avait seulement eu auprès d'elle une amie telle que vous à qui elle aurait pu se confier. Si elle est devenue cette fille sauvage, c'est parce qu'aucune robe n'a passé dans sa vie...

— Et Ambroisine ?

— Il y a un monde entre cette virago et une femme sensible ! Votre influence pourrait être excellente sur Claude qui, au fond, n'est, qu'une malheureuse...

— Et moi qui croyais n'être venue ici que pour consolider mon propre bonheur !

— N'est-ce pas déjà fait depuis cette nuit ? Ne sommes-nous pas riches d'amour ? Ne devrions-nous pas faire profiter de cette richesse assez rare ceux qui, comme Claude, ne l'ont jamais connue ? Enfin j'emploierai les heures, pendant lesquelles vous ferez toutes deux ces randonnées, à rédiger ce rapport technique très fastidieux que j'ai promis de remettre à l'usine quand nous rentrerons à Maidstone. Il faut un certain courage pour faire ce genre de travail dans un pays de soleil comme celui-ci où l'on ressent une furieuse envie de ne rien

faire et je crains, chérie, que si vous restez tout le temps auprès de moi, le fameux rapport ne soit jamais terminé !

— Dites tout de suite que vous ne voulez plus me voir ? dit-elle en riant.

Pour toute réponse il l'embrassa amoureusement mais elle hésitait encore bien qu'elle eût compris, elle aussi, depuis la visite qu'ils venaient de faire, que si Claude et Georges s'étaient peut-être aimés dix ans plus tôt, il ne pourrait plus en être ainsi à l'avenir : l'amicale indifférence de la fille brune à l'égard de son mari et la froideur naturelle de celui-ci en présence de Claude venaient d'être pour elle les plus sûrs garants de sa quiétude de jeune femme... Mais il y avait quand même une chose qui la tourmentait : l'étrange comportement de la châtelaine qui semblait avoir tout mis en œuvre pour • lui plaire à elle plutôt qu'à Georges... Était-ce une manœuvre suprêmement habile pour se concilier, dès la première rencontre, les bonnes grâces d'une rivale ? Ou était-ce un sentiment sincère ? Alors cela devenait affreusement gênant... Ces yeux fiévreux qui dévoraient tout, cette bouche sensuelle d'où émanaient toutes les gourmandises, cette silhouette racée qui semblait vouloir se rapprocher d'une autre plus frêle, cette fille exaltée dont l'implacable volonté paraissait tendue vers un bonheur d'un ordre spécial... tout cela n'était-il pas la marque de la femme qui cherche la femme ? Et l'amitié esquissée ne risquait-elle pas de se transformer en un sentiment plus âpre, plus dangereux aussi ?... Désir dont Florence ne voulait pas : elle était une femme normale.

Comment confier à Georges ces étranges pensées qui la hantaient pendant le retour à Roquevire ? Il se serait moqué d'elle en lui disant qu'elle n'avait rien à craindre et il lui avouerait peut-être, avoué qu'elle ne recherchait plus, qu'il avait été mieux placé que quiconque, quelques années plus tôt, pour savoir que la belle Claude était très capable d'aimer un homme... Et cependant ! Florence sentait d'instinct qu'elle courait un danger si elle allait le lendemain à Varèze. Si elle finissait par s'y décider, ce ne serait, bien sûr, que pour faire plaisir à son mari...

Comment aurait-elle déjà osé s'avouer à elle-même que ce serait aussi par curiosité ? Elle était terriblement femme, Florence ! La Claude mystérieuse avait su se montrer attirante, passionnante, troublante même... Jamais la blonde Anglaise n'avait rencontré dans son Kent natal une fille aussi extraordinaire... Florence était comme le papillon qui ne peut s'empêcher de frôler la lampe après laquelle, tôt ou tard, il brûlera ses ailes. Enfin, quel mal pouvait-il y avoir pour deux jeunes femmes à parcourir des chemins de montagne ?

— Vous avez raison, Georges. J'irai demain.

Après le départ de ses visiteurs, Claude était restée un moment immobile sur le perron, suivant du regard la voiture qui s'éloignait. Puis, d'un geste machinal, elle avait allumé une cigarette.

Un imperceptible sourire effleurait son visage d'ivoire quand elle rentra dans la bastide. Après être montée directement dans sa chambre, elle s'allongea, toute bottée, sur le dessus de lit. Elle resta ainsi, contemplant paresseusement les volûtes de fumée qui s'élevaient vers le plafond. Une, deux, trois cigarettes se succédèrent sans interruption; le seul geste de Claude fut de secouer de temps en temps les cendres sur le marbre de la table de nuit sans prendre même la peine d'utiliser un cendrier.

Elle pouvait être là depuis une vingtaine de minutes quand un léger craquement se fit entendre contre la paroi de la porte donnant sur le couloir.

— Entre ! dit Claude, sans bouger.

La porte s'ouvrit et se referma sans bruit : après s'être glissée rapidement dans la pièce,

une ombre s'approcha du lit... Elle se pencha sur le visage toujours impassible de Claude, dont le regard restait obstinément rivé au plafond comme si cette nouvelle présence ne l'intéressait pas... Deux yeux gris, pailletés d'or, s'efforçaient de scruter ceux de la fille brune... Une chevelure rousse semblait déjà prête à se répandre, insolente, sur le corps allongé. Un corsage ajouré et lâche permettait de voir la naissance d'une poitrine ferme et opulente. La peau des joues arrondies et de la gorge était laiteuse, appétissante... Le nez retroussé était plus impertinent que spirituel et les lèvres écarlates trop épaisses... La silhouette, enfin, qui se dressait sur la pointe des pieds pour se rapprocher de la bouche de Claude toujours étendue en plein centre du lit, n'était pas grande mais gracieuse, replète aussi mais sans exagération. La maigreur ne lui aurait pas convenu. Si les mains étaient assez menues et les pieds bien proportionnés, les attaches n'avaient pas la moindre finesse : les poignets auraient pu être ceux d'une blanchisseuse et les chevilles étaient trop fortes. Mariette incarnait la belle fille désirable. Point sottie, on la sentait plus rusée qu'intelligente et très capable de cacher une ignorance naturelle sous un vernis de bon sens populaire.

Avec ses vingt-deux années, débordantes de vie et de jeunesse, elle était d'abord la fille qui s'offrait...

— Pourquoi n'es-tu pas venue tout à l'heure ? demanda-t-elle avec une certaine arrogance.

— Je recevais des visiteurs.

— Je sais... Ils n'avaient pas l'air de tellement t'ennuyer !

— Je n'ai peut-être pas le droit de revoir un bon camarade de jeunesse ?

— Lui ? Tu t'en moques ! C'est la femme qu'il te faut ! Je te connais : tu la dévorais du regard... Elle est d'ailleurs assez jolie, cette blonde, mais fade...

— Tu as fini de dire des bêtises ?

— Claude !

La fille rousse s'était jetée sur le lit mais Claude l'avait repoussée brutalement en se relevant : elle était déjà debout, à la gauche du lit sur lequel Mariette commençait à pleurnicher :

— C'est très méchant ce que tu viens de faire !

— Laisse-moi ! Tu ne comprends donc pas que j'ai besoin d'être seule ? que j'en ai assez de toutes ces simagrées ?

— Tu ne disais pas cela hier, ni même ce matin avant la visite de cette femme ?

— Elle te gêne parce que tu sens qu'elle, au moins, est sincère ?

— Qu'est-ce que tu en sais ? ricana la fille en commençant à s'étirer sur le lit. Elle a un mari ! Elle doit se moquer complètement de toi !

— Cela ne durera pas longtemps, je te le garantis ! Et toi, va-t'en !

— Tu me chasses ? Ne penses-tu pas que ça pourrait être assez dangereux ? Je sais tellement de choses...

— Tais-toi ! hurla Claude en lui fermant la bouche avec sa main. Si jamais tu parlais, je te tuerais ! Tu as compris ?

— J'aurais préféré être menacée par amour... Avoue que tu as peur ? Ce serait tout de même trop commode pour toi de te débarrasser de moi après trois années ! Sais-tu qu'on ne laisse pas tomber ainsi sa petite maîtresse pour la simple raison que l'on vient de rencontrer une autre femme ? Moi, j'aurais déjà pu me marier dix fois depuis que je suis avec toi et je ne l'ai pas fait uniquement parce que je t'aime ! Viens...

Elle se faisait de plus en plus chatte, étalant sa luxure, tendant les bras vers celle qui continuait à la dominer de sa taille, s'offrant une fois de plus...

« Viens ! » répétait inlassablement le regard tigré avec tout le désir animal de la femelle

dont la passion violente a besoin d'être assouvie tout de suite... Lueurs de désir à travers lesquelles passaient, rapides et tranchants comme l'acier, des éclairs de cruauté. Mariette devait pouvoir être très méchante si elle le voulait.

Claude la regardait avec complaisance se vautrer sur le lit encore imprégné de sa propre présence. Et, peu à peu, les yeux de braise de la fille brune se noyèrent dans ceux pailletés d'or... Claude faiblit. Mariette savait se faire désirer en quelques secondes. Elle connaissait le penchant irraisonné qu'avait une Claude de Varèze, fine et racée, pour la sensualité vulgaire : c'était chez elle comme un besoin de s'avilir, de s'abaisser... N'était-ce pas aussi une sorte de revanche de la nature qui contraignait l'aristocrate-née à se dépouiller de sa morgue héréditaire pour s'encanailler ? Claude ne pouvait plus se passer de chair tiède... Les deux bouches se rapprochèrent : la fille du peuple redevenait la maîtresse absolue comme elle l'avait été le matin, comme elle avait su l'être depuis trois années, comme elle voulait le rester malgré les rivales.

Cet accouplement quotidien de deux corps, créés sans doute pour se compléter, n'avait rien de monstrueux : Mariette pouvait se montrer souverainement femme puisque Claude de Varèze était un homme...

LE SEXE

Mariette était la seule dans le pays, avec Ambroisine, à connaître le secret qui pesait sur l'existence de Claude. Mais la fille rousse n'avait même pas eu l'idée de rechercher les causes profondes et les origines de l'étrange situation sociale du dernier des Varèze. La seule chose qui comptait pour elle était que Claude fût son amant et un merveilleux amant... Mariette pensait bien que, tôt ou tard, d'autres gens qu'elle découvriraient l'effarante vérité. Peut-être même serait-ce elle, l'amante, qui révélerait tout au grand jour si elle estimait que c'était nécessaire pour sauver son bonheur égoïste. Peu lui importait que le scandale éclatât.

Ambroisine, au contraire, luttait désespérément, jour après jour depuis des années, pour cacher la vérité. Elle aidait Claude à tromper tout le monde sur son identité. Il le fallait pour l'orgueil du nom. Il n'était pas possible de laisser courir la nouvelle : « Vous ne savez pas ? La châtelaine est devenue un homme ! » La haine locale accumulée depuis des siècles contre les Varèze se transformerait aussitôt en un immense éclat de rire plus destructeur que l'effondrement de la bastide. Ce serait la fin de tout prestige. Claude n'aurait plus qu'à s'enfuir en abandonnant la terre ancestrale... Si Ambroisine montrait un tel dévouement, c'était parce qu'elle aimait Claude d'une toute autre façon que Mariette : elle le considérait comme son propre enfant depuis sa naissance vingt-huit années plus tôt.

... Cette nuit-là – un soir de février où la bastide s'était laissée ensevelir sous des flocons de neige – Ambroisine avait fait la sage-femme.

Depuis le début de l'après-midi, la comtesse de Varèze était entrée dans les grandes douleurs. Il n'était pas question, avec la côte de Varèze recouverte de verglas, d'aller chercher le médecin le plus proche, le Dr Servet – le père de Georges – installé à Roquevire. D'ailleurs Melchior de Varèze n'avait-il pas dit à Ambroisine :

— L'enfant est en avance d'une quinzaine de jours ? C'est chose fréquente dans notre famille... Moi-même j'ai été un prématuré de six semaines... Cela ne m'a pas empêché d'être solide ! Mon fils le sera aussi.

Car il ne pouvait être question, pour un Varèze, d'envisager la naissance d'une héritière : les Varèze n'avaient que des garçons.

Ambroisine s'était contentée de hocher la tête sans répondre : si Melchior de Varèze prévoyait déjà un fils, elle savait qu'Agnès, son épouse, souhaitait ardemment, du plus profond de son âme, avoir une fille. Ambroisine, sous sa rudesse apparente, pouvait avoir du cœur... Après avoir très mal accueilli la jeune femme quand Melchior l'avait ramenée de Maine-et-Loire, la forte Provençale avait fini par la prendre en pitié.

Agnès de la Vinserie, devenue comtesse de Varèze, n'avait jamais pu, depuis trois années, s'habituer au pays, au climat, aux habitants, à la brutalité de son époux. Il lui aurait fallu une existence faite de douceur et de tendresse dans un paysage sans hautes montagnes, ni rivières tumultueuses : une existence tempérée... Enfermée pendant des heures dans sa chambre de la bastide, Agnès rêvait aux coteaux du Layon, à la lente majesté des rivières de l'Ouest, à l'harmonieuse alternance des cultures et des pâturages, au ciel d'Anjou surtout, qui ne semblait jamais se tourmenter du lendemain en éclairant d'une lumière vaporeuse la joie de vivre... Agnès avait souvenance que, lorsqu'elle s'endormait le soir dans sa chambre de jeune fille de la gentilhommière angevine, le sommeil lui fermait les yeux sans rien lui promettre d'inquiétant au réveil... Mais dans sa chambre de jeune femme, qui n'était plus pour elle qu'une prison, elle passait ses nuits d'insomnie à redouter les aurores... Et pourtant, chaque

soir, elle essayait de rêver du beau jour levant, de sa teinte précise et de l'éclair vibrant de la flèche vive que lancerait le lendemain le signe précurseur du soleil de Provence... Mais elle s'arrêtait, haletante, à la moitié du songe... Son souci ne se limitait pas à l'inquiétude de septembre ou à la tristesse de novembre : même au juillet torride et à l'août éblouissant, de sinistres oiseaux de montagne savaient lui chanter qu'il ne fallait être sûre de rien – un rien pouvait tout compromettre – et que si la vitre pâle de sa triste chambre tirait sur l'argenté plutôt que sur l'or, il était au-dessus de ses forces de ne pas sauter du lit pour s'en assurer, tellement la pureté de l'azur lui semblait rare et précaire à Varèze !

La neurasthénie avait achevé de faire de l'exilée une malade.

Au bout de la première année, son mari s'était étonné qu'elle ne fût pas encore enceinte. Après la deuxième, le mépris fit place à l'étonnement : quelle était donc cette femme, qu'il avait pris la peine de ramener de si loin pour respecter la tradition ancestrale et qui ne s'était pas encore montrée capable, comme toutes les autres épouses des Varèze, de donner le jour à un héritier dans les dix premiers mois qui avaient suivi le mariage ? Melchior aurait-il été trompé sur la façon dont sa compagne comprenait le mariage ?

La scène avait été pénible :

— Vous ne semblez pas vous douter, très chère, que les Varèze n'ont pas pour habitude d'épouser des femmes stériles ?

— Vous, mon ami, avez omis de me dire que vous n'étiez venu me chercher que pour assurer votre descendance !... N'étais-je pas en droit de penser que si vous aviez entrepris un si long voyage, c'était peut-être parce que vous m'aimiez déjà sans me connaître ?

— Nous ne sommes plus au temps des Princesses Lointaines... Vous savez très bien que, dans nos familles, l'amour n'a rien à voir avec le mariage !

— Quand je vous ai suivi, j'ai pensé sincèrement que je pourrais vous aimer...

— Il n'y a jamais eu de place à Varèze pour le romantisme !

— Je m'en suis aperçue très vite, Melchior... Aussi la seule personne qui pourrait se plaindre, ce serait moi... Et cependant je n'ai rien dit ! Mais vous comprenez que je ne tiens nullement à avoir un enfant d'un homme qui ne m'aime pas. Je crois même qu'une mère finirait par haïr ce genre d'enfant...

En entendant ces derniers mots, Melchior de Varèze s'était jeté sur Agnès qu'il avait rouée de coups et laissée inanimée sur le parquet du salon. Si Ambrosine n'était pas intervenue, la jeune femme aurait subi le sort de toutes les comtesses de Varèze avant même d'avoir enfanté. La gouvernante parvint à faire comprendre peu à peu à la brute que la meilleure tactique n'était peut-être pas de considérer sa femme comme une créature inutile. Qu'il aurait beaucoup de mal à trouver une autre épouse au cas où il s'en séparerait et qu'il devait à tout prix avoir un héritier... Aussi Agnès fut-elle assez étonnée, au début de la troisième année, de constater que le caractère de son mari s'adoucissait et qu'il commençait à avoir à son égard certaines prévenances auxquelles elle n'avait pas été habituée depuis son arrivée à la bastide. Sa douceur naturelle l'inclinait à se laisser attendrir... Quelques semaines plus tard, elle fut enceinte.

Quand son époux en eut la certitude, il jugea superflu de continuer à jouer les maris attentionnés. Très vite, il redevint l'homme exécré pour Agnès qui n'eut plus qu'une idée : se débarrasser de l'enfant maudit qu'elle portait en elle... Mais, là encore Ambrosine veillait, l'épiant, la surveillant nuit et jour, disant même :

— Je ne vous comprends pas... Cet enfant sera le trait d'union indispensable qui vous manque à tous deux depuis trois années... Si vous pouviez entendre le comte de Varèze parler de son futur fils ! Il y met une telle fierté, un tel orgueil de père, qu'il finira par adorer celle

qui lui aura fait cet admirable cadeau !

— Non, ma bonne Ambroisine ! répondait invariablement Agnès. Mon mari me déteste comme tous les Varèze qui ont haï leurs femmes... C'est une race d'égoïstes ! Malheureusement, je sens que l'enfant est solidement accroché, qu'il veut vivre pour faire le mal, lui aussi ! Et je ne souhaite plus qu'une chose : mettre au monde une fille. Ainsi la monstrueuse lignée s'éteindra définitivement ! Dites-moi que ce sera une fille, Ambroisine, je vous en supplie. Répétez-le-moi tout le temps !

— Ce serait un drame ! marmonnait la gouvernante.

Agnès n'eut plus qu'un espoir : accoucher d'un enfant mort.

Le moment de la délivrance était arrivé. Pendant qu'Ambroisine faisait la sage-femme, Melchior de Varèze arpentait, fébrile, le couloir du premier étage. Le travail de la mère fut long, pénible... De temps en temps, le visage impassible d'Ambroisine apparaissait dans l'entrebâillement de la porte pour dire à son maître :

— Ça suit son cours normal mais tant que la tête ne sera pas passée...

Melchior n'était pas inquiet : il savait qu'un Varèze vient toujours au monde solide et bien vivant... La maman était déjà épuisée ? Ceci n'avait pas grande importance : elle serait quand même assez robuste pour tenir jusqu'au bout... Ne l'avait-il pas choisie intentionnellement dans l'une de ces bonnes familles d'Anjou où les filles sont sans le sou mais saines ? Elle « tiendrait » jusqu'à ce qu'il entendît les premiers vagissements de l'enfant... Après, mon Dieu, si elle était emportée par une hémorragie, ce serait moins grave. Entre la mère et l'enfant, le choix d'un Varèze était toujours fait : l'enfant devait vivre.

L'homme s'était arrêté de marcher. Il tendait l'oreille... Aucun doute n'était possible : des cris de nouveau-né provenaient de la chambre... Le père resta un long moment immobile, attendant que la porte s'ouvrît mais Ambroisine ne paraissait pas. Ce fut lui qui, n'y tenant plus, poussa la porte en demandant :

— Eh bien, Ambroisine ?

— C'est une fille, répondit la voix calme de la gouvernante.

— Une fille ? balbutia Varèze. Ce n'est pas possible. Une... ?

— Elle est même superbe ! Plus grosse que n'importe quel garçon !

Melchior avait déjà refermé la porte. Il ne voulait pas voir cette fille ! Il ne la verrait jamais ! S'il l'avait seulement aperçue à cette minute, il l'aurait étranglée sans pitié... Quant à la mère, elle pouvait bien mourir comme une chienne puisqu'elle s'était montrée incapable d'assurer la lignée. Par sa faute, pour la première fois depuis dix siècles, la honte venait de pénétrer dans la bastide... Il fuyait vers la montagne : seule une marche épuisante dans la neige lui éviterait peut-être la crise de folie.

Certains de ses souhaits se réalisèrent : trois jours après l'accouchement, la douce Agnès était emportée par la fièvre puerpérale.

La fillette, au contraire, paraissait solide.

Si la gouvernante ne s'était pas précipitée dans le couloir pour annoncer la naissance au père, c'était parce que, pour la première fois de sa vie — elle qui avait déjà rempli souvent l'office de sage-femme dans les fermes isolées des environs — Ambroisine avait eu une réelle hésitation : les organes génitaux externes étaient suffisamment développés mais paraissaient intermédiaires entre ceux de l'homme et de la femme. Cet enfant devait cependant n'être qu'une fille puisque la fente vulvaire était très nette... Mais le clitoris hypertrophié ressemblait à un organe mâle rudimentaire.

« C'est une fille, sans aucun doute ! avait fini par penser la rude paysanne. Son appareil

sexuel n'est pas encore très formé mais cela finira bien par s'arranger avec le temps... » Ignorant que la nature pouvait créer des êtres que la médecine a classés sous le nom d'intersexuels, Ambroisine estimait, dans une conception simpliste, que l'on naît fille ou garçon et qu'il n'y a pas d'autre genre d'individus. Il n'était pas question non plus de demander l'avis du médecin de Roquevire, le Dr Servet. Ambroisine le détestait autant que tous les autres médecins : « Une race de charlatans, d'incapables et d'inutiles qui vivent des misères du pauvre monde ! » Et quand la voix déjà agonisante d'Agnès demanda :

— Est-ce un garçon ?

— Soyez heureuse : c'est une fille ! répondit-elle cette fois sans hésitation.

Le visage décomposé de la jeune maman esquissa un sourire : le dernier. Maintenant qu'elle avait réussi à ne pas prolonger la race maudite par un héritier mâle, elle n'avait plus qu'à se laisser mourir.

... Ce ne fut qu'après l'enterrement de celle qui reposerait désormais dans le caveau ancestral, construit depuis des siècles sous l'église de Roquevire, que Melchior revint sur sa décision de ne pas connaître l'enfant qu'Ambroisine avait installée dans sa propre chambre située dans la tour sud.

Le gentilhomme ne se laissa guider par aucun sentiment paternel en accomplissant cette première visite : il la considéra simplement comme un hommage obligatoire – le seul qu'il rendrait – à celle qui était morte en donnant la vie. Le Dr Servet, qui n'avait été appelé que pour établir le certificat de décès, avait puissamment contribué, à l'issue de la cérémonie funèbre, à décider Melchior à accomplir ce geste :

— Tout ceci est affreux, avait dit l'excellent praticien, mais ce le serait un peu moins si, de temps en temps, vous alliez contempler les bonnes joues de votre fille... Pourquoi votre gouvernante Ambroisine n'a-t-elle pas voulu me la montrer le jour de sa naissance ?

— Une idée à elle ! Ambroisine a toujours détesté les médecins... Moi aussi !

— Ils sont parfois nécessaires, avait répondu le docteur avec la bonne humeur dont il ne se départait jamais. En tout cas je suis très heureux pour Ambroisine qu'elle n'ait pas eu besoin de mes modestes offices pour la naissance de cette enfant : elle ne me l'aurait jamais pardonné !... D'autant plus qu'on la sent déjà farouchement attachée à votre héritière ! Elle la cache ! Savez-vous ce qu'elle m'a répondu quand j'ai demandé à la voir ?... « Elle est superbe, docteur. Je vous jure qu'elle n'aura jamais besoin de médecins, ni de médicaments ! Une vraie Varèze ! » Souhaitons que ce soit vrai î... Au fait, quel prénom lui avez-vous donné ?

Le comte de Varèze resta interdit. C'était la première fois qu'on lui posait cette question. Pourquoi aurait-il recherché un prénom pour une enfant qui ne l'intéressait pas et qu'il n'avait même pas vue ? Ambroisine avait déjà dû en trouver un... N'importe quel prénom féminin serait très suffisant : Marie, Marthe, ou même Agnès comme la défunte... Si Melchior avait eu un fils, cela aurait tout changé ! Il l'aurait appelé Claude... Prénom qu'il s'était souvent répété au cours de ses longues randonnées à cheval, pendant les dernières semaines qui avaient précédé la naissance. Claude de Varèze... Prénom aussi qui avait toujours été à l'honneur dans la famille. Le premier Claude de Varèze n'avait-il pas pris part à la deuxième Croisade ? Un autre n'avait-il pas été tué à Pavie en défendant son roi ? Un troisième enfin n'avait-il pas été l'un de ces rares gentilshommes qui avaient essayé de soulever la Provence pour la duchesse de Berri ? Celui qui allait naître, hériterait, grâce à ce prénom, de toutes les qualités viriles de ses ancêtres.

— Claude ? Mais ce n'est pas mal du tout ! avait répondu le bon docteur quand Melchior avait fini par lui confier le prénom qu'il aurait volontiers donné à un fils. C'est même l'un de ces très rares noms qui peuvent convenir aussi bien à un garçon qu'à une fille... Pourquoi ne

pas appeler cette enfant Claude ?

La visite de Melchior à sa fille avait été rapide. Ambroisine avait eu beau dire :

— Elle sera très belle... Bientôt vous serez fier ! Elle prend du poids régulièrement et ne pleure jamais... C'est tout votre portrait !

Il avait eu un geste d'impatience : comme si l'on pouvait trouver que cette boule de chair ressemblât à qui que ce fût ! Tous les nouveau-nés se ressemblent ! Et quelle pitié de penser que c'était « ça » qui porterait à l'avenir le nom illustre !... A moins que ? L'idée de remariage effleura le cerveau de Melchior... Mais avec qui ? N'avait-il pas déjà été contraint d'aller très loin pour trouver sa première épouse ? En ressortant de la chambre où l'enfant dormait, Melchior était perplexe. Ambroisine, par contre, était plutôt satisfaite : il finirait bien par l'aimer, sa fille !... La rude créature, pour qui le mot « dévouement » avait toujours remplacé « tendresse » à l'égard de ses maîtres, commençait à sentir pour la première fois grandir en elle l'instinct de mère... Cette petite Claude n'était-elle pas déjà un peu « sa chose » à elle ? N'était-ce pas elle seule, Ambroisine, qui l'avait fait venir au monde sans l'aide du moindre médecin ? Elle qui l'avait prise la première dans ses bras ? Elle qui l'avait emportée dans sa chambre quand son propre père n'en voulait même pas ? Elle qui l'avait cachée pour que personne au monde ne put dire qu'il avait vu la légère anomalie sexuelle ? Ne serait-ce pas épouvantable pour la famille, pour le nom des Varèze, pour la gloire de la bastide, que l'on répandît des bruits malveillants sur une enfant qui, bientôt, serait comme toutes les autres petites filles ?

Très vite, Ambroisine en était sûre, Claude serait complètement « son » enfant...

La vie de la bastide reprit son cours avec ses alternances de neige et de soleil. Rien ne semblait avoir changé à Varèze. Melchior partait chaque matin à l'aurore pour des chevauchées solitaires et ne revenait que très tard. De temps en temps, rarement, il gravissait l'escalier en colimaçon de la tour sud pour aller jeter un regard sur la fillette qui grandissait. Il fut presque étonné de constater qu'elle se tenait seule sur ses petites jambes deux années plus tard.

— Elle est bien plantée, remarqua Ambroisine. Les jambes sont droites... Claude sera aussi grande que vous et fera une superbe amazone !

— Amazone ? répondit Melchior avec fureur. Il n'y a jamais eu d'amazone dans la famille ! Si ma fille doit monter un jour, ce sera comme moi, comme tous ses aïeux, à califourchon !

Vers la fin d'un après-midi de juillet où il revenait plus tôt que d'habitude de sa randonnée quotidienne, il fut stupéfait de voir l'enfant – qui jouait dans la cour sous la surveillance d'Ambroisine – courir dans sa direction, en criant : « Papa ! » et en tendant avec convoitise ses petits bras vers le cheval.

— Mais, ma parole, elle n'a pas peur ! s'exclama Melchior en se baissant pour prendre l'enfant dans ses bras puissants et pour l'asseoir devant lui sur le pommeau de la selle. La fillette riait, ravie.

— Elle m'a tout à fait l'air d'aimer l'équitation ! continua le père. Il faudra que je lui achète un poney...

— Elle est encore un peu jeune, dit Ambroisine. Attendez qu'elle ait cinq ans.

Dans cette attente, le poney fut remplacé successivement par un cheval à bascule, un cheval-jupon et un cheval mécanique.

A cinq ans, Claude eut son poney et fit sa première promenade en compagnie de son père. Quand elle n'était pas sur le poney, elle courait aux écuries qui devinrent le royaume de son enfance.

— Ma fille ne quittera jamais Varèze ! avait décrété Melchior qui voulait que Claude

s'attachât autant que lui à la bastide et à son décor de racailles.

Il n'hésitait même pas à dire à Ambroisine :

— Je me charge de lui apprendre tout ce qu'une fille de notre sang et de son rang doit savoir : monter correctement à cheval, chasser le chamois, pêcher au lancer, surveiller nos coupes de forêt, administrer le domaine... Je lui ferai comprendre très tôt que seule la qualité qui compte dans nos montagnes est la rudesse et qu'elle devra se débarrasser de tous les attendrissements inutiles qui encombrent la vie d'une femme... Vous verrez qu'elle aura l'amour de nos arbres, de nos combes, de nos torrents... Ce sera une vraie fille de haute Provence, capable d'en remonter à n'importe quel gars du pays ! Pour le reste, vous vous en chargerez !

Le reste, dans sa pensée de rustre, était ce qui n'offrait pas le moindre intérêt dans l'éducation d'une jeune fille : la délicatesse, le raffinement, la culture générale... La seule chose utile à apprendre à une fille était qu'un jour elle devrait donner un héritier à son époux. Claude, dont la venue au monde n'était qu'un regrettable accident dans la longue lignée des Varèze mâles, ne pouvait avoir qu'un fils ! Melchior le voulait. Il était tourmenté cependant par l'idée qu'il lui faudrait trouver un gendre et que, dans un avenir assez proche ce serait un homme d'un sang autre que celui des Varèze qui régnerait sur la bastide... C'était la raison pour laquelle il fallait former Claude de telle façon qu'elle fût le vrai seul « maître » de Varèze; son futur époux ne jouerait que le rôle de procréateur.

La tâche de Melchior était aisée : la fillette manifestait un enthousiasme grandissant pour la vie de plein air et de risque que son père lui faisait découvrir jour après jour. La tâche d'Ambroisine était ingrate : il lui fallait lutter pour essayer de rétablir un juste équilibre entre la joie de l'aventure perpétuelle et la nécessité d'une vie domestique. La vieille femme ne craignait pas les discussions orageuses avec le châtelain :

— Claude va bientôt atteindre sa septième année, l'âge de raison, sans avoir jamais joué avec la moindre poupée ! C'est très inquiétant pour une fille.. Il faudra bien qu'un jour ou l'autre elle vous donne un petit-fils... Vous ne pouvez donc pas continuer à toujours l'élever ainsi comme si elle était un garçon ! C'est anormal ! Il y avait d'autres choses anormales dont Ambroisine n'osait pas parler à Melchior, ni à qui que ce fût. Ambroisine était la seule à donner les soins quotidiens à l'enfant : c'était sa prérogative absolue, personne d'autre n'avait le droit de toucher à Claude ! La gouvernante n'avait-elle pas été jusqu'à gifler une servante qui avait voulu dévêtir l'enfant pour la baigner ?

On s'étonnait même à Roquevire et dans les fermes des environs de l'étrange attachement que la rude montagnarde portait à l'enfant. Les langues mal intentionnées laissaient entendre que l'on se demandait si cette Claude n'était pas le fruit des amours secrètes de Melchior et d'Ambroisine ?... « *Ils sont capables de tout ces deux-là... Qu'est-ce qui prouve qu'ils n'ont pas fait disparaître la douce comtesse de Varèze qui gênait leurs amours coupables ?... Avez-vous bien regardé « la » Claude ? Ses traits sont déjà durs, sa bouche est mauvaise... Ne porte-t-elle pas sur le visage toute la cruauté des Varèze alliée à l'hypocrisie de la gouvernante qui, en réalité, est la vraie maîtresse de la bastide ?* »

Trop vite, la petite Claude était devenue aussi impopulaire que son père. On lui reprochait surtout de monter à cheval tous les jours aux côtés de Melchior... « *A-t-on idée de laisser une fillette de cet âge faire de l'équitation toute la journée !* » On l'accusait aussi d'être « fière », de ne saluer personne, de ne jouer avec aucun enfant du pays. « *Elle est tout le portrait de son père !* » chuchotaient les montagnards quand ils la voyaient passer avec Melchior. « *La race maudite n'est pas éteinte ! Elle se prolonge dans cette Claude qui la transmettra plus*

tard à un fils... Jamais le pays ne pourra se débarrasser des Varèze ! »

Ambroisine connaissait tous ces mots de haine mais elle les gardait pour elle. A quoi bon les répéter à son maître dont la violence n'avait pas de limites ? Mieux valait se taire en pensant que les Varèze n'étaient pas plus mauvais que ceux qui se permettaient de les juger... Et comment la vieille femme aurait-elle même eu le temps de se préoccuper de tels ragots quand son seul véritable souci était d'un tout autre ordre ? Au fur et à mesure que les années passaient, l'anomalie sexuelle présentée par la fillette à sa naissance n'avait fait que s'aggraver au lieu de s'atténuer avec le temps comme l'avait espéré Ambroisine. En se développant, l'appareil génital accusait certaines caractéristiques réservées à un mâle et la nature indomptable de l'enfant indiquait que le sexe glandulaire pouvait être également masculin.

Tout cela, n'importe quel médecin, tel qu'un Dr Servet, l'aurait décelé et aurait cherché le moyen de remédier le plus tôt possible à l'inquiétante anomalie. Mais le véritable drame de la bastide était l'horreur instinctive d'Ambroisine pour la médecine officielle. Une simple tisane ou un remède de bonne femme lui paraissait plus efficace qu'une consultation. Elle croyait surtout au pouvoir magique de certaines plantes mystérieuses qu'elle allait cueillir la nuit en cachette dans la montagne avant de les faire macérer pendant des heures dans de l'eau bouillante additionnée d'alcool de genièvre. Et elle faisait absorber à l'enfant l'horrible breuvage de son invention destiné, pensait-elle, « à développer les instincts féminins ». Le résultat était nul : la nature était là avec sa malformation. Au lieu de s'adoucir, Claude devenait de plus en plus violente; plutôt que de s'intéresser à une vie intérieure, elle ne rêvait que galopades...

Parfois, Ambroisine avait dû recourir à la manière forte mais la correction physique ne faisait qu'aiguiser la résistance de l'enfant qui devenait rapidement une révoltée... Révoltée contre la seule femme qui lui voulait du bien, révoltée contre tout le monde sauf contre son père en qui elle devait sentir l'allié inconscient de ses instincts secrets qui se développaient en même temps que son étrange évolution physiologique. Un jour viendrait où Claude finirait par se révolter contre elle-même : ce serait terrible. Ambroisine le pressentait.

Les randonnées équestres de Melchior et de sa fille étaient fantastiques : ils partaient à l'aurore et ne revenaient qu'au soleil couchant... Ils rentraient harassés, fourbus comme leurs montures mais rayonnants d'avoir vécu une journée de totale indépendance dans le paysage qu'ils aimaient, loin de leurs semblables qu'ils détestaient.

Pendant ces cavalcades qui se prolongeaient, l'inquiétude d'Ambroisine, restée à la bastide, était immense... Elle redoutait l'inconscience de Melchior qui avait de plus en plus tendance à oublier que son enfant n'était encore qu'une fillette... Elle craignait la témérité de Claude qui voulait faire aussi bien que son père, ce dieu pour elle... Elle avait peur surtout de l'accident toujours possible mais l'accident ne se produisait jamais. Les Varèze étaient tous taillés dans le roc : il leur arrivait de crever leurs chevaux mais eux ne faiblissaient pas.

Quand le mauvais temps ne permettait pas les chevauchées, Melchior racontait à sa fille, devant la flamme qui montait dans la cheminée de la bibliothèque, les exploits de ses aïeux. La fillette restait bouche bée, assise aux pieds de son père, l'écoutant pendant des heures, lui redemandant sans cesse les mêmes récits, épiques, vivant chaque aventure dans son imagination d'enfant exaltée, combattant tour à tour contre les infidèles aux croisades, contre les sbires de Charles Quint, contre les ennemis de Varèze... c'est-à-dire contre tout le monde. Melchior ne parlait jamais de sa femme. Claude savait simplement par Ambroisine que sa maman était depuis longtemps au ciel « où elle veillait sur elle ». Comment les femmes de la glorieuse famille auraient-elles pu offrir le moindre intérêt puisqu'elles n'avaient pas

accompli d'exploits héroïques ? Ce n'étaient que des « filles » et la petite Claude se sentait plus forte que n'importe quel garçon.

Les années s'écoulèrent entre les récits de Melchior, les rêves de l'enfant et l'inquiétude grandissante d'Ambroisine qui ne savait à qui se confier. Si elle avait seulement exprimé au comte de Varèze ses doutes sur le développement sexuel de Claude, il lui aurait ri au nez en répondant :

— Qu'est-ce que vous me chantez là ? Que ma fille est bâtie comme un garçon ? Mais tant mieux ! Je ne demande que cela ! D'ailleurs ce n'est même pas la peine de me le dire... Je le sais déjà par l'admirable façon dont elle se tient en selle !

Un après-midi, cependant, Ambroisine crut avoir trouvé un moyen de se faire un allié dans le curé de Roquevire, l'abbé Heurteaux, qui vint à la bastide. Ce fut elle qui l'accueillit à une heure où Melchior et sa fille étaient une fois de plus à cheval quelque part en montagne.

— Ils ne sont pas là, monsieur le curé...

— Je le regrette. J'aurais aimé m'entretenir avec cette enfant qui me semble avoir largement atteint l'âge de sa première communion. Ne pensez-vous pas qu'il serait grand temps qu'elle la fît ? Qu'en dit son père ?

— Il ne m'en a jamais parlé.

— C'est assez étrange. Bien que j'aie rarement entendu chanter dans le pays les louanges de cette famille, je n'ai jamais eu l'impression que l'on y vivait en païens.

— J'ai toujours fait faire à Claude ses prières, matin et soir.

— Et vous la conduisez à la messe tous les dimanches... C'est déjà bien mais ce n'est pas suffisant ! D'autant plus que son père ne va guère aux saints offices... Sans doute n'a-t-il pas le temps de descendre de cheval ? Se rend-il même compte que sa fille grandit et qu'elle possède, comme nous tous, une âme qui a besoin d'être dirigée dans la bonne voie ?

— Oh ! S'il n'y avait que l'âme ! laissa échapper Ambroisine.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien, monsieur le curé ! Rien... Sinon que le corps aurait le plus grand besoin d'être, lui aussi, surveillé... Il m'inquiète !

— Le corps ? Vous n'allez pas me dire que cette fillette a une mauvaise santé ? Elle est bâtie en athlète ! Savez-vous comment on l'appelle à Roquevire ?... « Le garçon manqué » !

— C'est stupide ! Claude sera un jour une vraie femme !

Ambroisine se tut, jugeant plus prudent de s'enfermer dans le secret qu'elle avait failli lâcher dans un moment de désespoir. Elle devait se méfier de tout le monde : des curés comme des médecins.

Mais, après le départ du prêtre, la vieille femme commença à se demander si la vengeance divine ne frappait pas enfin la famille maudite dans la personne de cette enfant qui était peut-être possédée par le malin. Et elle fit une prière étrange, qui était une sorte de supplique puérile où les lamentations se mêlaient aux imprécations de sorcière, invoquant tour à tour le Dieu de miséricorde et maudissant les esprits infernaux.

A douze ans, Claude fit enfin sa première communion qui fut aussi sa communion solennelle. Ce jour-là le comte de Varèze entra dans l'église de Roquevire mais Ambroisine eut l'impression que la vision de sa fille, vêtue de blanc immaculé, lui était insupportable. Personne ne fut invité à la bastide après la cérémonie. Les seules paroles de Melchior furent au déjeuner qui suivit :

— Maintenant que tout cela est terminé, Claude, tu devrais te déshabiller et mettre ta

culotte de cheval. Le temps est si beau que ce serait dommage de ne pas aller faire un tour dans la vallée de Saint-Seruin. Les chevaux n'ont pas été montés aujourd'hui...

La fillette courut dans sa chambre pour se débarrasser au plus vite de la robe qui l'encombrait. Quand Ambroisine la rejoignit, elle était déjà en culotte et bottée.

— Tu n'aurais pas préféré garder toute la journée ta belle robe blanche ? demanda la paysanne.

— Ah ! non ! répondit Claude sans la moindre hésitation.

— Sais-tu que toutes les fillettes du monde, qui ont la chance de pouvoir faire comme toi leur communion, aiment cette robe ?

— Je la déteste !

Et elle s'enfuit pour vite rejoindre son père aux écuries.

Ambroisine resta un long moment immobile, regardant la robe déjà chiffonnée qui traînait sur le lit avec le chapelet de nacre et le missel blanc, cadeaux qu'elle avait offert elle-même sur ses économies à cette petite Claude qu'elle s'obstinait à toujours considérer comme « son » enfant. Le léger voile de linon transparent avait été jeté sur le tapis... Ambroisine le ramassa en tremblant et vit qu'il était déjà déchiré : Claude avait dû l'arracher. La vieille gouvernante l'emporta religieusement dans sa propre chambre où elle l'enferma, après l'avoir plié avec des soins infinis, dans un placard d'où il ne sortirait plus jamais. Ce jour-là, pour la première fois depuis bien longtemps, le regard d'Ambroisine fut embué de larmes.

Les années cruciales où une jeune fille acquiert la puberté étaient passées : à quinze ans Claude n'avait pas encore connu les périodes qui marquent la transformation de l'enfant en femme. L'inquiétude d'Ambroisine avait fait place à l'angoisse mais elle aurait préféré mourir plutôt que de demander conseil au Dr Servet. Le seul à qui elle aurait pu et même dû confier son désarroi était Melchior de Varèze mais, là encore, elle savait d'avance ce qu'il lui répondrait :

— Et alors ? cela n'empêche pas Claude de monter à cheval et d'être heureuse ! Enfin, je vous ai déjà dit que ces détails intimes ne me concernaient pas. Du moment que Claude ne s'est jamais plainte de son état, c'est qu'elle n'en souffre pas ! Pourquoi l'ennuyer ? D'ailleurs, ma bonne Ambroisine, j'ai souvenance d'avoir entendu dire qu'il existait de par le monde un bon nombre de femmes qui étaient comme elle et ne s'en portaient pas plus mal !

Sur ce dernier point, la réponse du comte de Varèze aurait été assez justifiée. Claude avait une santé florissante et ne souffrait d'aucun trouble particulier. Elle paraissait même plus que son âge. Un étranger, qui l'aurait vue passer à cheval, lui aurait facilement donné dix-huit ans. Si sa poitrine et ses hanches ne s'étaient guère développées, elle avait par contre une taille élancée. C'était déjà une fille élégante, mince, musclée.

— Elle est tout en os ! disait son père. Voilà bien la meilleure preuve qu'elle est une authentique Varèze... Il n'y a jamais eu de gens gras dans la famille !

S'il n'y avait pas eu la chevelure d'ébène, on aurait pu prendre Claude pour un adolescent.

A la fin d'un après-midi de juin où elle revenait vers la bastide après une longue promenade solitaire à cheval, Claude traversa une clairière cerclée de rochers. Le lieu était sinistre et aurait pu servir de repaire à quelque monstre inconnu de la montagne... Mais Claude savourait avec délices l'âpre sauvagerie de ce chaos de pierres. Elle en aimait aussi le nom qui n'était sur aucune carte géographique et qui avait été transmis oralement depuis des siècles par des générations de montagnards : « La Malefosse ».

Aucune dénomination n'aurait mieux convenu à un tel lieu : la mauvaise fosse où tout pouvait arriver sauf le bien, le décor rêvé aussi pour commettre impunément un crime... Dès

l'enfance, quand elle trottinait sur son poney à côté du grand alezan de son père, la dernière des Varèze avait été attirée, fascinée par « La Malefosse »... Plus tard, elle y était souvent retournée seule. C'était sa promenade préférée. Une étrange force secrète la poussait, quand elle revenait de ses randonnées, à faire un détour pour passer par la clairière avant de gravir la côte de la bastide. Elle s'y arrêta un long moment et son cheval buvait à grandes lampées dans le trou d'eau qui se trouvait au centre et que les gens du pays appelaient pompeusement « le lac ». L'eau y était toujours limpide, alimentée par l'un des innombrables cours d'eau souterrains qui descendent de la montagne.

Pendant que l'animal se désaltérait, la belle dressée sur sa selle, scrutait minutieusement l'horizon de pierres qui l'entourait comme si elle appréhendait d'y voir apparaître une vision d'horreur. Claude sentait que « La Malefosse » constituait dans son existence un danger mystérieux et permanent qu'elle était incapable de définir et vers lequel elle revenait sans cesse, comme attirée par le goût du risque. Elle éprouvait aussi, dans ce lieu désertique, la double impression d'être à la fois prisonnière de sa montagne qu'elle chérissait et libérée des humains qu'elle haïssait. Parfois même, prise d'une peur inconnue, elle frissonnait et ne retrouvait la sérénité que dans une fuite éperdue : elle éperonnait alors son cheval et partait au galop sans oser se retourner.

Le cercle maléfique de « La Malefosse » était inscrit dans sa vie.

Le danger ne se présenta pas sous la forme hideuse qu'elle aurait presque souhaitée pour être sûre que ses terreurs secrètes n'étaient pas uniquement le fruit de son imagination exaltée. Un matin où elle passait devant l'entrée de la clairière sans avoir l'intention d'y pénétrer puisqu'elle avait pris pour habitude de ne s'y arrêter qu'au soleil couchant, elle fut assez étonnée de voir une fillette rousse qui se baignait dans « le lac ». Dès que l'enfant l'eut aperçue, elle sortit de l'eau, arracha une touffe de lavande et courut vers la belle cavalière en lui tendant l'humble bouquet de fleurs sauvages mauves.

Claude connaissait la fillette qui avait été élevée dans les communs de la bastide : son père était le jardinier des Varèze, sa mère y faisait la lessive. Mais Claude n'avait jamais voulu jouer avec la fille de domestiques alors que l'enfant rousse s'était toujours montrée attirée par « Mademoiselle » qui montait si bien à cheval.

— Que fais-tu là, Mariette ? demanda durement Claude qui n'admettait pas que quelqu'un d'autre qu'elle pût profiter de la clairière.

(Dans son esprit exclusif et autoritaire, « La Malefosse » lui appartenait.)

— Je me baigne, mademoiselle Claude, répondit une voix fraîche. Si vous saviez comme l'eau est bonne ici !

Mariette s'était encore rapprochée du cheval. Son visage rieur était à la hauteur des bottes de Claude, son bras laiteux couvert de petites taches de rousseur continuait à offrir le bouquet et son corps de fillette de neuf ans semblait s'offrir tout nu à la contemplation de son aînée.

Les lèvres de Claude tremblèrent mais ne purent articuler aucun son comme si sa voix était paralysée. Le tremblement avait gagné tout le corps puis la main, qui arracha brutalement le bouquet des doigts de la petite Mariette pour le jeter à terre pendant que les éperons labouraient les flancs du pur-sang. Celui-ci se cabra avant d'emporter sa cavalière dans un tourbillon de poussière qui fut long à se dissiper. Quand ce fut fait, il ne restait plus, seule à l'entrée de « La Malefosse », que la fillette rousse et nue secouée par des sanglots.

Claude galopa dans la vallée pendant des kilomètres sans même savoir où sa course l'entraînait. Son catogan s'était dénoué et la longue chevelure flottait au vent. On aurait dit

une walkyrie déchaînée, brisant tout sur son passage. Pour la première fois de sa vie, à quinze ans, Claude venait de découvrir le pouvoir mystérieux de la chair de femme. La soudaine apparition de ce jeune corps tout nu – le premier qu'elle voyait en dehors du sien et qui s'était exhibé innocemment en plein soleil, ruisselant de gouttes perlées – avait été pour elle la révélation brutale de sa propre nature physique. C'était le « choc » tant redouté par Ambroisine et qui fatalement devait se produire... L'héritière des Varèze était incapable de s'analyser pendant la course folle mais le trouble était en elle, le trouble allié au premier désir... Son cœur, jusque-là solitaire, éprouvait le besoin impérieux de s'épancher. Son âme altière, torturée par une souffrance infinie, recherchait l'âme sœur. Son orgueil, enfin, se sentait rabaissé par une loi physiologique plus forte que sa volonté d'isolement.

En voyant le corps nu de Mariette, Claude avait reçu sa première blessure : celle dont on ne guérit jamais.

Quand la nuit enveloppa la bastide, Claude n'était toujours pas rentrée.

— Où peut-elle être ? avait demandé Melchior en se mettant à table.

Ambroisine préféra quitter la salle à manger plutôt que de répondre. Ce fut une autre servante qui assura le service pour la fin du repas.

— Où est passée Ambroisine ? fut la deuxième question du gentilhomme qui avait mangé en silence.

Question qui resta, elle aussi, sans réponse.

— Tout le monde se cache donc aujourd'hui ? avait maugréé Melchior en rentrant dans la bibliothèque dont il ne ressortit qu'à minuit.

— Mlle Claude n'est toujours pas revenue, lui dit alors la servante.

— Et Ambroisine ?

— Elle a dû partir à la recherche de Mademoiselle.

— A pied alors que Claude est à cheval ? C'est stupide ! Dites qu'on selle tout de suite « Grand-Duc »... Je finirai bien par retrouver ma fille... Mais, bon Dieu, quelle idée saugrenue a bien pu lui traverser la tête ?

Quelques minutes plus tard le bruit de plus en plus étouffé du galop de « Grand-Duc » se perdait dans la nuit. La bastide retrouva son silence.

Ambroisine connaissait le lieu de prédilection de « son » enfant. Souvent Claude avait répété devant elle le nom de « La Malefosse ». Aussi la vieille femme s'était-elle dirigée sans hésiter vers la clairière où elle arriva après une heure de marche. La nuit était douce; la crête circulaire des rochers se découpait sur un fond d'étoiles; le calme régnait, troublé de loin en loin par le chant de la cigale. L'eau du « lac » où la fillette rousse s'était baignée quelques heures plus tôt, n'était plus qu'un miroir déformant dans lequel se reflétait le paysage lunaire... C'était toute la magie de la nuit provençale.

Après s'être rendu compte qu'elle était bien seule, Ambroisine se laissa tomber sur une roche plate qui émergeait à quelques centimètres du sol à l'entrée de la clairière. Effondrée, elle attendit pendant des heures. A quoi bon aller plus loin ? « Son » enfant lui avait tellement parlé de ce lieu de désolation qu'elle pressentait qu'elle y viendrait dans un moment de désarroi. Et pour que Claude ne fût pas rentrée à la bastide, il fallait que le désarroi fût grand : Ambroisine avait peur d'en connaître la raison. « Pourvu, pensait-elle, que mon enfant n'ait pas commis une folie ! Pourvu qu'elle ne se soit pas abandonnée au désespoir devant la révélation brutale de son état et qu'elle n'ait pas commis l'irréparable ! » Ambroisine en arrivait presque à souhaiter que l'absence insolite de Claude fût motivée par

un banal accident de cheval sans gravité. Elle aurait préféré n'importe quoi, même des jambes brisées, plutôt que de savoir celle qu'elle voulait continuer, malgré tout, à considérer comme étant « femme » en proie à la crise morale la plus angoissante que pouvait connaître un être de quinze ans.

Les heures passèrent. Une traînée de feu commençait à rosir les cimes des alpillles : le lever du soleil était proche. Il n'y aurait pas d'aurore. Très vite la vallée serait inondée de sa lumière et le ruban argenté de la Durance redeviendrait glauque.

Une brume légère, évaporée du lac, enveloppait « La Malefosse ». Ambroisine, engourdie par la fraîcheur matinale, sortit brusquement de sa torpeur : il lui semblait entendre des pas sourds sur le chemin rocailleux qui venait de la vallée... Bientôt le son fut distinct. Il n'y avait pas à s'y tromper : c'était le choc caractéristique des sabots d'un cheval contre les cailloux. Un cheval qui s'approchait lentement... Le visage tendu, essayant de scruter la brume matinale, Ambroisine n'avait pas bougé.

Bientôt deux ombres se dessinèrent, qui se dirigeaient vers la clairière. Claude allait à pied en tenant son cheval par la bride. Elle passa devant la tache grise et immobile faite par la vieille femme accroupie sur sa roche, sans même l'apercevoir. Elle avançait droit devant elle, se dirigeant vers le lac avec une démarche d'automate. Ambroisine, angoissée, retenait sa respiration mais quand « son » enfant ne fut plus qu'à quelques centimètres de l'eau, elle cria :

— Claude !

Le nom résonna dans la clairière et l'écho le répercuta comme un glas de roche : « Claude ! Claude... »

La jeune fille s'était arrêtée pétrifiée par le cri qui venait de l'arracher à son désir de mort. Elle n'avait même plus la force de se retourner. Ambroisine courut pour la soutenir au moment où elle allait s'abattre dans l'eau comme l'oiseau blessé qui recherche ce refuge suprême pour échapper à la dernière cruauté de l'homme.

— Claude, mon enfant, que voulais-tu faire ? Réponds... je t'en supplie ! Aie un peu pitié de ta vieille Ambroisine qui t'aime tant ! Ne comprends-tu pas que je t'ai attendue pendant toute la nuit parce que je savais que tu viendrais à « La Malefosse » ? N'ai-je pas toujours deviné tes moindres pensées ? Pourquoi ne t'es-tu pas confiée tout de suite à moi quand tu as compris ?... Ce fut hier après-midi, n'est-ce pas ? Cela devait arriver... et j'étais la seule à pouvoir t'aider ! Tout aurait pu être si simple : tu m'aurais dit ton inquiétude au moment où je venais te border comme les autres soirs, et personne d'autre que moi au monde ne l'aurait connue... Ainsi tu ne te serais plus sentie seule avec ton secret ! A nous deux il aurait été moins lourd à porter et nous n'aurions pas vécu, toi et moi, une nuit aussi abominable.

Le regard de Claude fixait toujours l'eau.

La vieille femme continuait, véhémence :

— Comprends-moi : j'ai tellement eu peur que tu n'aies été te confier à d'autres... Tu n'as vu personne, n'est-ce pas ?... Je suis contente. Tu es bien restée seule pendant toute la nuit ? ... Tant mieux ! Ce serait terrible si d'autres que toi ou moi savaient... Ils s'en vanteraient dans le pays... Ils répéteraient partout : « Vous ne savez pas ce qui arrive à l'héritière des Varèze ? » et ils jetteraient de la boue sur toi, sur ton père, sur moi aussi, sur le grand nom que tu portes, sur « notre » bastide ! Il ne le faut pas ! Je vais continuer à te faire boire mes tisanes magiques et tout rentrera dans l'ordre... Tu deviendras la plus belle fille de nos montagnes, la plus jolie aussi... Un jour tu épouseras qui tu voudras ! Et tu auras un fils bâti comme tous les Varèze... Je le sais par mes plantes... Les plantes ne mentent pas, elles ! Ce sera lui qui relèvera le nom de Varèze... Il y aura droit puisque le sang bleu de sa mère

coulera dans ses veines et qu'il possédera toute cette terre qui fait la grandeur !

— Assez ! dit Claude.

La vieille se tut et prit, d'une main tremblante, la bride du cheval, qui buvait tranquillement dans le lac, pour l'obliger à faire une volte. L'autre main d'Ambroisine entraîna « son » enfant loin du miroir qui reflétait tour à tour le visage de la vie ou de la mort... Elles traversèrent, suivies par l'animal docile, une nouvelle fois la clairière. Dès qu'elles furent sur le chemin, Ambroisine arrêta le cheval et présenta l'étrier à Claude dans un geste suppliant qui voulait dire : « Remonte en selle... Ne sens-tu pas que tu es trop lasse pour faire à pied l'heure de marche qui nous sépare encore de la bastide ? » Claude obéit et se hissa avec effort sur la selle dont elle agrippa le pommeau pour ne pas tomber, tant elle était épuisée. Le cheval repartit au pas, toujours tenu en bride par la vieille qui trébuchait sur le chemin.

La longue marche vers la bastide commença, pénible, morne. A une heure aussi matinale, elle n'était même plus scandée par le chant joyeux de la cigale. Il semblait que toute la nature environnante, que la flore aride et la faune des infiniment petits, se cachant sous la moindre pierre, regardaient la misère humaine gravir la montée de Varèze...

Quand les deux femmes arrivèrent dans la cour de la bastide, le soleil était déjà au-dessus de l'horizon. Debout devant le perron, figé, Melchior regardait Claude et Ambroisine qui approchaient. Le visage du gentilhomme avait les traits tirés, ravagés par une nuit d'insomnie : il avait chevauché sans succès pendant des heures, le long des sentes de montagne, à la recherche de son unique enfant. Il n'y avait, dans son regard, aucune lueur de reproche à l'adresse de la fugitive. Il semblait que le seigneur de Varèze – ce géant des lieux – n'était plus capable, au moment où Claude lui revenait, d'avoir le geste de tendresse ou le cri de colère... Lui aussi était sans force. Le retour de l'enfant prodigue à la bastide ne serait pas plus marqué par la joie que par le chagrin. Les choses paraissaient même normales : on aurait presque pu croire que, chaque matin au soleil levant, l'héritière de Varèze rentrait ainsi, exténuée par une étrange randonnée nocturne, incapable de ramener seule son cheval, s'abandonnant au dévouement inlassable d'une vieille femme.

Si Melchior restait immobile, comme paralysé, c'était parce qu'un détail l'avait frappé, bouleversé même, au moment où il avait vu apparaître Claude et Ambroisine à l'entrée de la cour d'honneur : de gris qu'ils avaient été depuis des années, les cheveux de la gouvernante étaient devenus blancs en une nuit...

Pendant des semaines, Claude ne parla pas. Ni son père ni Ambroisine ne semblaient exister pour elle. L'atmosphère des repas du soir était particulièrement pénible : assis face à face, Melchior et son enfant mangeaient en silence sous les regards inquiets de la gouvernante. Dès que le dîner était terminé, Claude montait s'enfermer dans sa chambre sans dire bonsoir. Ambroisine ne pouvait même plus venir la border dans son lit comme elle l'avait fait depuis des années. Melchior, lui, se retirait dans la bibliothèque où il ne trouvait plus d'auditrice passionnée à qui raconter les exploits fabuleux des ancêtres. Une sorte de haine sourde entre les habitants de la bastide succédait à la tension des premiers jours qui avaient suivi la fugue de Claude. Celle-ci, malgré sa pudeur naturelle de quinze ans et son ignorance des lois essentielles de la nature, commençait à en vouloir à ceux qui l'entouraient de ce qu'ils ne l'avaient pas encore initiée aux choses qu'elle était en train de découvrir elle-même. Le sentiment de révolte continuait à se développer en elle.

Le regard de Melchior reprochait, aux rares moments où il lui arrivait de croiser celui de Claude, l'abandon où le laissait maintenant sa compagne de chevauchée : pour lui, sa fille

n'était qu'une ingrate.

Les cheveux blancs d'Ambroisine enfin étaient le témoignage de la souffrance atroce que lui avait fait endurer « son » enfant en s'enfuyant un soir.

Saturé de révolte, de sévérité et de reproches, l'air de la bastide était devenu irrespirable.

Claude continuait à partir à cheval le matin de très bonne heure et à ne revenir qu'à la tombée de la nuit : promenades toujours solitaires pendant lesquelles elle s'abandonnait, avec toute l'exaltation de sa jeunesse et presque avec une complaisance morbide, à des pensées qu'elle croyait les plus amères du monde.

Ambroisine ne vivait pas pendant ces longues absences quotidiennes : craignant toujours le geste désespéré, elle se postait – dès que le soleil commençait à décliner – derrière une fenêtre du vestibule, les yeux rivés sur l'entrée de la cour d'honneur. Elle ne respirait que lorsqu'elle voyait la cavalière franchir la grille. La vie de la vieille femme était devenue un enfer. Vingt, cent fois elle aurait voulu courir dans la cour vers « son » enfant qui revenait et lui tendre les bras en disant : « Pourquoi n'as-tu plus confiance en moi ? Ne suis-je pas ta véritable maman ? » mais elle n'avait jamais osé... De plus en plus elle redoutait l'instant où Claude lui demanderait l'impossible explication.

L'inquiétude d'Ambroisine aurait été moins grande si elle avait compris que Claude, à son âge, était plus obsédée par l'appel impérieux du sexe se développant sourdement en elle que par l'anomalie de sa physiologie. Sans cesse, pendant ses courses solitaires, Claude revoyait, s'offrant à elle, le corps nu et frais de la petite Mariette... Elle cherchait à fuir l'image qui revenait, lancinante, mais plus elle voulait l'oublier et plus le désir charnel naissant s'implantait dans son être. Comme elle n'avait plus confiance en personne, elle ne savait à qui se confier et ne parvenait pas à retrouver l'équilibre qui lui aurait été nécessaire au moment où elle traversait l'étrange crise de puberté. Si quelqu'un de secourable, ayant l'autorité suffisante pour dominer un caractère aussi difficile, avait été là pour lui dire : « Ce qui vous arrive est normal à votre âge. Toutes les filles et tous les garçons du monde connaissent ces premiers balbutiements de l'amour... Ce qui est anormal est que vous rêviez d'un corps de femme depuis que vous en avez vu un... Mais cela ne vient que de votre état auquel nous allons essayer de remédier avec l'aide de la médecine », Claude aurait été tout autre.

Pendant les premiers jours qui avaient suivi le choc, Claude avait évité de repasser devant la clairière par peur d'y revoir Mariette mais, avec le temps et surtout le relâchement progressif de sa volonté devant l'assaut tenace du désir, elle avait fini par revenir à « La Malefosse ». Il ne s'écoulait plus un jour sans qu'elle y passât : Mariette n'était jamais là. Elle devait se cacher... Claude ne la rencontrait même plus dans les communs de la bastide. L'orgueilleuse héritière, qui aurait cru déchoir quelques semaines plus tôt en s'intéressant à l'enfant de domestiques, en était au point de s'attarder aux écuries avec l'espoir secret que les boucles rousses lui apparaîtraient dans l'encoignure d'une quelconque fenêtre mansardée. De toute son âme inquiète elle souhaitait voir Mariette pour lui dire combien elle regrettait de l'avoir fait pleurer à « La Malefosse »... Peut-être alors la fillette se serait-elle amadouée et aurait-elle consenti à retourner de nouveau au lac pour s'y baigner nue ? Cela tournait, chez Claude, à l'obsession sans que ce fût déjà de la perversité. Quand il lui arrivait, au hasard de ses chevauchées en montagne, de croiser une jolie fille, elle la regardait avec des yeux inquiétants qui remplissaient d'effroi la jeune paysanne et dans lesquels le désir inavoué se cachait sous un voile de curiosité insatisfaite.

Ce besoin grandissant de la compagne, Melchior de Varèze – avec sa brutalité naturelle

qui n'avait d'égal que son manque de psychologie – le traduisit en nécessité pour Claude d'avoir auprès d'elle un compagnon d'escapades et de chevauchées beaucoup plus jeune qu'il ne l'était lui-même. Il pensa que le moment était arrivé où son égoïsme paternel devait savoir s'effacer pour céder la place à un ami sincère de Claude qui n'appartiendrait pas aux gens de la bastide et dont la seule présence romprait pour la jeune fille la douloureuse monotonie de la vie de Varèze. Pour la première fois de son existence, Melchior était convaincu de faire un sacrifice mais il l'estimait nécessaire pour reconquérir l'affection de son enfant dont l'indifférence lui était devenue insupportable. Car il avait fini, lui aussi, par tellement s'attacher à « sa » Claude qu'il aurait tué celui qui se serait permis de lui rappeler qu'il n'avait même pas voulu la voir le jour de sa naissance. Pour cet homme rude, peu importait que sous ce prénom de Claude se cachât un garçon ou une fille. Ce qui comptait pour Melchior était qu'il eût à ses côtés un être qui fût avant tout le prolongement de lui-même, de sa race, de sa lignée... Claude – telle qu'il l'avait façonnée depuis le jour où, enfant, elle avait couru vers son cheval en tendant ses petits bras – était devenue ce personnage dont le sexe importait peu du moment qu'il savait mater n'importe quel pur-sang et évaluer d'un seul coup d'œil les coupes forestières qu'il fallait faire sur le domaine.

Un soir où Claude venait, selon sa nouvelle habitude, de remonter dans sa chambre en sortant de table, Melchior dit à Ambroisine :

— Venez dans la bibliothèque. J'ai à vous parler.

La gouvernante le suivit intriguée et méfiante. Jamais depuis qu'elle était à son service, le comte de Varèze ne s'était conduit ainsi.

Ce fut aussi net que direct :

— Ce matin, Ambroisine, j'ai dû assister à l'enterrement du Dr Servet... Je lui devais cet hommage puisqu'il était venu aux obsèques de Mme la comtesse.

Après l'avoir regardé avec un certain étonnement, la vieille ne put s'empêcher de dire :

— Dame ! A eux aussi, les médecins, cela leur arrive de mourir... Dire qu'ils se mêlent de soigner les autres alors qu'ils ne sont même pas capables de se guérir eux-mêmes !

Melchior continua, sans paraître attacher la moindre importance à une oraison funèbre aussi déplacée :

— Le Dr Servet était un parfait honnête homme et, ce qui est encore plus rare dans ce pays, un homme de bon sens. A la cérémonie, j'ai vu son fils que je ne connaissais pas et qui m'a fait une excellente impression. Il doit avoir dix-huit ans et poursuit, paraît-il, ses études à Grenoble. Je pense que nous devrions profiter de ce qu'il est à Roquevire pendant les grandes vacances pour l'inviter... Je lui ai déjà parlé : il m'a dit qu'il montait assez bien à cheval... Ce pourrait être un excellent camarade pour Claude.

Ambroisine ne répondit pas.

— Vous ne dites rien ?

— Ce n'est peut-être pas une mauvaise idée à condition que Claude veuille bien le voir !

— Elle acceptera ! Je m'en charge...

— Croyez-vous qu'elle tienne tant que cela à avoir un compagnon de promenade ?

— J'estime que c'est nécessaire pour elle actuellement... je n'ai pas été sans remarquer, comme vous, qu'elle traversait une crise... Cela passera d'ailleurs mais il faut un peu... de jeunesse autour d'elle. Ni vous ni moi, Ambroisine, ne sommes gais !

— Ne pensez-vous pas, risqua timidement la vieille, que la crise subie par Claude soit surtout d'ordre physique ?

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'elle n'est pas tout à fait une jeune fille comme les autres.

— Je l'espère bien ! Claude est d'abord une Varèze ! Cela m'ennuierait qu'elle fût comme les autres... Essayez de trouver dans la région une fille qui ait sa santé !

— Ça, pour la santé, je reconnais...

— Alors ? de quoi vous mêlez-vous ?... Le jeune Servet viendra déjeuner demain. Arrangez-vous pour que Claude soit là : j'y tiens ! Après le repas, ils pourraient aller faire une promenade en montagne. Je prêterai l'un de mes meilleurs chevaux au jeune homme... Bonsoir.

— Bonsoir, monsieur le comte.

En rejoignant l'office, Ambroisine était soucieuse. L'idée de son maître n'était pas mauvaise... Elle était même généreuse et la surprenait de la part de Melchior. « Faut-il qu'il l'aime maintenant, sa fille ! » se disait-elle. Mais elle craignait que cet inconnu, un peu plus âgé que Claude, ne finît par prendre une influence quelconque sur « son enfant » qui lui échapperait à elle. La vieille femme, qui croyait avoir tout donné d'elle-même pendant des années pour élever cette petite Claude à sa manière, ne pouvait se résigner à la pensée que son rôle de mère adoptive risquait de prendre fin. Elle était affolée aussi à l'idée que l'héritière des Varèze confierait peut-être un jour à son nouveau confident le secret pesant sur sa vie. Mais que faire ? Ne devait-on pas courir quand même ce risque ? Claude ne pouvait continuer à vivre ainsi, emmurée volontairement dans sa solitude orgueilleuse. Et cet orgueil naturel n'était-il pas la meilleure garantie de discrétion de la jeune fille sur son état vis-à-vis d'un tiers ? Jamais Claude – la gouvernante en était à peu près certaine – ne consentirait à révéler à qui que ce fût qu'elle ne se croyait pas faite comme les autres.

Ambroisine craignait surtout que « son » enfant ne finît par sombrer dans la démence si l'on ne parvenait pas à l'arracher à ses pensées. Puisque ce jeune Servet semblait être le seul dérivatif, il n'y avait pas une minute à perdre : il fallait faire part à Claude, enfermée dans sa chambre au premier étage, du projet de son père.

Après avoir frappé doucement à la porte sans obtenir de réponse, bien que la lumière filtrant sur les dalles du couloir prouvât que la jeune fille n'était pas endormie, la gouvernante dit d'une voix forte :

— Claude ! Ouvre-moi. Il faut absolument que je te parle...

Un long moment s'écoula avant qu'un frôlement ne fût perceptible de l'autre côté de la porte.

— C'est moi, Claude ! dit encore Ambroisine.

— Tu n'as rien d'intéressant à me dire, répondit une voix lasse.

— Je ne partirai pas d'ici avant que tu m'aies ouvert. S'il le faut, j'y passerai la nuit !

La jeune fille dut sentir que la vieille était sincère puisqu'elle se décida enfin à tourner la clef dans la serrure. Quand Ambroisine pénétra dans la chambre, Claude s'était déjà recouchée.

— Que veux-tu ? demanda-t-elle d'une voix indifférente.

— Je t'apporte une bonne nouvelle... Demain tu feras connaissance avec un gentil garçon qui est à peu près de ton âge et qui monte bien à cheval... Il ne demande qu'à faire des promenades avec toi.

— Je n'ai besoin de personne !

— Pourquoi t'entêtes-tu à lutter contre ta propre nature ?

— Je veux rester seule...

— A quinze ans on ne vit pas solitaire pendant des journées entières ! Crois-en ma vieille expérience : tu auras toujours le temps de vivre seule plus tard si tu y tiens vraiment... Quand j'avais ton âge, j'aimais courir dans les sentiers de montagne avec de solides camarades...

— Toi ? Tu m'étonnes !

— C'est la vie qui a fait de moi celle que je suis devenue, ma petite Claude, et pas moi... Tu veux bien voir ce jeune homme ?

— Qui est-ce ?

— Il habite Roquevire...

— Je hais Roquevire !

— C'est le fils du Dr Servet...

— Fils de médecin en plus ? Je croyais que tu détestais les médecins.

— Son père vient de mourir... Et ce n'est pas moi qui ai eu cette idée, mais ton père...

Une expression d'intense surprise se lut sur le visage de Claude.

— Il estime, continua la vieille, que tu mènes ici depuis quelque temps une vie anormale et qu'il faut autour de toi un peu de jeunesse et de gaieté... Pour une fois que je l'approuve... Tu voudras bien assister au déjeuner ?

— Je pars demain matin à 7 heures comme tous les jours.

— Non, Claude. Tu resteras ! Ton père l'exige... Si cela te dit, tu pourras toujours aller faire une promenade l'après-midi en compagnie de ce garçon.

— Ça, jamais !

— On dit cependant qu'il a une bonne éducation.

— Et comme on doit répéter partout que je n'en ai pas, qu'est-ce que tu veux que cela donne ?

— Il fait ses études à Grenoble et ne revient ici que pour les vacances. Tu vois : il n'est pas uniquement du pays... Il vient d'une grande ville... Il ne doit pas penser comme les gens de la région. Lui, au moins, n'est peut-être pas un ennemi pour toi et pour Varèze... Tu comprends ? Ton père et moi te demandons de faire un effort demain... Que tu sois devenue odieuse avec moi pendant ces dernières semaines, cela n'a pas d'importance quoique j'en éprouve une grande peine... Mais à moi tu as peut-être le droit de me reprocher certaines choses... Lui ne t'a fait aucun mal. Il ne va même venir ici que parce que ton père le lui a demandé alors qu'il ne doit en avoir aucune envie ! Il sait sûrement ce que l'on raconte sur toi dans le pays : que tu n'as pas très bon caractère, que tu es une véritable sauvagesse... Crois-tu que l'idée de passer une journée entière en ta compagnie soit pour lui une perspective bien agréable ?

Claude avait blêmi. Comment ? Ce n'était pas un honneur d'être reçu par elle, l'unique descendante de la plus noble famille du pays ?

Ambrosine avait vu juste en blessant volontairement un orgueil déjà incommensurable.

— C'est bon, consentit à répondre l'héritière des Varèze. Je reviendrai pour le déjeuner... Seulement je te préviens – et tu pourras le dire de ma part à mon père – que je m'arrangerai pour que votre protégé n'ait plus jamais l'envie de venir à la bastide ! Maintenant, laisse-moi. J'ai sommeil.

Avant de quitter la chambre, Ambrosine ne put résister au besoin de border le lit dans un geste maternel. Claude avait déjà tourné la tête de l'autre côté pour ne plus la voir. La vieille femme se dirigea vers la porte sur la pointe des pieds, comme si elle craignait de troubler le premier sommeil de « son » enfant, en murmurant faiblement pour elle-même : « Dors... Je continue quand même à veiller sur toi, malgré tout... »

Quand Georges Servet descendit de la vieille voiture paternelle, il fut accueilli sur le perron par le comte de Varèze seul. Le jeune homme crut bien apercevoir, se dissimulant derrière les rideaux d'une fenêtre du rez-de-chaussée, le visage auréolé de blanc d'une femme âgée mais celui-ci disparut vite.

— C'est bien d'être venu nous voir, jeune homme, dit Melchior d'un ton bourru sous lequel perçait cependant une certaine sympathie.

Ce furent les seules paroles de bienvenue.

Précédé de son hôte, Georges fit pour la première fois connaissance avec le vestibule et ses cavaliers en armures avant de pénétrer dans le grand salon où l'attendaient, redoutables, les portraits des ancêtres. Malgré la température clémente, l'atmosphère de la demeure était glaciale. Si le jeune homme n'avait pas promis devant la tombe de son père de venir passer la journée, il serait déjà reparti pour la bonne vieille maison plus simple mais combien plus accueillante de Roquevire.

Ce fut dans ce cadre sans âme et sans chaleur qu'il fit connaissance avec Claude et Ambrosine. La première lui apparut telle qu'il devait toujours la voir ensuite : en culotte de cheval noire surmontée d'une chemisette blanche et bottée de cuir. Le détail qui le frappa le plus fut l'épaisseur de la chevelure noire nouée sur le cou en un catogan qui donnait un aspect sévère à la jeune fille en la vieillissant plus que son âge. Georges se demanda même si elle n'avait réellement que quinze ans comme on le lui avait dit. Il la trouva, pour le moins, étrange avec un type déjà marqué qui lui donnait une personnalité certaine. Quand il s'était avancé vers elle, Claude lui avait tendu la main avec une brusquerie qui l'avait étonné. « Voilà une petite prétentieuse, pensa-t-il, qui essaie de se donner une allure désinvolte. »

Lorsqu'il vit Ambrosine venant annoncer que le repas était servi, il comprit, au regard à la fois inquisiteur et dur de la gouvernante, que celle-ci ne serait jamais pour lui une alliée.

Ils passèrent dans la salle à manger sans que ni Claude ni lui n'eussent prononcé une parole. Le début du repas fut pénible. Georges était gêné. Il sentait que, de temps en temps, le comte de Varèze l'observait tandis que Claude conservait les yeux continuellement rivés sur son assiette. Il se savait surtout épié dans le dos – et c'était bien le plus désagréable – par la femme aux cheveux blancs qui assurait le service dans un silence monacal.

— J'avais beaucoup d'estime, finit par dire Melchior, pour monsieur votre père, quoique je n'aie guère eu recours à ses services ! Il n'y a jamais de malade dans notre famille... Vous vous destinez également à la médecine ?

— Non, monsieur. Je fais à Grenoble mes études d'ingénieur.

— Ingénieur ? Cela doit être intéressant... dit Melchior sur un ton qui prouvait que cette profession n'offrait pas pour lui le moindre attrait.

Il y eut un nouveau et interminable silence.

— Eh bien, Claude, demanda brusquement Melchior, tu ne racontes pas grand-chose ! Ta promenade a-t-elle été bonne ce matin ?

— « Ariane » était nerveuse, père.

— Cela ne m'étonne qu'à moitié. Cette jument est un peu jeune et peureuse. Il ne faut pas encore la mener sur le mors. Sers-toi très peu de l'éperon...

— Son plus grand défaut, continua Claude, est de fléchir sur les antérieurs...

La conversation hippique se poursuivit pendant la suite du repas entre le père et la fille comme s'il n'y avait pas eu d'invité. Georges se demandait ce qu'il faisait, assis à cette table, où les Varèze ne parlaient que du seul sujet capable de les passionner. A la fin du déjeuner, Melchior parut se souvenir que le jeune homme était là :

— Si vous le permettez, nous irons prendre le café dans la bibliothèque et je vous ferai goûter une de ces fines dont vous me direz des nouvelles !

Ils traversèrent le salon sous les regards toujours hostiles des ancêtres vers les portraits desquels Georges n'osait même plus lever les yeux. Il pensait qu'eux aussi devaient réprouber sa venue à la bastide !

Ambroisine apporta le café.

— Si tu faisais un peu la jeune fille de la maison ? demanda Melchior à Claude qui rougit et s'approcha du jeune homme pour lui présenter assez gauchement le sucrier.

Cette timidité, cadrant mal avec l'allure cavalière, amusa le garçon qui fit exprès de prendre tout son temps pour se servir. Il put remarquer ainsi que la main de la jeune fille tremblait légèrement en portant le sucrier : ce qui lui parut assez sympathique. A partir de cette minute, il résolut de partir à l'attaque... Attaque toute platonique qui lui paraissait cependant nécessaire pour montrer à la péronnelle qu'elle ne l'étonnait pas outre mesure avec ses airs supérieurs ou absents et qu'il avait vu bien d'autres filles plus intéressantes qu'elle à Grenoble !

Car il incarnait l'étudiant dans ce qu'il avait de plus vrai et de plus direct. Il n'était qu'un grand garçon simple, ayant l'intelligence de ne pas se croire un aigle et qui venait seulement de prendre conscience de sa responsabilité d'homme depuis la mort de son père. Georges adorait sa mère qui devait l'attendre avec anxiété à Roquevire. Il se demanda aussi comment une jeune fille, comme celle qu'il essayait de découvrir, pouvait aimer son père et le lui témoigner autrement qu'en termes hippiques. Il y avait, dans les rapports familiaux des Varèze, un mystère...

Pendant qu'il faisait semblant de savourer la fine pour ne pas décevoir son hôte, il eut l'impression que Claude le regardait avec un peu plus d'attention. Il en profita pour lui dire, aimable :

— Je sais, comme tout le monde dans le pays, que vous êtes une remarquable cavalière.

— L'opinion des gens de ce pays m'indiffère, répondit-elle sèchement. Quand je monte, c'est pour mon plaisir.

— Je vous approuve, répondit-il avec une bonne humeur voulue. Je suis exactement comme vous : je ne m'occupe jamais de ce qu'on peut penser de moi à Roquevire. J'ai horreur des ragots de petite ville ! C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je préfère Grenoble... Connaissez-vous Grenoble ?

— Non. Je ne tiens pas à y aller. Je sais d'avance que je détesterais toutes les grandes villes.

— En somme vous n'aimez que nos montagnes ?

Melchior les écoutait avec étonnement. Il y avait des semaines qu'il n'avait connu sa fille aussi bavarde. Le miracle, tant escompté avec la visite du jeune étranger, était-il en train de se produire ? Le gentilhomme estima – en vieux cavalier – qu'il fallait exploiter le succès à fond sans attendre et dit, presque souriant, ce qui ne lui arrivait jamais à lui non plus :

— Ne pensez-vous pas que vous devriez profiter de ce qu'il ne fait pas trop chaud cet après-midi pour tenter un galop d'essai dans les environs ? Seulement, jeune homme, vous ne me semblez pas très bien équipé pour cette promenade ? Voulez-vous que je vous prête une bonne culotte, des bottes et une paire d'éperons ?

— Volontiers.

— Venez... Pendant ce temps, Claude, tu feras seller « Grand-Duc » pour lui.

— « Grand-Duc » ? répéta-t-elle après une hésitation.

— Mon préféré, parfaitement !

— Mais vous, père, ne montez donc pas ?

— Non. Je vais meubler mon après-midi en vérifiant les comptes de la ferme... Je vous attends, jeune homme...

Georges le suivit dans le vestibule. La voix de Melchior continua :

— « Grand-Duc » est très facile... Mais lui c'est tout le contraire d' « Ariane » :

uniquement sur le mors...

Le son de la voix rude se perdit dans l'escalier.

Ce fut leur première promenade.

Elle ne ressembla à aucune autre et débuta par une poursuite effrénée, au galop. A peine avaient-ils quitté les écuries que Claude éperonna « Ariane » qui partit ventre à terre. L'héritière des Varèze était décidée à faire regretter sa visite à celui qu'elle qualifiait déjà, dans sa tête butée, d'une épithète qui, pour elle, était nettement péjorative : « l'étudiant ». Il prétendait savoir monter à cheval ? Eh bien, on allait le voir à l'œuvre sur un parcours particulièrement difficile auquel elle avait soigneusement pensé pendant le déjeuner. Elle n'avait qu'un rêve : voir le garçon faire une chute magistrale. Quand il aurait mordu la poussière, il n'essaierait plus de crâner avec sa vie de citadin. Talonnée par ce désir, Claude continuait à labourer les flancs déjà ruisselants de sa jument.

Dans les premières secondes qui avaient suivi ce départ fulgurant, Georges avait été un peu décontenancé mais, très vite, il s'était ressaisi et avait surtout pris « Grand-Duc » en main, en se souvenant des quelques conseils que lui avait donnés le comte de Varèze. Il allait à fond de train sur les traces de la cavalière qui se retournait de temps en temps, avec un air de défi, pour voir s'il suivait. Non seulement il y arrivait, mais bientôt il fut à sa hauteur. Parce qu'elle le sentait tout proche, Claude n'osait plus détourner la tête. Ce fut lui qui la regarda, en galopant, et il la trouva étonnante avec ses cheveux au vent. « Elle ne sera probablement jamais jolie, se dit-il. Mais un jour elle sera mieux que cela : belle ! »

Il ne lui restait plus qu'à la dépasser en accélérant encore l'allure. « Grand-Duc » possédait une allonge que n'avait pas la fine « Ariane » et, très vite, l'orgueilleuse Claude fut nettement distancée. Georges était enchanté : elle méritait mille fois cette petite leçon pour la façon dont elle l'avait reçu à la bastide. En vrai garçon, il pensa aussi que, avec ce genre de créature, il n'existait qu'un seul moyen de s'imposer : se montrer le plus fort. Il fallait battre cette fille tout de suite sur son propre terrain pour bien lui faire comprendre qu'elle n'était pas la huitième merveille du monde.

S'étant retourné à son tour pour voir si elle parvenait à le suivre, il constata qu'il était seul tellement il avait pris d'avance. Après avoir ralenti l'allure, il mit « Grand-Duc » au trot puis au pas. Finalement, il pensa qu'il serait assez plaisant de s'arrêter, de sauter à terre, d'attacher « Grand-Duc » à un arbre pour donner l'impression qu'il était déjà là depuis un bon bout de temps, de s'asseoir sur le talus bordant le chemin et de griller une cigarette avec toute la désinvolture désirable. Gestes qui furent accomplis avec célérité. La cigarette était déjà allumée quand il entendit le galop d' « Ariane ». Il se réjouissait déjà de voir la figure que ferait la noble héritière...

Sa victoire fut encore plus complète qu'il ne l'espérait. Dès qu'elle l'aperçut, assis et fumant tranquillement, Claude ralentit l'allure pour s'arrêter devant lui. La rage avait empourpré le visage au teint d'ivoire. La cavalière écumait autant que la monture.

— Vous êtes bon cavalier, se décida-t-elle enfin à dire.

— Hélas ! Je n'ai pas beaucoup de pratique... A Grenoble, je n'ai pas le temps...

Encore ce Grenoble qu'il semblait enchanté de ramener dans la conversation ! La rage allait se transformer en fureur, mais il ne lui laissa pas le temps de l'exhaler :

— Cigarette ?

Elle le regarda, décontenancée et muette. Il insista :

— Peut-être n'avez-vous encore jamais fumé ?

Il y avait du défi dans ses paroles. Il semblait lui dire : « Vous êtes beaucoup trop jeune...

Votre père ne vous en a pas donné l'autorisation... Vous avez beau vouloir tout faire comme un homme, il y a encore beaucoup de choses que vous ignorez... Après tout, à quinze ans, on n'est encore qu'une petite jeune fille ! »

Elle prit, sans rien dire, la cigarette qu'il lui offrait. Et elle toussota dès que celle-ci fut allumée. Il en conclut que c'était bien la première fois qu'elle fumait. Cela le remplît d'aise : n'y avait-il pas un commencement à tout ? Et n'était-il pas très adroit de continuer à la mater en lui imposant des actes et des gestes nettement en harmonie avec le personnage résolu qu'elle voulait à tout prix incarner ?

Il l'aida à sauter à terre et attacha « Ariane » à un autre arbre pendant qu'elle se laissait tomber, exténuée, sur le talus. Il revint s'asseoir auprès d'elle et ils restèrent ainsi, silencieux et rêveurs, un long moment.

— C'est drôle, dit-elle d'une voix presque douce qu'il ne lui avait pas encore connue, je ne me serais jamais imaginée, quand j'ai fait votre connaissance ce matin, que vous pouviez être un homme de cheval aussi accompli...

— Vous voyez comme on se trompe ! Moi-même je n'aurais pas cru qu'un simple temps de galop pouvait vous transformer à ce point... Savez-vous que vous êtes beaucoup plus gentille que ce matin ?

— J'étais terrible, n'est-ce pas ?

— N'exagérons rien... Mauvaise, tout au plus ! Mais je n'ai jamais attaché beaucoup d'importance aux humeurs des jeunes filles..

— Pour qui donc vous prenez-vous ?

— Pour ce que je suis : un homme.

Elle le regarda avec une réelle curiosité où se glissait un peu d'admiration étonnée, ressemblant à celle de ces très jeunes garçons qui cherchent à copier leurs aînés. Elle venait de trouver, dans cet inconnu, une sorte de « modèle » qu'elle essaierait d'imiter parce qu'elle le sentait plus fort qu'elle, bien qu'un instinct secret lui dît que, un jour peut-être, ce serait elle qui le dominerait à son tour. Pour le moment, la petite Claude n'était plus qu'un bel animal sauvage qui a reçu la correction méritée.

Ils remontèrent en selle. Le retour à la bastide fut silencieux. Chacun d'eux aurait voulu savoir ce que pensait l'autre. Elle se demandait : « Pourquoi mon père a-t-il souhaité que cet étranger devienne pour moi un camarade ? Je n'ai pas besoin de camarade. » Il se disait : « Je n'ai jamais rencontré une fille plus étonnante que cette Claude quand elle galope sur « Ariane »... Tout son être frémissant semble tendu vers des horizons inconnus... Peut-être éprouve-t-elle le besoin impérieux de découvrir les mille choses qu'elle ne fait que soupçonner ? Elle me donne aussi l'impression de ne prendre cette désinvolture que parce qu'elle se cherche désespérément elle-même... Et seul, l'effort physique quotidien, qu'elle accomplit chaque jour pendant ses promenades à cheval, lui permet actuellement de se rapprocher de la nature... C'est une véritable aberration de vouloir lui faire jouer les jeunes-filles-de-la-maison ! Je ne regrette plus d'être venu. »

Mais ce que ni lui ni elle ne pouvaient encore analyser était l'étrange sentiment de gêne qui, dès le début, les avait séparés et qui – ils le sentaient presque inconsciemment – subsisterait toujours. Comment, à leur âge, auraient-ils pu se douter qu'un jour se dresserait entre eux la barrière monstrueuse d'un état sexuel mal défini ?

— Que penses-tu de lui ? demanda, avec sa maladroite brusquerie, Melchior dès que Georges fut reparti pour Roquevire.

— C'est un excellent cavalier, fut la seule réponse de Claude qui monta, comme les soirs

précédents, s'enfermer dans sa chambre après le dîner.

Ambroisine, qui l'avait observée pendant tout le repas, savait déjà qu'il y avait un changement : « l'étranger » avait produit plus d'impression qu'elle ne l'aurait cru et elle n'était plus certaine que Claude eût réussi dans son projet de dégoûter à jamais le visiteur de revenir à la bastide. Ambroisine aurait voulu savoir, mais la jeune fille était restée muette... La vieille femme détesta un peu plus le garçon qui venait d'entrer dans la vie de « son » enfant.

Cette nuit-là, pour la première fois depuis des semaines, l'héritière des Varèze ne rêva plus, avant de s'endormir, au corps nu de la fillette rousse.

Claude et Georges ne se revirent qu'une année plus tard. Entre-temps, l'été avait passé sans que le jeune homme revînt à Varèze.

— Cela ne te ferait pas plaisir de le revoir ? avait demandé Melchior quelques jours après la première visite.

Claude n'avait même pas daigné répondre. Le comte de Varèze, désolé, en avait conclu qu'il n'y avait rien à faire pour tenter d'arracher sa fille à son isolement volontaire. Ambroisine, par contre, n'était pas fâchée que « le fils du docteur » ne reparût plus. Seulement Claude – et c'était bien le plus étrange – paraissait moins soucieuse depuis l'après-midi où elle avait galopé en compagnie du garçon. Il semblait que cette unique promenade eût suffi à lui rendre une certaine sérénité. Ni Melchior ni Ambroisine ne pouvaient comprendre que, ce jour-là, Claude avait découvert avec étonnement la véritable force virile et que, depuis, elle se sentait beaucoup moins sûre d'elle-même.

Si Claude n'avait pas manifesté le désir de revoir son compagnon d'un jour, c'était uniquement par orgueil : elle craignait qu'il ne réapparût triomphant. Mais, depuis leur rencontre, il lui était souvent arrivé d'accomplir seule sur « Ariane » le parcours qu'ils avaient fait ensemble. Après avoir mis sa jument au galop comme si elle suivait encore le cavalier plus rapide qu'elle, Claude s'arrêtait à l'endroit même où elle avait vu Georges l'attendant, narquois, tranquillement assis au bord du chemin. Elle mettait alors pied à terre et allumait une cigarette – subtilisée dans l'un des paquets paternels qui traînaient un peu partout sur les tables de la bastide – en s'imaginant que c'était toujours « son grand camarade » qui la lui avait offerte... Elle s'asseyait sur le talus à la place exacte qu'elle avait occupée à ses côtés : une étrange conversation mentale commençait entre la jeune fille exaltée et l'ombre toujours présente de l'étudiant.

Elle lui confiait ce qu'elle n'aurait jamais osé dire à son père ou à Ambroisine... Elle n'hésitait même pas à lui avouer son appréhension grandissante de n'être plus tard ni garçon ni fille, mais un être désaxé se sentant tour à tour la proie de faiblesses féminines et de violences masculines... Son confident invisible l'écoutait pendant des heures avec patience, ne l'interrompant jamais, ne lui posant pas la question indiscreète qui l'aurait fait rougir ou aurait blessé sa fierté... C'était surtout pour cette discrétion qu'elle aimait le garçon silencieux dont elle évoquait chaque jour une image plus vivante et plus compréhensive que le personnage réel. Enfin elle se rendait compte qu'avant de rencontrer Georges, elle avait ignoré la douceur bienfaisante de l'amitié.

Plusieurs fois dans la même semaine, elle revenait au lieu de ses confidences. Duos imaginaires et cigarettes fumées en cachette dans le chemin désert étaient pour elle le baume nécessaire dont sa solitude ne pouvait plus se passer et qui lui faisait oublier peu à peu le lac de « La Malefosse ».

Quand l'automne vint la surprendre dans ses rêves, elle sut que Georges était reparti pour

la grande ville. Mais cela avait si peu d'importance ! Comme si le temps écoulé ou l'éloignement pouvaient l'empêcher de continuer à converser sur le talus avec son seul véritable ami ! L'hiver qui suivit lui parut presque léger à supporter grâce à la mystérieuse présence... Quand elle rentrait le soir à la bastide, elle était plus détendue, plus aimable aussi. Sans même soupçonner la profondeur du changement qui s'accomplissait lentement dans l'âme tourmentée, Melchior et Ambrosine devenaient les premiers bénéficiaires d'une gentillesse inespérée. « Les choses vont s'arranger... » pensait la vieille femme qui n'attendait plus que le moment où Claude lui annoncerait enfin qu'elle connaissait la période de souffrance mensuelle qui est le lot de toute femme normale.

Avec le renouveau du printemps, Claude aurait pu facilement retrouver le sourire espiègle de la petite Mariette qu'elle rencontra un matin d'avril devant les écuries. Mais la fillette, qui avait étonnamment grandi, s'enfuit dès qu'elle l'aperçut. Claude n'en éprouva aucun chagrin : ne savait-elle pas que, dans quelques instants, elle galoperait de nouveau dans la montagne vers son rendez-vous imaginaire avec le seul être capable de la comprendre ?

Lui, pendant ce temps, continuait ses études à Grenoble. Bien qu'elles fussent absorbantes, il lui arrivait parfois de repenser à la sauvagesse... Il s'en voulait presque de n'avoir pas eu le courage de retourner à la bastide après la chevauchée inoubliable. Mais était-ce vraiment à lui de faire le premier pas puisque la jeune fille n'avait même pas manifesté le désir de le revoir ? Il avait souvent rencontré à Roquevire, pendant les jours suivants, le comte de Varèze qui n'avait eu à son égard qu'un salut amical. Pas une fois le nom de Claude n'avait été prononcé.

Et Georges s'était laissé happer pour une nouvelle année par la ville qui lui offrait sa faculté, sa vie turbulente, ses jolies filles aussi...

Il ne revint dans la maison familiale qu'aux grandes vacances. Il sut par sa mère, et surtout par Philomène, que Claude avait continué ses randonnées équestres dans la montagne... Plus aiguillonné par la seule curiosité que par tout autre sentiment, il remit en marche la vieille voiture – qui n'était pas sortie du garage pendant sa longue absence – et prit la direction de Gap en longeant la Durance avec le vague espoir de rencontrer la cavalière... Surplombant la rivière sur la rive droite, se dressait, toujours inaccessible sur son roc et continuant à défier le monde, Varèze dont les tours orgueilleuses jetaient leur ombre de tristesse séculaire sur la vallée de soleil.

Après avoir laissé la voiture sur la route nationale, il s'avança à pied dans le chemin qui menait à la bastide... Au bout de quelques minutes de marche et juste avant d'attaquer la longue côte, il préféra obliquer sur sa gauche dans un sentier très étroit, assez raide mais encaissé entre deux parois rocheuses qui le cachaient complètement de la vue des habitants de Varèze. Il ne voulait pas qu'on l'aperçût d'en haut, errant dans les parages. Connaissant l'orgueil naturel de Claude, il savait que ce serait une raison suffisante pour qu'elle ne vînt pas à sa rencontre. Leur deuxième entrevue, si jamais elle avait lieu, ne devait paraître à la jeune fille qu'un effet du hasard.

La chaleur de juillet était torride et, très vite, Georges chercha un endroit où il pourrait faire une halte. Une clairière, qui se présentait à lui sur sa gauche, lui sembla être le havre rêvé dans ce paysage chaotique : ce n'étaient ni les rares ombrages d'arbres squelettiques, ni la teinte reposante d'un tapis de verdure inexistant qui faisait l'attrait du lieu mais la présence, en son centre, d'un petit lac dont les eaux étaient d'une transparence lumineuse. Comment résister à la tentation de se déchausser et de s'asseoir au bord de l'onde fraîche pour y tremper les pieds après la marche épuisante ?

Georges demeura accroupi ainsi, béat et rêveur, pendant un temps dont il aurait été bien incapable d'évaluer la durée. Sans doute serait-il resté plus longtemps encore dans cette position si un bruit très net de pas ne l'avait arraché au délicieux engourdissement. Il se retourna et fut stupéfait de constater qu'il y avait un cheval à quelques mètres de lui... Comment avait-il pu même s'approcher aussi près sans qu'il l'eût, entendu venir ? Vraiment il fallait que sa rêverie eût été captivante !

Mais ce qui le pétrifia davantage fut la vision de la cavalière se trouvant sur le cheval : il se sentait incapable non seulement de se lever mais de faire le moindre mouvement pour accueillir Claude.

Le hasard, dans lequel il n'espérait pas trop lorsqu'il s'était aventuré dans la direction de Varèze, était venu à son aide : celle qu'il avait une telle envie de revoir depuis son retour au pays, était devant lui, immobile sur « Ariane », silencieuse, le dévisageant de ses yeux noirs avec une expression intense où la surprise se mêlait au reproche.

Elle lui en voulait de s'être installé délibérément dans cette clairière qu'elle continuait à considérer comme étant son fief. Elle était étonnée aussi : accaparée par ses mystérieux pèlerinages quotidiens dans le chemin de montagne où elle conversait avec son camarade imaginaire, elle n'était jamais revenue dans ce lieu depuis qu'elle y avait cherché vainement une année plus tôt la fillette au corps désirable... Et voilà que le premier soir, où une simple lubie lui avait fait diriger « Ariane » vers le lac, elle y retrouvait son héros de rêve en chair et en os !

Elle aussi était dans l'impossibilité de prononcer une parole : la comparaison immédiate et instinctive qu'elle venait de faire entre le personnage, idéalisé depuis des mois par sa jeune imagination, et l'original qui restait assis, prenant un bain de pieds, était trop décevante.

Georges se sentait parfaitement ridicule, accroupi, dominé par la fille à cheval qui continuait à le regarder avec une compassion ironique... Il ne lui restait plus qu'une solution : le rire. Celui-ci, où la nervosité alternait avec la fureur d'avoir été revu par l'héritière des Varèze dans de telles conditions, éclata sonore, inextinguible et se communiqua bientôt à la jeune fille. Quand ils recouvrèrent leur calme, ils éprouvèrent tous deux l'impression bienfaisante qu'ils pouvaient enfin parler. Il s'était levé.

— Vous devriez vous rechausser, dit-elle gentiment, sinon ces galets vous mettront les pieds en sang.

— Vous êtes très bonne de songer à mes souffrances physiques mais je vous assure qu'elles sont plutôt minimes !

Il s'était approché du cheval.

— Cigarette ? continua-t-elle en lui tendant un étui.

Après un moment de stupeur, il finit par en accepter une.

— Cela ne vous rappelle rien ? demanda-t-elle. C'est vous le véritable responsable qui m'avez donné ce vice. Je peux vous l'avouer aujourd'hui : avant de vous connaître, je n'avais jamais fumé... et j'ai fini par y prendre goût ! J'ai d'ailleurs eu tout le temps d'en griller quelques-unes depuis un an... Et ces études à Grenoble, toujours brillantes ?

— Elles seront terminées aux prochaines grandes vacances. Il ne me restera plus qu'à remplir mon devoir militaire dans une quelconque artillerie alpine avant de trouver la place d'ingénieur débutant que l'on voudra bien m'offrir... Et vous ? qu'avez-vous fait de beau pendant tout ce temps ?

— J'ai continué à explorer ma montagne. Je crains de ne jamais parvenir à la connaître : elle est tellement changeante !

— Je ne trouve pas ! A chaque fois que je reviens dans le pays, j'éprouve au contraire une

impression de stabilité immuable... Je m'y sens écrasé par les deux chaînes infranchissables qui nous tiennent prisonniers dans cette vallée, par le soleil aussi qui brûle ici plus que partout ailleurs... Les jours et les nuits s'y succèdent, trop mornes, seulement troublés par le roulement ininterrompu des eaux de la Durance... Je suis comme tous ceux qui voudraient abattre les montagnes pour découvrir ce qu'elles cachent... J'étouffe !

— Vous n'aimez pas votre pays parce que vous le connaissez mal !

Les yeux noirs erraient déjà vers les sommets avec une expression de tendresse infinie : ils caressaient chaque crête, se posaient avec complaisance sûr de lointains îlots de verdure faits de quelques boqueteaux de mélèzes, revenaient vers les eaux diaphanes du lac... Une sorte de rayonnement intérieur émanait du visage aux traits réguliers... Le garçon la contemplait avidement. Il la trouvait surtout très changée : l'assurance qu'elle essayait de se donner une année plus tôt, par un sentiment d'orgueil puéril, était devenue chez elle une qualité naturelle, essentielle. La Claude qu'il avait connue n'était encore qu'une fille à l'âge ingrat ayant grandi trop vite; celle qu'il retrouvait était presque devenue la jeune femme... Il pouvait mesurer avec étonnement l'abîme qui sépare la fille de quinze ans de celle de seize... Et la toute jeune femme était encore plus mystérieuse, peut-être, que ne l'avait été la grande fille. Si la taille s'était affinée, la silhouette générale et les gestes surtout s'étaient masculinisés d'étrange façon. Georges éprouvait aussi la pénible impression que le fossé indéfinissable – qu'il n'avait fait qu'entrevoir au cours de leur première rencontre – s'était agrandi entre eux pendant la longue séparation. Il en éprouva de la peine. Décidément, Claude était déconcertante.

Les yeux de feu avaient abandonné leur vision de rêve pour se rapprocher de nouveau, fiévreux, de ceux, limpides, du garçon qui comprenait que le regard, à la luminosité presque insupportable, serait éternellement insatisfait : la question qu'il posait – et qui avait dû être la première venue à l'esprit de l'étrange créature lorsqu'elle avait aperçu Georges devant le lac – arriva tout naturellement sur les lèvres fines et sensuelles :

— Pourquoi êtes-vous à « La Malefosse » ?

— C'est le nom de cet endroit ? répondit-il avec un réel étonnement. Comme il est étrange ! Je l'ignorais. Je ne l'avais même jamais entendu prononcer par les gens du pays... « La Malefosse » ! Vous ne trouvez pas que ce nom a quelque chose de lugubre ? qu'il possède en lui une résonance désespérée ?

— Je l'aime...

Aveu qui avait été lâché avec tant de spontanéité et une telle chaleur qu'il en fut bouleversé. « Curieuse fille, pensa-t-il, qui ne doit se plaire que dans des lieux damnés ! » Et malgré lui, il regarda avec plus d'attention le décor aride qui les entourait. « La Malefosse » était sinistre mais elle convenait admirablement à l'inquiétante personnalité de la dernière des Varèze.

— Je comprends assez, dit-il, que vous aimiez cette clairière et son lac... Ils vous vont bien ! Je dirais même qu'ils vous habillent... Avouez que j'ai découvert, sans le vouloir, l'un de vos repaires favoris ?

Elle ne répondit pas.

Pendant qu'il se rechaussait, il lui demanda sur un ton qu'il s'efforça de rendre gai pour dissiper le malaise :

— Aurez-vous la gentillesse de m'accompagner jusqu'à ma voiture que j'ai laissée sur la grand-route ?

Elle fit faire une demi-volte à « Ariane » et ils se dirigèrent côte à côte, lui à pied et elle à cheval, vers la Durance. Ils se taisaient comme s'ils s'étaient tout dit mais, au moment de

monter en voiture, il ne put résister au besoin d'avouer :

— J'aimerais vous revoir, Claude.

— Moi aussi, Georges...

La réponse avait été sincère. C'était la première fois qu'elle l'appelait par son prénom.

Ils se quittèrent, certains cette fois de se retrouver.

Ce fut elle qui téléphona dès le lendemain. Quand Ambrosine l'entendit demander à l'appareil le 5 à Roquevire, elle crut que son cœur allait cesser de battre : « son » enfant adorée avait donc revu « l'étranger » en cachette, sans le lui dire ?

Et elle courut, affolée, en avertir son maître.

— J'en suis ravi, déclara le comte de Varèze. Il ne me déplaît pas, ce jeune homme... Le seul ennui est qu'il ne soit pas un parti possible pour ma fille puisqu'il n'est pas de notre rang... La petite bourgeoisie m'a toujours inquiété : c'est notre pire ennemie ! Elle ne nous pardonne pas d'avoir su vivre – et bien vivre – avant elle... Je préfère nos paysans avec toute leur rudesse et leur haine qui a au moins le mérite d'être séculaire... Mais enfin, ce fils de médecin peut encore, pendant quelques années, faire un compagnon d'équitation très agréable... Plus tard, nous verrons.

Pour Ambrosine, c'était tout vu : il n'y avait pas de « plus tard » puisqu'elle avait déjà la conviction que jamais la dernière des Varèze ne pourrait se marier.

Pour Claude, se souciant assez peu de l'avis de ceux qui avaient cru l'élever, le seul point important était qu'elle pût satisfaire ses caprices d'enfant unique : Georges était devenu son nouveau caprice. Avec lui, elle se sentait à l'aise bien qu'elle parlât peu pendant leurs promenades. Elle préférait l'écouter, aimant le son de sa voix et ce qu'il lui disait. Peu à peu, il lui fit découvrir beaucoup de choses qu'elle ignorait, n'ayant qu'une instruction très rudimentaire. À part les lois de l'équitation que lui avait apprises son père, quelques leçons de catéchisme enseignées par le curé à l'époque de sa première communion et de très vagues notions ménagères serinées par Ambrosine, Claude ne savait pratiquement rien. Elle ne connaissait que ce que son instinct et surtout sa sensibilité excessive lui avaient fait deviner par elle-même. Si elle n'avait guère souffert de cette ignorance jusqu'à sa seizième année, c'était parce qu'elle avait vécu dans la conviction que les Varèze n'avaient nul besoin de s'instruire. Ne possédaient-ils pas la science infuse qui se transmet, par une sorte de miracle, de génération en génération ?... Melchior n'avait pas été le moins responsable d'un tel état d'esprit : « Tout ce bourrage de crâne pratiqué aujourd'hui dans les écoles, avait-il trop répété devant sa fille qui en avait fait son profit, est juste bon à faire croire aux gens de condition modeste qu'ils peuvent nous égaler ! C'est déplorable ! Si cela ne tenait qu'à moi, je commencerais par supprimer l'instruction du peuple qui, lorsqu'il est éduqué n'a plus qu'une idée : nous remplacer. »

Depuis que la jeune fille voyait presque chaque jour son ami Georges, elle n'était plus très certaine que son père ait eu raison. Et le besoin de camaraderie s'était transformé chez elle en un sentiment de complète admiration pour ce « fils de bourgeois » qui était aussi capable d'accomplir un exploit physique que de tenir n'importe quelle conversation.

Si Melchior n'était pas mécontent de la transformation sensible qu'apportait, dans la vie de sa fille, la présence de Georges, Ambrosine, elle, était de plus en plus soucieuse : c'était très joli que « l'étranger » changeât l'humeur de Claude mais c'était dangereux aussi ! Il prenait sur « son » enfant une influence de plus en plus considérable : l'orgueil de l'héritière des Varèze dans lequel la vieille femme mettait son dernier espoir, ne fléchirait-il pas un jour ou l'autre ? Ce serait la catastrophe : Claude dirait tout à celui qu'elle considérait comme

étant son seul véritable ami. Et il apprendrait qu'elle n'était pas normale.

Les vacances passèrent vite, trop vite même au gré des jeunes gens. Georges devait retourner à Grenoble. Ils se quittèrent après une dernière promenade dans le chemin où ils avaient eu leur première conversation une année plus tôt. La montagne leur parut sans joie pendant cette journée d'adieux. Quand Claude se retrouva seule à la bastide, sa gaieté s'était envolée. Elle ne voulut même pas dîner et monta s'enfermer dans sa chambre.

Ambroisine, toujours inquiète, essaya de la consoler à sa manière en disant à travers la porte qui restait verrouillée :

— Je t'assure, ma petite Claude, qu'il ne faut pas te mettre dans un pareil état parce que tu ne verras plus ton ami pendant quelques mois. Il faut qu'il travaille, lui !

Cela avait été dit avec un ton de mépris. En gouvernante-née, Ambroisine, avec sa mentalité simpliste, partageait les convictions de Melchior sur l'instruction publique : pour elle il y aurait toujours sur terre des gens « d'une espèce supérieure », comme les seigneurs de Varèze, qui déchieraient s'ils travaillaient et d'autres, tel ce fils d'un obscur médecin, dont la destinée se résumerait au mot « labeur ». Elle-même, Ambroisine, n'était venue sur terre que pour servir ses maîtres.

— Sais-tu ce que tu devrais faire maintenant qu'il est parti ? recommencer les promenades avec ton père... Il t'aime tant ! Ne veux-tu pas m'ouvrir ? Ainsi je pourrais te border... Pourquoi es-tu redevenue brusquement méchante ?

Sa voix devint fielleuse :

— Ce n'est tout de même pas à cause de « Lui » que tu es triste ? Ce serait stupide !... D'abord ce n'est pas un garçon pour toi... Il ne peut être qu'un camarade... Si tu crois qu'il va penser à toi quand il sera dans la grande ville ! Ce ne sont pas les jeunes filles qui doivent lui manquer à Grenoble !

La porte s'ouvrit :

— Tais-toi ! hurlait Claude. Je sais que tu le détestes comme tu détesteras toujours ceux qui essaieront de s'approcher de moi mais cela m'est égal ! Tu n'es pas ma vraie mère...

Elle avait déjà refermé la porte.

La vieille femme resta un long moment encore dans le couloir. Quand elle s'éloigna, elle ne marchait pas, : elle se traînait, désespérée. Non, ce n'était pas possible, pas croyable que Claude fût amoureuse ! Et cependant, elle venait de la renier en lui criant qu'elle n'était pas « son » enfant...

Ni la dernière année d'études – qui devait être sanctionnée par le diplôme final, ni la grande ville, avec ses mille tentations, ni les jeunes filles évoquées par la jalousie féroce d'Ambroisine, ni rien au monde n'aurait pu faire oublier à Georges celle qui n'était plus à ses yeux « la sauvagesse ». Au moment où il venait d'entrer dans sa vingtième année, le jeune homme essayait, sans grand succès – il ne comprendrait que beaucoup plus tard le mécanisme délicat de l'influence que peut apporter une « présence » dans la vie d'un garçon –, de chercher pour quelle raison Claude lui manquait. Certes, pendant sa première jeunesse, il avait souvent entendu parler par ses propres parents de l'héritière des Varèze, mais ce n'était pas suffisant. Les étranges habitants de la bastide ne constituaient-ils pas à la fois la seule curiosité humaine et l'unique mystère permanent du pays ?

Georges était-il encore un peu jeune, malgré sa réelle maturité d'esprit, pour ressentir tout ce qu'un homme formé et ayant déjà vécu aurait éprouvé pour une créature aussi éloignée des lois habituelles ? Plus il se retrouvait, à Grenoble, au contact de jeunes filles prétendues civilisées et plus il était dévoré par l'envie irraisonnée d'aller rejoindre celle qui

resterait toujours pour lui « la fille de la montagne ». Mais il se demandait aussi pourquoi Claude ne l'intéressait que cérébralement. Son trouble n'était que moral. Le désir physique n'existait pas. Peut-être était-ce parce que la fille brune n'avait jamais eu à son égard le moindre geste de coquetterie féminine ? parce qu'elle s'était contentée d'être elle-même avec toute sa brusquerie de jeune garçon manqué ? Par contre, il avait la conviction de ne plaire à Claude que parce qu'il incarnait à ses yeux une virilité à laquelle elle aurait voulu atteindre. Pendant l'été, Georges avait eu l'impression de se promener en compagnie d'un cadet qu'il avait trouvé émouvant dans ses rêves inexprimés.

Il ne lui était pas venu à l'idée de faire la cour à son étrange compagne : ce passe-temps était bon pour les filles de la ville. Claude méritait mieux. Georges était incapable aussi de savoir si elle éprouvait à son égard un sentiment plus profond que l'amitié. Même si cela était, il continuait à appréhender la barrière mystérieuse qui s'était toujours dressée entre eux à la dernière seconde, aux moments où une tendresse réciproque aurait dû normalement les rapprocher.

L'automne avec sa mélancolie tempérée et l'hiver avec ses tristesses infinies s'abattirent de nouveau sur Varèze.

Claude était redevenue muette, comme si elle cherchait à s'enfermer de plus en plus dans la prison silencieuse qu'elle s'était créée. Il lui arrivait même – ce qui ne s'était encore jamais produit – de rester plusieurs jours de suite sans sortir de la maison.

— Tu n'as donc plus envie de galoper en montagne ? avait demandé Melchior sans obtenir d'autre réponse qu'un signe de tête négatif. Si tu continues, je vais être obligé de monter ta jument pour la détendre.

— « Ariane » est comme moi, père... Elle a horreur de l'hiver.

Et Claude remontait dans sa chambre pendant que Ambrosine restait dans la lingerie sans retrouver le courage d'aller frapper à sa porte.

Melchior n'avait pas été sans remarquer que sa fille commençait à s'intéresser aux livres de la bibliothèque : elle devait y venir, aux heures où il était dehors, pour prendre certains volumes qu'elle emportait aussitôt dans sa chambre. Dès qu'elle les avait lus, elle les remettait à leur place sur les rayons et en dénichait d'autres. « Elle les dévore, mes bouquins ! » pensait son père sans même se demander quelle était la véritable raison de ce besoin subit de lecture, ni quels livres sa fille pouvait choisir. Lui-même lisait peu. Il lui arrivait plus souvent de caresser ses reliures que d'essayer de feuilleter quelques pages. Il appartenait à cette catégorie de gentilshommes qui estiment que quelqu'un bien né se doit de posséder une bibliothèque importante mais qu'il a le droit d'en ignorer le contenu. Son père avait-il lu plus que lui ? Et ses ancêtres ? Certainement non ! Cela ne les avait pas empêchés d'être de vrais Varèze faisant leur sieste quotidienne, après le déjeuner, dans la bibliothèque, et bourrant leur pipe, après le dîner, devant la cheminée armoriée. Melchior trouvait même assez réconfortante la pensée qu'il avait fallu une fille dans la famille pour compenser la paresse intellectuelle de générations d'hommes.

Son étonnement aurait été plus grand d'apprendre que ce n'étaient pas les romans de cape et d'épée ou les récits historiques qui passionnaient sa fille : elle n'ouvrait que des ouvrages scientifiques et spécialement, parmi eux, une collection ancienne où était étudiée de façon sommaire l'évolution de l'espèce humaine. Claude avait besoin de savoir s'il y avait eu, avant elle, d'autres êtres affligés de la même malformation ou si au contraire, elle était la première dans son cas. Elle découvrit ainsi qu'il avait existé dans le monde et à toutes les époques d'étranges créatures que l'on avait classées sous les noms d'hermaphrodites « androgynoïdes » ou « gynandroïdes ». Révélations qui ne firent qu'augmenter encore son

angoisse.

La nature semblait, depuis quelque temps, vouloir rivaliser avec les écrits pour lui faire comprendre qu'elle n'avait plus aucune chance d'échapper à son monstrueux destin... Son état physique évoluait en présentant des symptômes de plus en plus alarmants et les soupçons, qui la torturaient depuis des mois, se trouvèrent confirmés par l'apparition de certaines protubérances qui ne pouvaient plus lui laisser aucun doute. Les tuméfactions visibles – qu'une Ambroisine, dans son ignorance, aurait qualifiées de hernies dues à « trop d'équitation » – contenaient en réalité les glandes génitales. Le système pileux s'était également développé sur le corps dans des proportions anormales, alors que les seins demeuraient inexistantes. La voix, enfin, après avoir mué comme celle d'un jeune garçon, était devenue grave.

Comment le sentiment de révolte ne se serait-il pas ancré chez un être à qui la nature s'acharnait à donner de tels complexes ? Comment Claude de Varèze aurait-elle pu ne pas en vouloir au destin ou même à ceux qui, comme son père, lui avaient donné la vie ? A ceux aussi, telle Ambroisine, qui avaient aidé à sa venue au monde ? A ce Dieu enfin dont on lui avait appris qu'il était le seul créateur ?

Les quelques prières que sa gouvernante lui avait fait ânonner pendant son enfance et les très vagues notions d'instruction religieuse que lui avait inculquées le curé de Roquevire avaient vite sombré devant le double assaut de l'horreur physique et de sa propre honte. Le drame véritable était qu'elle ne connaissait personne, dans sa solitude désespérée, à qui se confier : son père ne l'aurait pas comprise et il lui était impossible de faire de telles révélations à Georges, son seul ami... Elle savait que, après l'avoir d'abord plainte sincèrement, ce dernier aurait fini par se détourner d'elle pour éviter une gêne grandissante... Elle préférerait ne jamais lui dire la vérité plutôt que le perdre.

Lentement, mais sûrement, une idée fixe commença à s'implanter dans son cerveau... A ses rares sorties, elle allait rôder dans les parages du lac ou même elle faisait passer son cheval au bord des gouffres avec l'espoir secret que l'accident surviendrait, la libérant définitivement d'une existence qu'elle n'aurait jamais dû connaître. Un matin où, la cravache à la main, elle courait vers les écuries après une nuit de douloureuse insomnie pendant laquelle l'idée de mort l'avait hantée avec une force démoniaque, elle croisa sur le perron Ambroisine qui revenait du potager.

— Tu m'as l'air bien pressée de monter à cheval ce matin ! lui dit la vieille femme.

— Cela te dérange ? répondit-elle, hargneuse.

— Au contraire ! Je n'aime pas du tout te savoir enfermée pendant des journées entières dans ta chambre... Ce n'est pas de ton âge !

— Mon âge ! Comme s'il avait de l'importance ! La seule chose qui compte pour toi est que je continue à vivre... seulement j'en ai assez !

— Que veux-tu dire ?

— Sais-tu où je vais maintenant ?... Faire mon dernier galop !

— Tu es folle ?

— On le deviendrait à moins ! Tu aurais toute ta tête, toi, si tu te sentais comme moi ? Si tu te rendais compte que tu n'étais pas faite comme les autres ?

Sa voix montait, exaspérée, dans la cour d'honneur.

— Parle moins fort ! supplia la vieille femme. Et ne dis pas des choses pareilles ! Ce serait épouvantable si on les entendait aux communs ou à la ferme !

— Qu'est-ce que tu veux que cela me fasse puisque je ne reviendrai jamais...

— Ton père en mourrait, Claude...

— Lui, mourir ? Certainement pas de chagrin !

— Oublies-tu que les Varèze sont plus durs que les pierres de leur bastide ?

— Mais toi aussi, tu es une Varèze !

— Je ne suis rien...

— Pour moi tu es tout. Ne restes-tu pas toujours « ma » petite fille ?

— Je te répète que je ne veux pas que tu m'appelles ainsi ! Je m'en voudrais d'être l'enfant d'une sorcière telle que toi qui m'as fait ingurgiter, depuis des années, d'horribles tisanes sous prétexte de me transformer, de me « développer » comme tu le répétais... Me rendre normale ! Voilà plutôt ce que tu aurais dû essayer ! Mais tu n'en as pas eu le courage ! Toi, ma mère ? Si tu l'avais vraiment été, tu m'aurais étouffée le jour de ma naissance quand tu t'es aperçue...

— Je... Je ne savais pas... J'ai pensé aussi que, avec un peu de temps, tout s'arrangerait...

— Ça ne s'est pas arrangé ! Pourquoi, quand tu t'es rendu compte que tu n'obtenais rien avec tes plantes inutiles, n'as-tu pas obligé mon père à me faire examiner par un médecin ?

— Un médecin ? balbutia Ambrosine. Il t'aurait tuée ! Je t'ai toujours dit que les docteurs n'étaient que des charlatans qui vivaient en exploitant la misère du pauvre monde... Tout le pays aurait su... par eux... Ce n'est pas ce que tu veux, n'est-ce pas ?

La voix de Claude devint plus rauque, plus lourde de reproche :

— Pourquoi n'as-tu rien dit à mon père de mon état ?

— J'ai bien essayé de lui en parler mais, à chaque fois, il me faisait comprendre que cela ne le regardait pas... La seule chose qui l'intéressait était de te voir monter à cheval aussi bien que lui, mieux que lui...

Puis elle ajouta à voix basse :

— J'ai même eu peur, s'il apprenait la vérité, qu'il ne fut heureux de te savoir presque un garçon...

— Pourquoi m'as-tu empêchée de mourir le matin où cela aurait été si facile à « La Malefosse » ?... J'y étais bien décidée et je n'avais pas peur... On aurait cru à un accident... Personne, dans le pays, ne se serait douté de la vérité, pas même mon père ! Tu aurais été la seule à savoir que je n'étais qu'un monstre...

— Non ! Tu n'es pas un monstre, ma petite Claude... Tu ne le seras jamais parce que tu es belle... C'est laid, un monstre ! C'est affreux ! J'en ai connu de vrais autrefois dans le pays : ils étaient bossus, ils boïtaient, ils se traînaient dans les chemins de montagne, ils se cachaient... Toi, tu peux te montrer partout ! Personne ne sait et ne saura sauf moi... Tu n'as rien dit à ce garçon, au moins ? Il ne le faut pas parce que tu lui plais... Il serait bouleversé... Il t'en voudrait aussi de le lui avoir caché pendant des mois... Tu ne peux donc plus rien lui avouer, jamais ! Laisse-le t'admirer ! Il reviendra... D'autres aussi rêveront bientôt de devenir tes amis... Tu auras beaucoup d'amis, je te le promets ! Et je continuerai à veiller pour qu'ils ne se doutent pas...

— Tais-toi !

Cela fut dit dans un souffle au moment où Claude s'enfuit vers les écuries pour retrouver « Ariane » qui l'emporterait dans la plus grandiose, la plus fantastique des chevauchées : celle dont elle ne reviendrait pas et qui la conduirait vers le néant d'où elle n'aurait jamais dû sortir puisqu'elle n'était ni femme ni homme...

— Monsieur le Comte ! Monsieur le Comte ! criait Ambrosine en courant elle aussi, avec toute la force que lui laissaient encore ses vieilles jambes, dans la direction des écuries. Lorsqu'elle y parvint, ce ne fut que pour apercevoir « Ariane » et sa cavalière galopant vers la montagne.

La femme aux cheveux blancs s'écroula dans la cour, dallée des écuries.

Quand le jardinier, aidé du palefrenier, la ramena à la bastide, elle répétait dans une sorte de hoquet : « Elle va se tuer ! Elle va se tuer ! Je le sais... »

— Qu'est-ce qui vous arrive, Ambroisine ? demanda Melchior dans le vestibule.

— Elle va se tuer, monsieur le Comte ! Elle va se tuer...

— Vous avez fini de dire ces absurdités ?

— Elle a toutes les raisons de le faire, monsieur le Comte ! Il faut la rejoindre ! Vous seul le pouvez ! Vous avez été son maître d'équitation... Vous êtes aussi son père ! C'est votre devoir !

Melchior la regarda, surpris. C'était la première fois qu'Ambroisine prononçait un pareil mot... Comme s'il ne l'avait pas accompli son devoir, en faisant de sa fille unique une Varèze ! Pour lui ce n'était que cela, le devoir... Mais pour que la gouvernante ait manqué à ce point au respect qu'elle lui avait toujours témoigné, il fallait qu'il y eût une raison grave.

— C'est bon. Dites qu'on selle tout de suite « Grand-Duc »... Quand j'aurai ramené Claude ici, je vous garantis que vous me donnerez des explications, Ambroisine !

Une heure plus tard, la vieille femme, qui était restée, prostrée, assise dans le vestibule, le visage tourné vers l'entrée de la cour d'honneur, vit « Grand-Duc » et « Ariane » revenir lentement avec leurs cavaliers. Les traits déjà parcheminés d'Ambroisine se détendirent mais, dans sa joie, elle ne remarqua pas que son maître tenait la jument de Claude par la bride.

Quand ils furent devant le perron, Melchior dit au palefrenier qui avait accouru avec le jardinier en entendant les pas des chevaux :

— Vous bouchonnerez énergiquement « Ariane »... Elle est dans un triste état ! Et surtout ne lui donnez pas d'avoine avant trois jours : elle est trop nerveuse. Du foin simplement... D'ici qu'elle ait une congestion ! On n'a pas idée de crever ainsi une aussi bonne jument !

En vrai Varèze, il s'était d'abord préoccupé de la monture. Maintenant il allait prêter attention à la cavalière qui était pitoyable... Son corsage était déchiré, sa culotte et ses bottes couvertes de poussière.

— Aidez Mademoiselle à descendre de selle, dit Melchior au jardinier pendant qu'il mettait lui-même pied à terre.

Le regard de Claude était vide, sans expression de vie. Le visage avait la pâleur de la mort... Et cependant, par un miracle de volonté ou d'orgueil, elle parvint à se tenir droite sur ses jambes, immobile... Melchior comprit qu'elle serait incapable de faire un pas en avant pour gravir les marches du perron :

— Appuie-toi sur moi, dit-il. Je vais t'accompagner jusqu'à ta chambre.

Il venait d'apercevoir Ambroisine qui attendait, tremblante, dans le vestibule.

— Dites à Maria qu'elle apporte chez Mademoiselle une bouteille de genièvre et deux verres... L'alcool fera la réaction nécessaire... J'en ai besoin, moi aussi ! Dès que Claude aura bu, vous l'aidez à se déshabiller et elle se couchera. Demain il n'y paraîtra plus.

Jamais Melchior n'avait donné d'ordres semblables. Quand Claude – après avoir vidé le verre que son père lui avait présenté de force – commença à retrouver quelques couleurs, quand ses yeux surtout brillèrent de nouveau, le gentilhomme ajouta pour Ambroisine :

— Dès qu'elle sera au lit, vous me rejoindrez dans la bibliothèque... Peut-être devriez-vous l'obliger à boire aussi l'une de vos satanées tisanes pour la faire dormir plus vite ? Maria restera dans la chambre et la veillera. Je ne veux plus, à l'avenir, qu'on la quitte !

C'était la première fois que le comte de Varèze pensait à faire veiller son enfant... La première fois aussi où il avait eu peur de la perdre.

— Entrez ! dit la voix rude de Melchior à Ambroisine qui venait de frapper à la porte de la bibliothèque. Comment va-t-elle ?

— Elle a pris la tisane et ne mettra pas longtemps à s'assoupir. Elle est épuisée...

— La commotion a été forte... Vous n'aviez pas tout à fait tort tout à l'heure : elle a essayé de se tuer en lançant « Ariane » sur une pente impossible... Je connais heureusement la montagne mieux qu'elle ! J'ai pris un raccourci et je suis arrivé à temps. Je n'ai pu éviter la chute mais elle fut sans gravité. Ce sont les suites qui m'inquiètent... Pendant notre retour, elle s'est laissée conduire sans dire un mot : il aurait été inutile de l'interroger. Vous seule connaissez la raison de son geste. Je vous écoute...

— C'est bien parce que vous l'aurez voulu, monsieur le Comte ! Et je n'en puis plus de garder pour moi le secret... Il m'étouffe ! Tout a commencé le jour de la naissance...

Melchior écouta Ambroisine pendant près de deux heures.

Quand elle cessa de parler, la vieille femme s'était enfin débarrassée de la hantise obsédante ;

— Je regrette que vous ne m'ayez pas tenu au courant plus tôt, dit Melchior. Nous aurions pu éviter bien des ennuis et cela m'aurait aidé à mieux comprendre Claude dont le comportement m'a souvent étonné...

— Je crains, monsieur le Comte, que nous n'y puissions rien. C'est une chose de la nature qui nous dépasse...

— Et la médecine ? qu'en faites-vous ?

— La médecine ? Il ne faut pas de médecins, monsieur le Comte... Il n'y en a jamais eu à Varèze et cela n'a quand même pas empêché votre race d'être solide et belle... La seule venue d'un médecin tuerait la grandeur de votre nom ! Ce qu'il faut, c'est le silence... Essayons d'abord de redonner à Claude le goût de la vie.

— Bonsoir...

— Bonne nuit, monsieur le Comte.

La tisane, pour une fois, avait produit de l'effet : Claude ne se réveilla le lendemain qu'assez tard. Sa stupéfaction fut immense de voir, à la place de Maria, assis auprès de son lit et guettant anxieusement son réveil, son père.

— Oui, Claude, c'est moi...

— Il y a longtemps que vous êtes là, père ?

— Je t'ai veillée pendant toute la nuit. Tu ne m'en veux pas si je ne l'ai pas fait plus tôt ?

— Vous m'aimez donc ?

Les yeux noirs, encore fiévreux, s'étaient remplis de larmes pour dire, mieux que n'importe quelle parole, que tout était pardonné et que la négligence paternelle serait vite oubliée.

— Ne pleure pas ! dit Melchior de sa voix bourrue. Les Varèze ont toujours ignoré les larmes. Es-tu Varèze, oui ou non ?

— Je suis « Varèze », dit-elle avec force.

— Alors tout s'arrangera... Il faut d'abord avoir la volonté de vivre ! Tu ne t'es donc jamais dit que la bastide aurait besoin de toi quand je ne serai plus là ? que tu es le seul prolongement de notre famille ? que, même si, après toi, il ne devait plus y avoir personne, tu aurais rempli la mission dont tu as hérité de tes ancêtres en continuant à assurer la pérennité de notre nom jusqu'à la limite extrême ?... C'est une chose à la fois terrible et magnifique que d'être le dernier ou la dernière à porter un grand nom ! Ton devoir est d'assurer la relève jusqu'au bout... Hier soir, j'ai longuement écouté Ambroisine qui est « notre » servante et notre seule alliée... Mais j'ai peur que, dans son besoin de dévouement, elle n'ait un peu

exagéré les choses... Ne crois-tu pas aussi que toutes ces lectures, que tu fais depuis quelque temps, ne t'aient un peu troublée en te donnant des inquiétudes inutiles ? Il n'y a qu'un moyen pour t'évader de ces pensées : reprendre avec moi l'existence magnifique que nous vivions ensemble sous le soleil et dans nos chemins de montagne ! N'as-tu donc pas encore compris combien « notre » montagne est bienfaisante ? Elle ne nous a jamais trahis... Dès que tu te sentiras mieux, nous irons inspecter mes nouvelles coupes... Le veux-tu, Claude ?

— Oui, Père...

— C'est bien. Repose-toi maintenant. Je vais te faire porter par Maria une revue hippique que je viens de recevoir et qui m'a paru intéressante. Pendant que tu la parcourras, j'irai dire bonjour de ta part à « Ariane »... Pauvre « Ariane » ! Ne l'entraîne plus jamais dans un parcours pareil ! Elle ne le mérite pas... Si cela pouvait te faire plaisir, je donnerais des ordres pour qu'on serve tout à l'heure le grand déjeuner dans ta chambre où nous le prendrons tous les deux.

Dans le couloir, Melchior de Varèze pensa brusquement à l'époque où il se trouvait au même endroit, attendant avec anxiété la naissance de « l'héritier »... Il se souvenait que c'était lui qui, après avoir entendu les premiers vagissements, avait entrouvert la porte de la chambre pour demander : « Eh bien, Ambroisine ? » La réponse lui était parvenue, cinglante comme une gifle, accablante dans sa sécheresse voulue et sonnant le glas de son nom : « C'est une fille ! » Il était parti comme un fou, ne voulant pas voir l'enfant...

Depuis, dix-sept années avaient passé, apportant avec elles leur somme de joies rares et de grands regrets... Il revoyait aussi le visage, à la fois doux et triste, d'Agnès, sa femme, dont le regard n'avait cessé – pendant les trois années de leur union – d'être un perpétuel reproche pour ce qu'elle croyait être de l'indifférence alors qu'il ne pouvait pas se comporter autrement à son égard puisqu'il était un Varèze. Agnès l'avait détesté, il en était sûr... Et lui ? Il ne savait plus... Il avait la conviction qu'une malédiction jetée par la défunte s'était abattue sur Varèze. Parce qu'elle avait trop voulu une fille, Agnès avait connu la dernière joie de disparaître en croyant que son vœu de haine avait été exaucé... Mais la race solide des Varèze avait été là, luttant de toute sa force mâle contre le sang de l'étrangère... Le résultat était terrifiant. « Et dire, pensait douloureusement Melchior, qu'à peu de chose près, s'il n'y avait pas eu le désir violent d'une femme enceinte, Claude pourrait être mon fils ! »

Georges revint dans les premiers jours de juillet avec la satisfaction de posséder enfin le diplôme qui lui permettrait de trouver une situation dès qu'il aurait accompli son service militaire. Joie atténuée cependant par l'état de santé de sa mère qu'il trouva gravement malade quand il arriva à Roquevire. Mme Servet n'avait jamais pu s'habituer à l'idée de vivre sans son époux. Il sembla même qu'elle n'attendît, pour disparaître à son tour, que le jour où son fils lui reviendrait après avoir terminé ses études. Une semaine après son arrivée, elle rendit le dernier soupir avec une totale résignation, entourée de la vénération unanime des habitants. Georges eut un réel chagrin.

Dès que la nouvelle du décès se fut répandue, les voisins vinrent, nombreux, s'incliner devant la défunte. Le jeune homme put se rendre compte de la sympathie profonde en laquelle était tenue sa famille. Vincent accueillait les visiteurs au portail d'entrée; Philomène les conduisait jusqu'à la chambre mortuaire. Aussi, quelle ne fut pas la surprise de la servante quand elle vit arriver, toujours dans son éternelle tenue équestre, l'héritière des Varèze...

Claude avait franchi à cheval le portail d'entrée grand ouvert, à l'ébahissement de Vincent à qui elle avait confié « Ariane » en disant :

— Si elle vous ennue, attachez-la à un arbre... Je ne fais d'ailleurs qu'entrer et sortir.

Philomène courut avertir Georges :

— Sais-tu qui est là ?... La fille du diable !

— Je t'interdis d'appeler ainsi Mlle de Varèze !

Lorsqu'il pénétra dans la chambre où le corps de sa mère était veillé par deux religieuses d'Embrun, il vit Claude debout devant le lit. Le visage de la jeune fille était tendu vers la vision qu'elle découvrait. C'était la première fois qu'elle pénétrait dans une chambre funèbre et qu'elle voyait le masque mystérieux de la mort. Elle avait dû accomplir un grand effort de volonté pour se rendre à Roquevire quand Ambrosine lui avait appris la nouvelle. Après avoir fait seller « Ariane », Claude avait quitté la bastide comme si elle partait pour l'une de ses promenades ordinaires en montagne. Au moment de son départ, Ambrosine lui avait demandé :

— Où vas-tu ?

— Cela ne te regarde pas, ni personne.

— Tu sais pourtant que ton père ne veut plus que tu sortes seule à cheval sans lui. Il sera très mécontent !

— Dis-lui qu'il se rassure. Je serai sage.

La femme l'avait regardée s'éloigner avec crainte. Depuis la tentative manquée de suicide, Ambrosine avait reçu de son maître la mission difficile de surveiller les plus petits gestes, les moindres allées et venues de Claude. Jusqu'à ce jour, celle-ci s'était montrée assez docile. La conversation qu'elle avait eu avec son père avait porté ses fruits : Claude, en apparence tout au moins, était devenue plus raisonnable. Aussi ce départ solitaire n'était-il pas normal... Mais jamais Ambrosine n'aurait pu soupçonner que « son » enfant ne partait qu'avec l'intention de contempler le visage de la Mort.

Elle était là, toujours immobile, les doigts crispés sur le pommeau de sa cravache.. La mort lui apparaissait comme une chose à la fois redoutable et souhaitable : cette femme, qu'elle n'avait jamais vue de son vivant, semblait dormir. Les mains, déjà transparentes, enlaçant un chapelet et croisées sur le drap blanc, apportaient une impression de paix définitive. C'était le grand repos... Mais cette femme heureuse, qui n'avait vécu qu'entre un mari et un fils qui l'aimaient, avait-elle seulement connu le moindre tourment pendant sa vie ? Claude se prit à l'envier.

— Merci d'être venue, murmura derrière elle la voix de Georges.

Sans se retourner, les yeux toujours fixés sur la morte, Claude répondit avec calme :

— C'était normal... J'aurais cependant préféré vous revoir dans d'autres circonstances... Att-elle beaucoup souffert ?

— Je ne le pense pas. Elle s'est éteinte doucement, dans mes bras, en prononçant le prénom de mon père.

— Elle l'aimait donc ?

— Ils furent très unis.

La fille de la bastide se retourna pour le regarder avec étonnement. Ce qu'il venait de dire lui paraissait incroyable. Se pouvait-il qu'il existât sur terre des gens ne ressemblant pas aux Varèze ?

Quand ils ressortirent de la chambre » ils marchèrent, silencieux, jusqu'au portail d'entrée où Vincent tenait toujours « Ariane » par la bride. Philomène, cachée derrière les rideaux de la cuisine, les observait avec méfiance. Au moment où Georges lui présentait l'étrier, Claude dit encore :

— J'ai un peu de mal à comprendre votre chagrin parce que je n'ai jamais connu ma mère qui m'a abandonnée tout de suite après ma naissance sans même se préoccuper de savoir ce

que je deviendrais.

— Ne dites pas cela, Claude ! On m’a toujours dit que votre maman était bonne et douce... Elle fut très aimée dans le pays, bien qu’on l’y ait peu vue... Je pense aussi que nous n’avons pas le droit de juger ceux qui nous ont donné la vie.

— Ce n’est pas mon opinion ! répondit-elle durement. A bientôt, Georges... Cela m’a fait plaisir de vous revoir et si quelques promenades à cheval pouvaient vous faire oublier ces moments, j’en serais très heureuse... Venez à Varèze quand vous voudrez... Vous savez que je resterai toujours pour vous une camarade.

Pendant qu’elle franchissait le portail, il pensa : « Elle vient de prononcer le seul mot que je n’aime pas... Maintenant que je l’ai revue, je trouve qu’elle doit être tout pour moi sauf une camarade... C’est la plus extraordinaire de toutes les filles ! » Mais au moment où il rentrait dans la maison, Philomène sortit de sa cuisine en marmonnant :

— Je me demande encore pourquoi elle est venue, celle-là ! Tu ne devrais pas la revoir, mon Georges.

Il fit celui qui n’avait rien entendu.

Quelques jours après les obsèques, il vint à la bastide.

— Vous êtes le seul homme, en dehors de moi, avec lequel je permets à Claude de sortir à cheval parce que je sais que vous montez bien, lui déclara Melchior.

L’après-midi même, les jeunes gens galopèrent vers leur lieu de prédilection. Quand ils furent assis sur ce qu’ils appelaient « leur talus », elle dit avec une grande franchise :

— Vous m’avez manqué, Georges...

— Vous aussi, Claude...

— Au fond, c’est fou ce que nous étions devenus amis l’an passé !

— Nous le sommes toujours.

— J’aimerais tant que vous me parliez d’Elle.

— Elle ?

— Votre maman... J’ai l’impression que cela nous ferait du bien à tous deux.

Il fut ému, surpris aussi car il s’était souvent demandé si une jeune fille, aussi dure pour elle-même/ était capable d’avoir du cœur.

Puis il parla avec douceur de celle qui, après l’avoir mis au monde, avait continué à lui apporter cet appui inestimable qu’est l’amour maternel... Il la décrivait non pas telle qu’elle avait été mais telle qu’il l’avait toujours vue dans sa piété filiale. C’était tout l’amour d’un fils pour sa mère qui passait dans des paroles très simples. Claude l’écoutait, étonnée qu’une maman ait pu être une femme aussi extraordinaire. Quand il se tut, elle n’eut pour lui qu’un mot : « Merci... » Mais lorsqu’elle se retrouva, le soir, avec son père dans la bibliothèque de la bastide, elle demanda :

— Pourquoi ne m’avez-vous jamais parlé de ma mère ?

Varèze demeura interloqué et fut incapable de répondre tout de suite. Pourquoi il n’avait pas éprouvé la nécessité de dire seulement quelques mots de sa femme Agnès à son unique enfant ? Mais tout simplement parce que l’idée ne lui avait même pas effleuré l’esprit ! Les Varèze n’avaient pas pour habitude de vanter les mérites de leurs épouses à leur progéniture ! Son propre père, Roland de Varèze, avait-il une seule fois prononcé devant lui le nom de son épouse défunte, Adélaïde, lorsqu’il était enfant ? La chance du petit Melchior avait été de découvrir sa maman un peu mieux que Claude n’avait connu la sienne puisque Adélaïde n’était morte que lorsqu’il avait sept ans. Il se souvenait vaguement d’une belle dame, qui le prenait de temps en temps sur ses genoux et qui le berçait en cachette quand son mari n’était

pas là... Il se rappelait aussi la façon très particulière dont elle l'appelait « mon chéri » mais tout cela était si loin, perdu dans le fracas des chevauchées paternelles et des exploits ancestraux !

— Si je ne t'ai pas parlé de ta mère, Claude, c'est sans doute parce que tu ne me l'as pas demandé...

— Comment était-elle ?

— Plutôt grande... moins que toi cependant ! Très blonde avec les yeux bleus... tu ne lui ressembles en rien ! Tu es de « notre » souche, toi... Race que ta mère n'a jamais très bien comprise et qu'elle n'aimait pas.

— Elle a dû tout de même m'aimer un peu quand elle me portait en elle ?

— Je l'espère... Qu'est-ce qui t'a mis en tête l'idée de me poser ces questions aujourd'hui ?

— J'ai écouté Georges me parler de sa mère et j'ai découvert que maman pouvait être très différente de celle que j'imaginais... C'est tout.

Melchior s'absorbait à bourrer sa pipe. En évitant le regard de Claude, il espérait qu'elle n'oserait plus lui poser d'autres questions mais elle demanda encore :

— Père, ne trouvez-vous pas anormal que je n'aie jamais vu le visage de maman ? Vous ne possédez donc pas de portrait d'elle ?

— Un portrait ? Je ne le pense pas... Peut-être ai-je une miniature que ta mère avait apportée d'Anjou et qui la représentait avant son mariage.

— Quand elle devait avoir mon âge actuel ?

— Oui... On faisait encore quelques rares miniatures à cette époque... Mais, depuis ces dernières années, la photographie a tué la patience des artistes.

— J'aimerais tant voir cette miniature, père !

— Il faudrait pour cela que tu m'aidasses à la retrouver... Elle doit être cachée sur un rayon de la bibliothèque, entre deux livres.

Après plus d'une heure de recherches, ce fut Claude qui finit par la trouver, enfouie sous une pile d'estampes anciennes, dans le dernier tiroir d'un Louis-Philippe auquel aucun habitant de la bastide n'avait jamais prêté attention.

— C'est elle, dit Melchior. C'est même très ressemblant : elle était ainsi quand je l'ai vue pour la première fois à la Vinserie... Je t'avais bien dit qu'elle était blonde avec des yeux bleus...

— Comme elle était jolie ! murmura Claude.

— Nous avons toujours eu, dans la famille, la réputation d'être des gens de goût !

— Pourquoi avoir caché cette miniature, père ?

— Elle ne représente qu'une La Vinserie qui ne deviendrait Varèze que par alliance... C'est une tradition de notre famille de n'exposer dans la bastide que les portraits de ceux qui sont nés Varèze. On doit respecter les traditions.

— Puisque vous n'avez pas besoin de cette miniature, père, vous me la donnez ?

— Si cela peut te faire plaisir...

Claude était déjà partie de la bibliothèque, sans prendre le temps de remercier ou de dire bonsoir. Dans l'escalier, elle courut en emportant son trésor qu'elle cacha ensuite, dans sa chambre, sous son oreiller.

Quand Ambroisine voulut s'approcher du lit, « son enfant » lui cria :

— Va-t'en ! Je ne veux plus que tu me bordes le soir ! Ce n'est pas ton affaire ! J'ai maintenant quelqu'un qui le fera beaucoup mieux que toi...

Et, comme la femme aux cheveux blancs la regardait, ne comprenant pas :

— ... Quelqu'un qui a dû m'aimer comme tu ne pourras jamais le faire... Va-t'en !

Ambroisine se retira. Claude entendit le pas lourd qui s'éloignait, désespéré, dans le couloir... Mais cela lui était indifférent. Désormais, dans son esprit, ce serait l'ombre d'Agnès aux yeux bleus qui viendrait la border chaque soir... Ce serait sa maman qu'elle voulait chérir d'un amour étrange, viril – aussi fort que celui de Georges pour la sienne – d'un véritable amour de fils pour une mère...

Les promenades avec son camarade avaient repris, de plus en plus fréquentes. C'était surtout Georges qui parlait de la vie d'étudiant qu'il avait menée, du service militaire qu'il allait être contraint de faire, de ses projets de jeune ingénieur, de ses rêves aussi... Claude l'écoutait pendant des heures, heureuse qu'il ne lui posât pas de questions. Peu à peu l'enthousiasme du garçon finissait par la gagner et par lui redonner le goût de la vie ou de l'aventure. Aussi, lorsqu'il lui dit vers la fin d'un après-midi, avant de la quitter pour retourner à Roquevire :

— Je suis très mal élevé, Claude... Voilà la troisième année que je viens à la bastide et jamais je ne vous ai invitée chez moi ! La seule fois où vous y êtes venue, ce fut pour une visite de condoléances... Pourquoi ne déjeuneriez-vous pas demain dans ma modeste bâtisse ? Je vous ferais apprécier les talents culinaires de Philomène... Pensez-vous que votre père vous donnerait l'autorisation ?

— Je ne la lui demanderai même pas ! Et j'accepte avec le plus grand plaisir...

— Voulez-vous que je vienne vous chercher demain matin vers 11 heures avec ma vieille voiture ?

— Beaucoup plus tôt, si vous le voulez ! Je serai prête.

Quand il entra, le lendemain, dans la cour d'honneur, elle l'attendait, assise sur une marche du perron. Il fut assez surpris de constater qu'elle portait encore sa tenue équestre, bien qu'ils ne dussent pas monter à cheval. Il faillit lui en faire la remarque mais il se tut : n'était-ce pas toujours vêtue ainsi qu'il l'avait connue et qu'il avait fini par l'aimer ? Il aurait quand même été curieux de la voir, ne serait-ce qu'une fois, en femme, portant une robe. Mais quelle robe lui aurait réellement convenu ?

— Savez-vous, dit-elle en souriant pendant que la voiture redescendait vers Roqueville, que c'est la première fois de ma vie que je vais déjeuner « en ville » ?

Il sourit, lui aussi. Bientôt – il y comptait – il l'emmènerait visiter une vraie ville comme Grenoble. La « promenade » qu'ils feraient alors serait peut-être décisive pour leur avenir ?

Si Vincent resta impassible à leur arrivée dans la maison familiale, Philomène eut du mal à dissimuler sa mauvaise humeur. Mais Claude, habituée à la rudesse d'une Ambroisine, n'y fit guère attention. Ce qui l'intéressa le plus fut la bibliothèque où Georges la conduisit après le repas.

— Vous ne pouvez savoir comme j'aime la lecture !

Il fut surpris, pensant que Claude pouvait être tout sauf une intellectuelle... Cette passion des livres était inattendue.

— Qu'aimez-vous lire de préférence ? demanda-t-il.

— Les ouvrages scientifiques. Vous devez en avoir pas mal ici... et plus récents que ceux de la bibliothèque vétuste de Varèze !

— Il y a surtout des livres de médecine.

— Vous ne voudriez pas m'en prêter quelques-uns ?

— Volontiers. Mais quelle drôle d'idée ! Je crains qu'ils ne vous paraissent très ennuyeux.

Elle regardait déjà avec une minutieuse attention les différents titres sur les rayons. Il l'observait, comprenant de moins en moins. Au bout d'une longue attente pendant laquelle

elle avait feuilleté rapidement quelques ouvrages, elle déclara sans hésitation :

— Celui-ci m'intéresse. Je l'emporte et je ne vous le rendrai que lorsque je l'aurai lu à fond.

Il jeta à son tour un coup d'œil sur le volume. Son étonnement fit place à la stupéfaction pendant qu'il répétait le titre à haute voix :

— *Hérédité-Variation* ?... Sincèrement, Claude, vous êtes une fille étonnante ! Vous n'allez tout de même pas me dire que vous préparez une thèse de médecine ?

Elle trouva inutile de lui confier qu'elle venait de lire, à la première page, une courte préface dans laquelle il était dit : « *A la question : Comment et pourquoi les caractères des procréateurs ou parfois d'ascendants éloignés, se transmettent-ils aux descendants ? L'auteur répond par des explications toujours simples et claires, accessibles à tous, bien que l'hérédité ne soit pas un problème d'ordre élémentaire. Après avoir exposé les fondements de la Génétique, il montre les lacunes et les limites de cette science. Enfin, il explique, à la lumière des mécanismes de l'hérédité, comment se produisent les variations actuelles des êtres vivants et dans quelle mesure ces mécanismes permettent de comprendre les variations du monde vivant au cours des temps passés* » et elle préféra répondre :

— Mon ignorance me fait honte, Georges ! Personne, à la bastide, ne s'est jamais préoccupé de me faire apprendre les choses essentielles... Ne dois-je pas combler moi-même les lacunes ?

— Pensez-vous sérieusement que les variations sur l'hérédité soient essentielles ?

— Qu'existe-t-il de plus passionnant, de plus inquiétant aussi, que le prolongement de l'espèce humaine ?... La nature, c'est très beau, mais elle ne nous sert que de cadre... Et je commence à trop bien la connaître ! La montagne ne m'a rien appris sur les hommes...

Il ne savait que répondre. Où voulait-elle en venir ? A moins – et cela lui parut être la seule explication valable – qu'elle ne commençât à se sentir femme et que certains problèmes normaux dont elle n'osait s'entretenir avec son père ou avec une Ambroisine, n'aient fini par devenir pour elle une véritable obsession ? S'il en était ainsi, les choses deviendraient plus aisées pour lui le jour où il lui faudrait avouer à Claude le sentiment qu'il éprouvait pour elle. Et il fut presque heureux de l'étrange prospection dans la bibliothèque. Il chercha même à aider la jeune fille :

— Puisque vous vous intéressez à de tels problèmes, je crois que vous devriez emporter aussi à Varèze un ouvrage dont mon père faisait le plus grand éloge et auquel je me souviens qu'il avait souvent recours lorsqu'il se trouvait en présence de cas difficile... C'est *L'Encyclopédie Médico-Chirurgicale* dont il a fait relier tous les volumes, année par année... Les voici. Ils tiennent d'ailleurs, par leur dimension et leur nombre, une place effrayante dans cette bibliothèque ! J'avais même pensé, il y a quelques jours à les reléguer au grenier pour les remplacer sur ces rayons par des ouvrages moins ardu. Je devais avoir tort !

— Vous êtes un ami très chic, Georges. Malheureusement je ne peux pas tous les emporter ! Votre sympathique voiture n'arriverait plus à gravir la côte de la bastide !

— Il doit y avoir un peu de tout dans cette encyclopédie gigantesque... Essayons de choisir le ou les volumes qui parlent uniquement de ce qui vous intéresse... A la fin de chaque ouvrage vous trouverez une table... Cherchons ensemble, voulez-vous ?

Elle finit par fixer son choix sur le tome XVIII dont les seuls titres de chapitres constituaient déjà un étrange programme de lecture pour une jeune fille de dix-sept ans : « *Physiologie de la glande sexuelle femelle... Physiologie de la glande sexuelle mâle... Les faits physiologiques communs aux deux sexes... Etats intersexués... Virilisme...* »

— Quand vous aurez lu tout cela, Claude, je pense que vous serez de loin la personne la plus compétente de la région sur la question !

— Je le souhaite !... mais je comprends aussi que vous ne soyez guère passionné par ces lectures ! N'êtes-vous pas, avant tout, ingénieur ? Si j'avais pu le devenir comme vous, je crois que j'aurais été un ingénieur très spécial... J'aurais cherché le moyen...

Elle s'était arrêtée de parler. Une légère rougeur colorait ses joues et elle ajouta avec vivacité :

— J'allais dire des sottises ! Vous auriez pu m'en vouloir parce que vous ne m'auriez pas comprise... Et cela, je ne le veux à aucun prix !

— Etes-vous bien certaine, Claude, que je sois incapable de vous comprendre ?

— Vous me comprenez très bien depuis le jour où nous avons fait notre première promenade à cheval, il y a déjà trois ans... Partons d'ici ! Ne vouliez-vous pas me faire visiter votre jardin ?

Au moment où ils allaient sortir de la pièce, il dit :

— Je suis très flatté que vous vous soyez intéressée aux trésors inconnus que peuvent contenir les rayons de ma bibliothèque, mais je suis assez désolé que vous n'ayez même pas remarqué le seul objet de ce lieu auquel j'attache maintenant de l'importance... Regardez attentivement...

— Je ne vois pas, dit-elle après un coup d'œil circulaire.

— Et cette gravure que mon père avait découverte chez un antiquaire d'Embrun ?

— Varèze ?

— Oui...

— Je l'avais bien vue en entrant mais elle ne m'avait pas autrement frappée... Je connais trop le modèle ! Cela dit, elle me paraît très belle... C'est l'ancienne bastide, avant l'incendie de 89... Je préfère quand même le Varèze actuel ! Et vous ?

— Pour être franc, cette gravure ne m'avait jamais rien dit avant que je n'aie fait votre connaissance... J'ai souvenir qu'au retour de cette première promenade, que vous évoquiez il y a quelques instants, je suis resté longtemps en contemplation devant elle... Mon père, qui était assis dans le fauteuil que vous voyez là, m'a alors demandé : « A quoi penses-tu en regardant cette gravure ? » et je lui ai répondu : « A tous les Varèze qui se sont cachés volontairement, depuis des siècles, derrière ces tours... Il y en avait peut-être, malgré ce qu'on dit dans le pays, qui étaient des gens très bien. »

— Permettez-moi de vous donner un conseil d'amie, Georges... Ne pensez plus à rien quand vous regarderez cette gravure... Et dites-vous que si tous ces Varèze se sont « cachés », comme on a le droit de le penser à Roquevire, c'était sans doute parce qu'ils n'étaient pas tout à fait normaux... Allons au jardin, voulez-vous.

Après l'avoir reconduite, le soir, à la bastide, il revint lentement à Roquevire. Pendant que sa voiture longeait la Durance, il continuait à se demander pourquoi une fille, qui avait toujours semblé faire preuve d'une totale indifférence envers ceux qui l'entouraient, s'intéressait à ce point à l'évolution de la race humaine ? Et la même réponse revenait sur ses lèvres : à l'approche de sa dix-huitième année, Claude de Varèze était enfin devenue un être de chair.

Il n'y eut plus de jours où ils ne se virent. Comme elle ne lui en parlait jamais, il demanda après quelques semaines :

— Et ces bouquins savants, vous ont-ils intéressée ?

— Ils me passionnent ! Je les ai déjà lus et relus chacun deux fois.

— Aimeriez-vous que je vous en apporte d'autres ?

— Non. Je pense avoir trouvé ce que je cherchais...

Il se sentait de plus en plus attiré par le mystère entourant la fille brune, fasciné par cette beauté dépouillée qui n'utilisait aucun artifice. Un soir où ils se dirigeaient tard vers la bastide, après une chevauchée dans la vallée, ils passèrent devant « La Malefosse ».

— Les chevaux ont très soif, dit-elle. Allons jusqu'au lac.

Quand ils y furent, ils descendirent de selle et restèrent un long moment, l'un près de l'autre, pendant que « Ariane » et « Grand-Duc » se désaltéraient. Le soleil n'était plus qu'une boule de feu rejoignant l'horizon des cimes. Après être passés du rouge sang au rose pâle, les rochers de la clairière s'apprêtèrent à prendre la teinte bleutée de nuit qui leur donnerait l'aspect de monstres apocalyptiques guettant, immobiles, le moment où ils pourraient happer les proies inconscientes qui oseraient s'aventurer à pareille heure dans le cirque de pierres. « La Malefosse » était déjà prête à se recroqueviller sur elle-même dans l'attente de l'aube libératrice du lendemain seule capable de faire s'évanouir, en quelques instants de soleil levant, les horreurs de la nuit. Les eaux trompeuses miroitaient la mort ou l'amour.

Claude et Georges contemplaient avec une angoisse grandissante le monstrueux décor de leur double solitude. Il la sentit frissonner. Instinctivement, il enlaça la taille frêle... Elle ne bougea pas, comme si elle trouvait ce geste de protection naturel. La lutte sourde, qui se livrait en lui depuis des mois – depuis trois années peut-être ? – approchait de l'aboutissement. Et brusquement, avec brutalité même parce qu'un instinct secret lui fit croire que c'était nécessaire, il l'attira de toute sa force contre lui : les yeux de braise le regardèrent avec terreur mais il sentit aussi que le corps ne bougerait pas, qu'il était paralysé par le premier contact redouté et attendu à la fois par toutes les filles de la terre. Et il l'embrassa fougueusement après avoir rapproché, d'un geste du bras gauche, la tête brune de ses propres lèvres assoiffées... Mais au moment même où leurs lèvres s'effleurèrent, il comprit qu'il venait de commettre une erreur. Claude, dans un sursaut de révolte, se dégagea et il reçut en plein visage une gifle cinglante. Elle avait poussé en même temps un cri rauque qui n'était pas celui d'une fille blessée... C'était plutôt un hurlement de bête affolée. Après s'être reculée, elle se servit de sa cravache pour lui labourer le visage. Des injures, dont il ne l'aurait jamais cru capable, remplacèrent le cri de désespoir. Il resta hébété, n'essayant même pas de se protéger le visage, la regardant sans comprendre.

Elle ne s'arrêta de frapper que lorsqu'elle fut à bout de souffle, épuisée de rage : ses yeux étaient hagards, sa bouche tordue dans un rictus... Aux cris succéda le silence : elle se tenait, dressée devant lui, la cravache toujours levée, le dévisageant avec une expression de défi et de dégoût.

Pâle, il se dirigea vers son cheval en titubant comme un homme touché à mort... Il dut faire un réel effort pour remonter en selle et éperonner le pur-sang. Tandis qu'il s'éloignait, Claude s'écroulait sur le sol en sanglotant comme l'avait fait, quelques années plus tôt, la fillette rousse au corps nu...

La nature était restée impassible au spectacle de la créature humaine déchaînée. Une brise légère, venant de l'est, apportait dans la nuit chaude une odeur de lavande; les cigales chantaient toujours la douceur provençale; dans le ciel étoilé, une lumière irréaliste et discrète semblait ne vouloir éclairer que les crêtes des alpillles pour laisser volontairement dans l'ombre la misère des hommes...

Claude ne revint à la bastide qu'au milieu de la nuit. Son père et Ambrosine l'attendaient, anxieux :

— Que s'est-il passé ? demanda Melchior. Le jardinier m'a annoncé que ton ami Servet était rentré seul vers 9 heures et que, après avoir laissé « Grand-Duc » aux écuries, il était reparti dans sa voiture. Pourquoi n'êtes-vous pas ensemble ?

— Tout cela a si peu d'importance, père ! Laissez-moi rejoindre ma chambre... Je suis lasse...

Melchior venait de remarquer les yeux gonflés, encore rougis de larmes :

— Vous vous êtes donc querellés ?

Mais il comprit qu'il n'y aurait pas de réponse, que Claude était au bord de la crise de nerfs, qu'il valait mieux ne pas insister. Il la laissa monter l'escalier et, après avoir haussé les épaules, se tourna vers la gouvernante restée impassible :

— C'est à se demander si elle n'est pas un peu amoureuse de ce jeune homme !

— « Elle » ? répéta la vieille femme en ayant l'air de dire : « Etes-vous bien sûr qu'il faille maintenant l'appeler ainsi ? Ne pourriez-vous pas dire tout aussi bien « Il » ? Et le mieux ne serait-il pas, dans notre doute terrible, de ne plus nommer votre enfant que par son prénom insexué : « Claude » ?

Melchior de Varèze comprit la pensée d'Ambrosine et préféra s'enfermer dans sa bibliothèque. Pourquoi perdre son temps en discussions stériles avec une domestique ?

Claude ne vint pas à la salle à manger le lendemain, ni les jours suivants. Elle se fit servir ses repas par Maria, la cuisinière, dans sa chambre qu'elle ne quittait pas. Une fois encore, la bastide vivait dans l'angoisse.

L'héritière des Varèze était hantée par l'idée – si elle sortait de la pièce où elle s'enfermait – de rencontrer son père ou même Ambrosine auxquels elle ne voulait, ni ne pouvait donner la moindre explication de son geste de « La Malefosse ». Elle craignait aussi de se trouver face à face avec un Georges venu rôder autour de la bastide dans l'espoir d'avoir avec elle une conversation plus amicale. Mais celle-ci paraissait impossible à Claude pour qui Georges avait cessé d'être le camarade depuis l'instant où il avait voulu l'enlacer : jamais elle ne pourrait lui pardonner le contact répugnant de ses lèvres d'homme avec les siennes... Ce baiser volé avait été pour elle plus qu'une blessure : c'était la révélation douloureuse de ses propres instincts. A la minute même où il avait eu lieu, Claude avait compris que c'était un acte contre nature... Le sexe mâle, caché depuis la naissance uniquement parce qu'il était emprisonné par une frêle enveloppe extérieure de chair, s'était révolté avec une violence décuplée. Tout cela faisait horreur.

Plus les journées d'isolement désespéré augmentaient dans la triste chambre et plus Claude se demandait si elle avait eu tort ou raison ? Georges lui manquait... Sentiment qui était à la fois moins tendre et plus fort que l'amour : c'était de l'admiration amicale. Claude savait que, dans son étrange état, elle ne pourrait connaître à jamais que l'amitié, rien d'autre...

Pendant des heures, des journées entières, des semaines, elle essayait de se découvrir d'elle-même sans y parvenir réellement parce qu'elle ignorait encore quel serait le sexe qui finirait par dominer en elle ? Lequel serait le plus fort ? Lequel l'emporterait dans le terrible combat que des apparences encore troublantes de féminité continuaient à livrer contre l'assaut de plus en plus brutal de la virilité grandissante... C'était cette dualité même qui constituait « Claude de Varèze ».

C'était la cause profonde pour laquelle sa raison commençait à vaciller. Après avoir connu le désir de suicide, Claude côtoyait la folie. Elle avait pourtant eu le courage de relire une fois encore les ouvrages de médecine dont la logique implacable lui avait fait comprendre que son

étrange puberté était enfin arrivée. Ce n'étaient pas seulement ses désirs ou ses aspirations qui prenaient une tournure mâle, c'était aussi son corps : depuis un an, le bas-ventre avait subi un tel changement que peu de chose rappelait l'organe génital mal formé qui avait fait croire à l'ignorante Ambrosine, le jour de la naissance, qu'elle se trouvait en présence d'une fille.

Il fallut toute la volonté et tout l'orgueil insensé de l'héritière des Varèze pour qu'elle pût surmonter cette nouvelle crise qui fut la plus pénible, la plus longue aussi. Heureusement le besoin de vivre était là, contrebalançant l'idée de mort, atténuant les progrès de la folie.

Ce fut une Claude amère et résignée en apparence qui se dirigea un matin vers les écuries...

— Mademoiselle vient de partir sur « Ariane », vint annoncer, essoufflé, le jardinier à son maître.

Le comte de Varèze observa aussitôt, de la terrasse de la bastide, la route qui descendait dans la vallée et lorsqu'il fut certain que la cavalière se dirigeait vers Roquevire, il répondit au jardinier :

— Il n'y a aucune inquiétude à avoir. Je sais où elle va...

Il pensa avec satisfaction que l'attrait de Georges devait être plus fort que le besoin de solitude pour son enfant terrible.

Quand la cavalière arriva devant la maison provençale, le portail en était fermé. Elle fut étonnée. Georges lui avait affirmé qu'il continuerait à observer la règle pratiquée par le Dr Servet : « Ce portail restera toujours ouvert, répétait le médecin. N'importe qui doit pouvoir entrer chez moi à n'importe quelle heure lorsqu'il a besoin de mes services. Il faut que la maison d'un docteur soit aussi accueillante qu'un presbytère pour les malheureux... Les malades ne sont que des malheureux. »

Claude était malheureuse mais le portail restait fermé.

Elle s'approcha du marteau en fer forgé qu'elle heurta plusieurs fois, sans cependant descendre de cheval. L'attente lui fut odieuse.

L'un des battants s'entrouvrit enfin pour laisser apparaître le visage hostile de Philomène.

— Vous ? rugit la paysanne. Qu'est-ce que vous venez faire ici ? On n'a pas besoin de vous... Allez-vous-en !

— Ce n'est pas vous que je viens voir, répondit Claude hautaine. Votre maître est-il là ?

— Il est parti.

— Parti ?

— Cela vous étonne ? Il est revenu le visage en sang... Et vous avez fait cela avec une cravache ? A-t-on idée ! Sauvage !

— Il vous l'a donc raconté comme un petit garçon pour que vous le consoliez ? le le croyais tout de même plus homme !

— Il ne m'a rien dit... Seulement je devine tout, moi ! je sais que c'est votre manière d'agir... Tout le monde vous connaît dans le pays !

— C'est possible, après tout !

Et, levant sa cravache, elle en assena un coup sur la paysanne avant d'ajouter :

— Comme cela, au moins, vous n'aurez pas menti !

Philomène hurlait :

— Au secours ! A moi ! Vincent !

— Si vous ne vous taisez pas immédiatement, ordonna Claude, je recommence... Il y a cela aussi que votre maître m'avait prêté et que je suis venue lui rapporter...

Elle avait lancé les deux livres de médecine à travers l'entrebâillement du portail et, avant que la paysanne ait même eu le temps de se rendre compte de ce qu'elle recevait en plein visage, la cavalière était déjà loin, galopant vers l'un de ses repaires de montagne.

Trois années s'écoulèrent pendant lesquelles les habitants de Roquevire ne virent plus jamais descendre jusqu'à eux les cavaliers de Varèze. Le portail de « la maison du docteur » continua à rester fermé. Il ne s'ouvrait qu'à de rares intervalles pour livrer passage à Vincent qui allait faire quelques emplettes en ville. Philomène restait enfermée dans la maison qu'elle entretenait avec amour dans l'attente du jour où Georges y reviendrait enfin. Depuis son départ précipité, le soir même où il était revenu de la bastide, on ne l'avait plus revu dans le pays. Ses adieux aux vieux serviteurs avaient été rapides et s'étaient résumés à quelques mots :

— Je m'en vais pour longtemps... J'essaierai de faire tout de suite mon service militaire... Ensuite je voyagerai... Gardez bien la maison... Je reviendrai...

Il avait écrit de temps en temps et Philomène lui avait répondu, comme elle l'avait pu, pour lui donner les nouvelles du pays et lui dire que tout allait bien dans la vieille maison qui l'attendait toujours... Elle sut qu'il avait terminé son service militaire et qu'il était parti en Angleterre où il avait trouvé une place d'ingénieur.

— Il est tellement intelligent, avait déclaré la paysanne à son mari en apprenant la nouvelle, que ça ne m'étonne pas qu'on ait eu besoin de lui là-bas !

Mais cela ne lui rendait toujours pas « son » Georges. Jamais, dans leur correspondance espacée, il ne fut question de la demoiselle de Varèze.

On ne l'apercevait d'ailleurs que très rarement, même en montagne. Il arrivait parfois qu'un paysan l'eût croisée dans un chemin perdu et lorsqu'il arrivait à Roquevire, il disait invariablement :

— Je l'ai vue... Elle est toujours pareille... Elle galopait vite sans regarder personne... Il n'avouait pas qu'il s'était signé au moment de la rencontre comme s'il avait vu le diable. Claude était devenue majeure.

L'événement fut sans importance et ne changea rien à la vie de la bastide. Les conversations entre le père et la fille étaient rares, se résumant à l'équitation ou aux coupes de bois. Les rapports entre Claude et Ambrosine restaient tendus, se limitant à quelques ordres donnés par la fille brune et que la femme aux cheveux blancs n'exécutait qu'à contrecœur. L'indifférence silencieuse s'était définitivement installée dans la bastide et il n'y aurait eu aucune raison pour qu'une telle atmosphère changeât si le jardinier n'était descendu un matin à Roquevire... Il venait chercher le Dr Brunei, le jeune médecin qui, depuis deux années, avait remplacé le Dr Servet. Les débuts du nouveau praticien avaient été difficiles, tant le souvenir du « bon docteur » était resté vivace dans le cœur des gens rudes. On avait fait la vie dure au nouveau venu mais, peu à peu, il était parvenu à s'imposer : la montagne l'avait adopté. Il habitait une modeste maison située à l'autre bout de la Roquevire sur la route de Sisteron et la carriole du jardinier de Varèze avait dû traverser la ville. Lorsqu'elle reprit la direction de la bastide en transportant le médecin, les habitants – qui étaient tous sur le pas de leurs portes – comprirent qu'il se passait quelque chose d'anormal là-haut... Tous connaissaient le mépris des gens de Varèze pour la médecine.

Quand la carriole ramena le docteur tard dans la soirée chez lui, ce fut pour prendre M. le curé. On sut alors que le comte de Varèze allait mourir.

Après l'avoir ausculté, le Dr Brunei avait confié très bas à Claude et à Ambrosine qui attendaient dans le couloir :

— Il est perdu...

Puis il demanda avec reproche à l'héritière :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé plus tôt ?

Elle n'osa répondre.

— Vous êtes impardonnable, continua le médecin. Il y a au moins trois jours que cette double pneumonie s'est déclarée... J'aurais pu le sauver avec de la bronchocilline... Maintenant, c'est trop tard : il ne passera pas la nuit. Il faut même qu'il ait une extraordinaire constitution pour avoir tenu jusqu'à cet instant.

Comment Claude aurait-elle avoué qu'elle n'avait attendu aussi longtemps avant de s'adresser à lui que parce qu'elle avait cru une fois de plus aux remèdes mystérieux d'Ambroisine ? Celle-ci d'ailleurs n'avait pas ménagé ses forces, ne quittant pas la chambre du malade, lui faisant des enveloppements à sa manière, l'obligeant à absorber tisanes sur tisanes... Mais tout ce dévouement avait été inutile. Il est vrai que le comte de Varèze n'était pas un malade facile à soigner ! Lorsqu'il était revenu trois jours plus tôt, d'une longue promenade sous la pluie, grelottant de fièvre, il n'avait même pas voulu se coucher tout de suite sous prétexte que « cela passerait comme les autres fois et qu'un peu de pluie n'avait jamais fait de mal à personne ! » Mais, le lendemain matin, quand la vieille gouvernante ne l'avait pas vu descendre de très bonne heure selon son habitude, elle était montée. N'obtenant pas de réponse, après qu'elle eut frappé plusieurs fois, elle était entrée dans la chambre sachant que son maître ne fermait jamais sa porte à clef. Et elle l'avait trouvé délirant déjà, presque incapable de parler. Le seul mot qu'il avait pu prononcer avec effort avait été le nom de sa fille qu'Ambroisine était allée chercher en courant.

Pendant des heures, Claude, qui se sentait incapable de prodiguer le moindre soin à un malade, resta assise près du lit, tenant la main brûlante de son père et regardant Ambroisine lutter contre le mal.

Au bout de quarante-huit heures il y eut une légère amélioration : la fièvre était un peu tombée. Claude en profita pour demander au malade :

— Père, n'aimeriez-vous pas que le nouveau médecin de Roquevire, dont on dit assez de bien dans le pays, vienne vous examiner ?

— Ce freluquet ? rugit Melchior. Si je n'ai jamais fait appel au vieux Servet qui, au moins, devait avoir une certaine expérience, ce n'est pas pour me confier à un blanc-bec qui n'y connaît rien ! D'ailleurs, tous les médecins sont des ânes... Tu le sais aussi bien que moi... Ambroisine me tirera de là ! Cela va déjà mieux... Demain matin, après une bonne nuit, il n'y paraîtra plus et nous fêterons ensemble mon rétablissement par un bon temps de galop !

Le lendemain matin, il ne pouvait plus articuler une seule parole intelligible. Le délire l'avait repris et il fallut toute la poigne d'Ambroisine, aidée de Claude, pour l'obliger à rester dans son lit. Ses paroles se succédaient, incohérentes. Les mêmes mots revenaient sans cesse : « *Claude... La bastide... Grand-Duc... Ambroisine... « Mes » écuries... « Mes » bois... Varèze.* » C'était le résumé de toute une existence.

Une heure plus tard Melchior était prostré, ne pouvant plus lutter. Claude commençait à désespérer et Ambroisine ne savait plus que faire, ayant épuisé toutes « ses connaissances médicales ».

— Il faut faire venir d'urgence le Dr Brunei, dit Claude.

— Le docteur ? répéta Ambroisine... Mais il l'achèvera avec toutes ces piqûres et ces produits modernes que l'on emploie maintenant !

— Tais-toi ! Ce n'est pas toi qui commandes ici, mais moi ! Et il s'agit de mon père...

Elle avait aussitôt envoyé le jardinier à Roquevire avec l'ordre de n'en revenir

qu'accompagné du médecin.

Celui-ci venait de donner son diagnostic : Melchior de Varèze était perdu.

— J'ignore, mademoiselle, avait ajouté le jeune docteur, si votre père est religieux mais, si cela était, je pense qu'il serait grand temps de faire appeler un prêtre.

Le jardinier était reparti avec la carriole pour chercher le vieux curé de Roquevire, l'abbé Heurteaux.

Quand Ambroisine le vit arriver, elle éclata en sanglots :

— Un si grand maître ! répétait-elle.

— Oui, ma brave femme, répondit le prêtre en montant l'escalier. Mais il existe un Maître plus puissant que lui auquel il va devoir rendre des comptes. Espérons que le Dieu de miséricorde saura se montrer clément...

Dès qu'il fut auprès du moribond, il demanda à voix basse :

— A-t-il encore sa connaissance ? A-t-il manifesté le désir de me voir quand il pouvait parler ?

Il n'y eut pas de réponse.

— Je vais quand même lui donner l'absolution sous condition...

Ambroisine s'était agenouillée en faisant le signe de la croix. Claude resta debout pendant que les paroles de rémission apportaient la paix dans la chambre.

— Nous allons réciter maintenant les prières des agonisants, dit le prêtre en regardant Claude.

Alors seulement elle s'agenouilla.

La voix du prêtre monta, sereine, ponctuée de temps en temps par les « Ainsi soit-il » d'Ambroisine. Claude se taisait, regardant fixement le visage déjà marbré de son père. C'était la première fois qu'elle assistait à une agonie. Bientôt elle verrait, pour la seconde fois, le visage de la Mort. Ses pensées étaient étranges. Elle se demandait d'abord si son père, dont les yeux restaient grand ouverts, pouvaient encore la voir. Elle craignait que sa souffrance ne fut infinie de ne pouvoir regarder en mourant qu'une héritière... Le masque dur du visage du gentilhomme s'était peu à peu transformé, pendant que les prières continuaient, en une expression de douleur atroce... Claude sentait qu'il lui reprochait de n'être encore qu'une fille et elle se fit davantage horreur à elle-même. La lente agonie de Melchior de Varèze aurait été atténuée si la dernière image avait été pour lui le visage d'un fils. Mais n'était-il pas très coupable, le plus coupable de tous de n'avoir rien tenté pour essayer d'arracher son enfant à un destin maudit ? En quoi Claude s'était-elle sentie aidée par son père pour s'évader de sa malformation physique ? Qu'avait-elle appris de lui en dehors des lois équestres et des exploits des aïeux qu'il allait rejoindre et qui tous, peut-être, lui demanderaient pourquoi il n'avait pas tenté l'impossible pour prolonger leur race ?

Une pensée effrayante envahit l'esprit de Claude : cet homme qui allait mourir avait-il vraiment rempli sa mission de père ? N'expiait-il pas pendant ses dernières heures sa faute impardonnable ? Agnès, la douce Agnès aux yeux bleus, con-sentirait-elle à revoir dans un autre monde celui qui n'avait eu pour elle que mépris et indifférence ? Le visage pur et tendre de la miniature passa, dans le flot d'amertume, comme une bouffée de fraîcheur... et les yeux de Claude s'embuèrent de larmes. Elle faillit même crier « Maman » pour appeler à son secours celle qui n'avait toujours été pour elle qu'une inconnue... Elle aurait voulu aussi être seule, sans la présence du prêtre ni d'Ambroisine, face à face avec l'agonisant... Dans cet étrange tête-à-tête silencieux, elle aurait reçu les pouvoirs que les chefs de famille se transmettaient, de génération en génération, chez les Varèze... Mais même cela, elle n'y avait pas droit puisqu'elle n'était qu'une fille. Tout s'acharnerait contre elle, toujours... Et, pendant

qu'elle était agenouillée – elle, la fière Claude de Varèze – elle se sentait accablée par le poids de toutes les fautes de ses ancêtres... Maudite par le Ciel, oubliée par sa mère, délaissée par son père, épiée par Ambroisine, haïe de la population, elle serait seule à payer pour la monstruosité de ceux qui avaient régné sur la bastide avant elle.

Ambroisine s'était relevée et approchée du lit. Sa couronne de cheveux blancs s'appuya contre le cœur de son maître... Claude et le prêtre virent la vieille femme prendre dans ses bras le corps du dernier seigneur de Varèze et l'étreindre de toutes ses forces contre sa poitrine en répétant : « C'est fini... bien fini, monsieur le Comte... » Claude comprit à cette minute l'amour caché que la gouvernante avait porté à son père et elle trouva juste de la laisser lui fermer les yeux.

Les cloches de Roquevire sonnèrent au petit jour un glas qui jeta une ombre de tristesse sur la vallée en annonçant aux gens de la montagne que, pour la première fois depuis des siècles, l'orgueilleuse bastide était frappée à mort. La faux insatiable avait abattu l'arbre généalogique.

Les obsèques eurent lieu deux jours plus tard dans l'église où Claude n'était plus jamais revenue depuis le jour de sa première communion. L'unique héritière conduisait seule le deuil. Les serviteurs de Varèze se tenaient loin derrière. Ambroisine n'était point parmi eux, ayant prétexté que tout le monde ne pouvait abandonner la bastide un jour pareil, que cela aurait déplu au défunt et que quelqu'un devait rester dans la demeure pour continuer à assurer la pérennité de Varèze.

L'église était comble : la majorité de l'assistance n'était venue que pour bien s'assurer que le dernier mâle de la lignée détestée allait être mis en terre pour toujours... Les figures hostiles reflétaient un mélange de satisfaction muette et de sadisme. C'était aussi un événement rare : on ne verrait plus jamais l'enterrement d'un comte de Varèze ! Il fallait en profiter... A quoi bon d'ailleurs prier pour celui qui devait déjà brûler en enfer ? Philomène elle-même était là, dans la seconde rangée de gauche, savourant sa joie morbide, essayant surtout de découvrir sur le visage de « la Claude » l'expression douloureuse qui, dans la mentalité rancunière de la paysanne, aurait été la juste réparation de l'affront fait trois années plus tôt à Georges. Pour Philomène, la disparition du comte de Varèze était le commencement de l'expiation... Mais le visage de l'héritière demeura impénétrable pendant la cérémonie.

Quelques-uns cependant, parmi les vieillards du pays, n'étaient pas dans le même état d'esprit : ils rendaient un hommage secret au dernier tenant mâle d'un grand nom qui avait fait trembler la région pendant des siècles. Il y avait un restant de crainte dans leur hommage...

L'entrée de Claude dans le lieu saint avait frisé le scandale pour toute l'assistance.

— Regardez-la, chuchotaient entre elles les bonnes femmes. Elle n'a même pas de chapeau ou de voile ! Quelle honte d'assister, tête nue, à l'enterrement de son père ! Et cette culotte de cheval avec les bottes... Croyez-vous que c'est une tenue décente ? C'est même étonnant qu'elle n'ait pas sa cravache !

La cérémonie fut courte. A une simple messe basse succéda l'absoute. L'abbé Heurteaux jugea préférable de ne faire aucune oraison funèbre et il n'y eut pas de défilé devant l'héritière.

Le cercueil fut descendu dans le caveau de famille, situé sous l'église, et accompagné dans ce dernier voyage uniquement par Claude et les serviteurs de Varèze. Quand la pierre funéraire – sur laquelle aucune inscription, ni date n'avaient pu encore être gravées – fut scellée, Melchior de Varèze avait retrouvé pour toujours les mânes inquiétants de ses aïeux.

Claude n'était jamais venue dans le caveau. La seule inscription en lettres d'or qui attira son attention, au milieu de tant d'autres où s'épalaient tous les prénoms en honneur dans la famille, fut celle qui se trouvait sur la dalle voisine de la tombe de son père... Inscription très courte, ne mentionnant aucun titre de gloire et disant simplement : *Comtesse de Varèze, née Agnès de la Vinserie*, suivie de deux dates. Et la fille brune pensa qu'il avait fallu vingt et une années, le temps de sa propre majorité, pour que les deux époux fussent à nouveau côte à côte dans le silence qui effaçait l'indifférence... Claude restait seule, fruit maudit d'un amour qui n'avait jamais existé.

Elle ne revit Ambroisine que le soir, à l'heure du dîner. La vieille femme était restée enfermée dans sa chambre de la tour sud pendant toute la journée et ne s'était même pas montrée quand la nouvelle châtelaine était revenue de la cérémonie, entourée des autres serviteurs.

Les deux femmes n'échangèrent pas une parole pendant le repas : Ambroisine le servait et Claude devait se forcer pour manger. Très vite, la jeune héritière quitta la salle à manger pour se diriger vers la bibliothèque dont elle referma la porte derrière elle. Après que la gouvernante eut desservi la table, elle se réfugia dans l'office où elle resta longtemps avant de monter dans la lingerie. Puis elle alla, inquiète, de pièce en pièce dans la demeure silencieuse. Elle ne se sentait plus la force de penser une fois encore au malheur qui venait de s'abattre sur la bastide. Elle n'osait même pas frapper à la porte de la bibliothèque et se demandait ce que Claude pouvait bien y faire, depuis des heures, elle qui n'était jamais restée seule dans cette pièce favorite du défunt plus de quelques instants quand elle venait y chercher ou y apporter un livre. Qu'est-ce qui pouvait retenir ainsi « son » enfant dans la bibliothèque puisque le comte de Varèze n'y était plus, racontant devant la cheminée au manteau armorié les faits d'armes des disparus ?

Quand le douzième coup de minuit eut sonné à l'horloge du vestibule, Ambroisine s'approcha doucement de la porte close et souleva le loquet en essayant de faire le moins de bruit possible... Elle entrevit une Claude assise devant la cheminée dans le fauteuil qui avait toujours été réservé à son père, ses jambes bottées s'appuyant sur les chenets, les deux mains crispées sur sa cravache, les yeux fermés...

— Entre ! dit la voix grave de l'héritière sans que les paupières se fussent rouvertes.

Ce n'était pas une parole de bienvenue, mais un ordre. Ambroisine fut très surprise du ton impérieux de la voix : elle croyait avoir entendu Melchior et elle restait hésitante.

— Tu n'as donc pas compris ? reprit la voix. Approche... Cela vaudrait mieux que de m'épier de loin.

— Je ne t'épiais pas, Claude...

— Tu n'as fait que cela depuis des années ! Comment pourrais-tu, à ton âge, changer ta façon d'être ? Tu avais quelque chose à me dire ?

— Non... Je craignais seulement que tu ne fusses assez fatiguée et mon devoir était de te conseiller d'aller te reposer.

— J'ai pu apprécier, depuis longtemps, ta sollicitude et je t'en remercie une fois pour toutes... Seulement, puisque c'est toi qui es venue me trouver, je tiens dès ce soir à mettre au point un certain nombre de choses... Apprends d'abord que je suis majeure et seule « maître » ici. Je n'ai donc plus aucun conseil à recevoir de personne... A l'avenir je coucherai dans la chambre qu'occupait mon père... Pas ce soir, mais demain... Cette nuit je resterai ici dans ce fauteuil. Je n'ai pas envie de dormir et j'ai à penser à une foule de problèmes qui ne te regardent absolument pas. J'aimerais aussi que tu te mettes bien en tête l'idée qu'il n'y a rien de changé à la bastide. Ce n'est pas parce que mon père n'est plus là que Varèze ne

continue pas !

— Tu ne m'aimes plus, Claude, je le sens...

— Tu as connu des gens qui se sont aimés ici ?

— Ce que tu dis est affreux ! Pour ton père mon amour fut respectueux, pour toi il est maternel...

— Je t'ai déjà remerciée. Que veux-tu de plus ?

— Rien, évidemment... Tu me détestes, n'est-ce pas ? Veux-tu que je m'en aille pour toujours ?

— Tu en mourrais, ma pauvre Ambroisine ! Tu te vois abandonnant la bastide ?

Il y avait de la compassion dans la voix, de la pitié aussi qui faisait mal... Claude continua cependant, impitoyable :

— Où irais-tu ? Qui oserait t'accueillir, toi que l'on considère dans le pays comme étant notre âme damnée ? Oublies-tu que l'on nous déteste, toutes deux ?... Tu n'as pas eu le courage de « les » affronter ce matin... Si tu les avais vus à l'église ! Il n'était même pas nécessaire de les regarder pour comprendre... Je les sentais autour de moi... Ils venaient se repaître du spectacle... J'étais comme la bête aux abois entourée par la meute qui se tient encore à bonne distance parce qu'elle n'est pas certaine que ce soit l'hallali... Il n'y aura jamais d'hallali, tu entends ? Les Varèze sont plus forts, plus nobles, plus grands que la haine... Et si jamais il y avait un de ces chacals qui se mettait sur ma route, je le fouetterais jusqu'au sang, en plein visage... Il n'y a que cela qu'ils comprennent : la cravache !

Elle avait joint le geste à la parole et fendait l'air de sa cravache en labourant de coups un ennemi imaginaire, un rustre qui n'était pas de sa caste...

Ambroisine eut peur :

— Ne sois pas trop injuste, Claude... Il y a quand même autour de toi des gens qui ne t'en veulent pas et qui t'aiment, ne serait-ce que moi...

— Ne le répète pas tout le temps !

— Pourquoi t'en voudrait-on ? Tu n'as pas fait le mal...

— Pour tous, je l'incarne : c'est pire !

— Tais-toi !

— Je te garantis, Ambroisine, que tu seras la seule au monde à connaître mon horrible secret... Si jamais tu t'avisais de le confier à quelqu'un d'autre sous prétexte de m'aider, je te tuerais...

— J'aime t'entendre parler ainsi ! Tu as enfin compris que personne ne devait savoir... Tu prouves aussi que tu es digne de succéder à ton père... Comme il serait, heureux de savoir que, quelques heures à peine après sa mort, tu es déjà devenue un vrai chef de famille !

— J'ai une dernière chose à te dire : si tu veux finir tes jours ici, ne fais plus allusion à mon état... jamais !

— Je te le promets.

— Va dormir maintenant, si tu le peux... Demain matin, quand tu iras chercher le lait à la ferme, tu passeras par les écuries pour dire que l'on selle « Grand-Duc ».

— « Grand-Duc » ?

— Oui. Dorénavant, je ne monterai plus que le cheval de mon père. Je vais vendre « Ariane ». Cette jument est tout juste bonne pour une fille.

Avec une froide lucidité, Claude avait réglé sa vie solitaire. Des journées entières s'écoulaient sans qu'Ambroisine entendît le son de sa voix. La vieille femme avait fini par s'habituer à cette morne existence. La seule chose importante pour elle était que « son »

enfant eût la force de continuer à s'enfermer dans son silence pour emporter un jour son secret dans un autre monde, Varèze conserverait ainsi, dans l'esprit des gens et dans la légende, son admirable réputation de cruauté basée sur la force virile. Le nom prestigieux ne serait pas ridiculisé par l'atroce révélation.

Mais Ambroisine savait aussi que l'agonie de Varèze risquerait d'être lente, très lente puisque la dernière du nom n'avait encore que vingt-trois ans... Une agonie qui durerait peut-être plus d'un demi-siècle... La vieille gouvernante, qui se croyait de plus en plus la dépositaire d'un passé, ne voulait même pas penser à ce que serait la fin... Elle-même serait disparue depuis longtemps quand la bastide serait vendue au plus offrant, à n'importe qui, à un étranger qui foulerait les parquets séculaires et se moquerait des portraits d'ancêtres... Ambroisine en arrivait même à souhaiter de toute son âme ardente que la malédiction continuât à tellement s'acharner sur Varèze que personne n'osât l'acheter. L'œuvre de destruction serait alors accomplie par le temps et pendant plusieurs autres siècles, peut-être, les ruines imposantes continueraient encore à jeter leur ombre redoutée sur la vallée... A moins que Claude, ne voulant absolument pas voir disparaître le nom avec elle, se décidât un jour à adopter un garçon qui hériterait de la terre à condition de relever le titre ? Mais cela paraissait improbable : il n'était pas dans la fière mentalité des Varèze de tolérer qu'un intrus – n'appartenant aucunement à leur lignée – se permît de porter le nom... « Un nom pareil, pensait Ambroisine, cela se transmet par le sang et non par un banal acte notarié ! »

Deux autres années passèrent pendant lesquelles Claude se complut à son orgueilleux isolement. Personne ne comptait pour elle. Ambroisine et les quelques serviteurs qui l'entouraient n'étaient à ses yeux que des robots nécessaires à la bonne administration du domaine. Leur personnalité, leur conversation, leur présence même lui paraissaient négligeables. A vingt-trois ans, Claude de Varèze estimait déjà qu'elle n'avait plus rien à apprendre de la vie ou des êtres humains. Elle oubliait qu'elle ignorait encore l'amour. Tant qu'elle ne l'aurait pas connu, avec ses joies sans mesure et ses tristesses inexplicables, l'existence continuerait à lui sembler insipide.

Un soir où, harassée de fatigue, elle revenait aux écuries pour y ramener son cheval, elle fut stupéfaite de voir, adossée nonchalamment à la porte cochère, une fille rousse dont les yeux pailletés d'or la regardaient descendre de selle avec une immense curiosité. Les lèvres écarlates de la créature appétissante esquissaient un sourire fleurant l'impertinence... Claude se souvint aussitôt d'une fillette rousse, infiniment plus candide, qui lui avait offert un bouquet de lavande quelques années plus tôt... Elle revit, en un éclair de mémoire, le petit corps nu qui sortait, ruisselant, du lac de « La Malefosse »...

— Mariette ! s'exclama la cavalière. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vues ! Sais-tu que tu es devenue une très belle fille ?

Mariette ne répondit pas mais le sourire, découvrant une denture éclatante, s'agrandit, prouvant qu'elle était aussi sensible au compliment que convaincue de sa véracité.

— Ta mère, poursuivit Claude, m'avait dit en effet que tu reviendrais bientôt de la ville après avoir terminé ton apprentissage. Tu t'es plu à Gap ?

— Ce n'était pas trop mal... répondit cette fois la fille en faisant une moue dans laquelle perçait un certain dédain.

— Pas trop mal ? répéta Claude assez surprise. Tu m'as l'air bien difficile ! Combien de temps es-tu restée là-bas ?

— Cinq ans...

— Et quelle impression ressens-tu en te retrouvant à Varèze ?

— Aucune.

— Cela ne t’a donc pas fait plaisir de revoir tes parents et... la bastide ?

— Oh ! si... dit Mariette après avoir hésité.

Claude continua quand même :

— Ta maman m’a certifié que tu pouvais faire maintenant ici une excellente lingère... Je suis contente de te revoir.

Elle était sincère et la fille rousse le comprit.

Pendant qu’elle se dirigeait vers le perron, après avoir confié son cheval au palefrenier, la fille brune n’avait plus dans l’esprit et dans le cœur que l’image charmante qu’elle venait d’entrevoir.

S’il avait été moins brutal qu’à « La Malefosse », le choc éprouvé à cette nouvelle rencontre avec Mariette était tout aussi décisif chez Claude qui se sentait heureuse.

La Mariette retrouvée après des années, pendant lesquelles Georges ou même son souvenir avaient accaparé toutes les pensées de Claude, ne rappelait en rien la fillette qu’elle avait laissée sanglotant à l’entrée de la clairière... La Mariette de dix-huit ans devait ignorer le chagrin, tellement elle incarnait la joie de vivre. C’était une fille éclatante de santé et de féminité... Une féminité bouleversante pour la dernière des Varèze.

Les cinq années passées à la ville avaient surtout été pour la fille rousse un « apprentissage » de sa propre beauté et des avantages qu’elle pourrait bientôt en retirer. Dotée par une nature généreuse de tous les attraits qui font la femme, Mariette avait appris à s’en servir. Sa sensualité l’avait poussée à découvrir l’homme déjà deux années plus tôt alors qu’elle venait à peine d’atteindre sa seizième année. Après avoir été une fille précoce, Mariette promettait... Des compagnes d’atelier, qu’elle appelait assez vulgairement « les copines », lui avaient même révélé le plaisir que des filles peuvent prendre entre elles. Mariette, enfant du jardinier et de l’humble blanchisseuse de Varèze, n’avait plus grand-chose à apprendre dans le domaine de la perversité. Sa ruse enfin suppléait à son manque d’instruction. « Pourquoi, s’était-elle souvent dit, une belle fille aurait-elle besoin d’être instruite ? » N’avait-elle pas connu à Gap des femmes, infiniment moins appétissantes et surtout moins habiles qu’elle, qui avaient quand même très bien fait leur chemin ? L’essentiel n’était-il pas d’abord de plaire ? Le reste, ensuite, était facile... Et Mariette plaisait parce qu’elle connaissait d’instinct l’art d’être coquette !

Coquetterie qui avait produit une extraordinaire impression sur Claude. Dans sa longue solitude, la dernière des Varèze n’avait encore jamais rencontré la femme coquette. Mariette était devenue pour elle, en quelques instants, une exquise révélation.

Il n’y eut plus de jour où la châtelaine ne trouvât un prétexte pour se rendre aux communs dans l’unique espoir d’y rencontrer sa passion rousse. Celle-ci devait deviner ce désir secret puisqu’elle était presque toujours là, à la même place, aguichante, adossée de plus en plus nonchalamment à la porte cochère, attendant celle avec qui elle était fermement décidée à jouer le plus dangereux des jeux pour se venger du mépris qu’elle avait connu quelques années plus tôt et de la gifle injuste qu’elle avait reçue quand elle n’était encore qu’une enfant.

...Mariette changeait intentionnellement de robe tous les jours, Mariette n’admirait pas l’équitation et avait même peur des chevaux, Mariette portait des bas en nylon – les plus fins qu’elle avait pu rapporter de la ville, Mariette détestait la montagne, Mariette savait utiliser le pouvoir subtil d’un parfum, Mariette enfin se servait des armes tendres les plus secrètes qui finissaient toujours par assurer le triomphe...

Progressivement et avec un art consommé la fille rousse affolait Claude qui, redevenue

nerveuse et fébrile, ne trouvait plus le repos. Il arrivait même que Mariette se moquât parfois de l'allure masculine et dépourvue de charme féminin de la fille brune... Elle s'en moquait mais, dans le fond, Mariette ne détestait pas la silhouette étrange : son extrême sensualité se complaisait à l'idée qu'un moment arriverait fatalement où les rapports avec l'héritière seraient d'un ordre plus intime que de banales conversations échangées devant une entrée d'écuries... Ce jour-là, Mariette deviendrait la petite maîtresse. Elle sentait très bien que Claude n'avait encore aucune expérience de ce genre de choses et qu'elle n'était poussée vers elle que par une sorte de désir bestial inassouvi. Ce serait donc à elle, Mariette, de guider l'apprentie-amoureuse qui n'en était qu'au stade des premiers balbutiements. Ensuite tout deviendrait facile : Mariette vivrait un merveilleux conte de fées... Au lieu de rester pendant des années l'obscur lingère de la bastide, elle en serait l'authentique patronne... Et Claude n'oserait jamais divulguer le secret.

Celle en qui l'ambitieuse soubrette voyait déjà l'instrument docile de son accession au luxe mit plusieurs jours à découvrir que sa nouvelle crise d'instabilité morale n'était qu'un éveil sournois de son appétit sexuel. Une nuit, où il lui était impossible de dormir, sa pensée se fixa définitivement sur Mariette : ce fut la cristallisation brutale du désir. Elle en ressentit un plaisir mêlé d'angoisse : elle comprenait que sa malformation physique ne la mettait pas à l'abri de l'appel du sexe. Dès lors, Claude ne résista plus au besoin de voir Mariette qui eut bientôt le droit – qu'elle prit plus qu'elle ne le reçut – de venir à la bastide quand il lui plaisait. Les conversations ne se passaient plus devant une porte cochère mais le soir, après dîner, dans la bibliothèque plus discrète.

Ambroisine qui – avec sa rudesse montagnarde et son ignorance voulue de tout ce qui ne touchait pas à Varèze – ne soupçonnait même pas qu'il pût exister de par le monde des amours inverties, n'était pas trop hostile à la présence de plus en plus fréquente de Mariette dans la demeure ancestrale. N'était-il pas indispensable que « son » enfant, à son âge, eut tout de même auprès d'elle une compagnie ? Celle de la fille rousse, enfant de serviteurs dévoués, n'était-elle pas préférable à l'intrusion dangereuse d'un étranger tel que le fils Servet ? Il n'y avait aucun risque, pensait Ambroisine qui était loin, dans sa simplicité bourrue, d'avoir la ruse de la fille rousse pourrie par la ville. Comment aurait-elle pu déjà découvrir le jeu joué par la nouvelle amie de Claude ? D'abord Mariette était « une enfant du pays », mieux que cela même : une enfant de Varèze... Comme elle devait être fière, cette petite, d'être devenue un peu la demoiselle de compagnie de l'héritière du nom ! N'était-ce pas pour une simple lingère un honneur qu'elle saurait apprécier ? Ce retour de Mariette devenait presque une bénédiction...

La seule chose qui agaçait Ambroisine était le maquillage outré de la fille rousse. Elle n'avait pas craint de lui en faire la remarque :

— Quelle idée de mettre tous ces ingrédients sur ta figure ! Comme si tu en avais besoin, fraîche comme tu l'es, et pour faire ton métier ! Regarde-moi : me suis-je jamais barbouillée de rouge, de bleu ou de noir ? Et cela ne m'a pas empêchée d'être belle quand j'avais ton âge ! Tous les gars du pays tournaient autour de moi...

Sous l'avalanche de reproches et de souvenirs, dont elle se moquait éperdument, Mariette continuait à sourire : ce qui avait le don d'exaspérer la vieille femme qui se précipitait chez Claude pour lui dire qu'elle ne devrait pas admettre que l'une de ses servantes fut « peinturlurée comme une femme de mauvaise vie ».

— C'est indigne de la bastide ! claironnait Ambroisine. Si tu avais connu ta mère, elle était belle avec de vraies couleurs... Elle n'éprouvait pas le besoin de se farder ! Tout était pur en elle parce que c'était naturel ! Veux-tu que je donne l'ordre à cette petite dinde de se

débarbouiller une fois pour toutes ?

— Laisse-la, répondait invariablement Claude. Elle a bien le droit de faire ce qu'il lui plaît...

La gouvernante repartait furieuse mais bien décidée à avoir un jour le dernier mot. S'il le fallait, elle précipiterait « la Mariette » dans un baquet de lessive pour bien lui rincer le visage !

Ambrosine trouvait aussi que Mariette était trop coquette, qu'elle possédait « trop de robes, de dessous et de jupons » pour une fille de sa condition... En réalité la vieille femme, qui n'admettait la présence de personne d'autre qu'elle auprès de « son » enfant, recommençait à devenir jalouse.

Si elle avait pu assister à l'étrange entretien que Claude et Mariette eurent un soir dans la bibliothèque, Ambrosine serait devenue folle.

... Elles étaient devant la cheminée, Claude enfoncée dans le fauteuil de son père et Mariette assise à même le sol, regardant son aînée avec toute la séduction voulue.

— Je me sens bien ici, dit-elle très femme. Je comprends que vous aimiez cette pièce. C'est la seule de la bastide où il y ait un peu d'intimité.

— Et moi, ma petite Mariette, je suis heureuse que tu te sentes ici chez toi...

Les mains diaphanes avaient commencé à caresser les boucles fauves. Mariette, décidée à tout pour triompher, se laissait faire avec complaisance et inclinait doucement la tête sur le genou de Claude en murmurant :

— N'est-ce pas merveilleux de s'aimer ?

Claude ne répondit pas mais ses yeux noirs dévorèrent avec fièvre le visage du vice qui s'offrait... La fille rousse continua, de plus en plus câline :

— J'ai connu en ville des camarades d'atelier qui s'aimaient...

Elle n'avait plus besoin de parler : les lèvres de Claude tremblaient, les traits de son visage étaient tendus, son corps frémissait... Les mains d'ivoire avaient pris le menton rieur et l'attiraient... Les lèvres vulgaires et perverses se laissèrent effleurer. Ce fut le premier contact de chair.

La fille brune embrassait maintenant avec passion la fille rousse qui s'abandonnait. L'une semblait être la force et l'autre la faiblesse, mais ce n'était qu'une apparence : le contraire eût été plus vrai puisque c'était le premier baiser que Claude donnait... Sa bouche était sincère. Celle de Mariette mentait merveilleusement.

Brusquement, la fille bottée rejeta sa conquête éphémère en murmurant : « c'est affreux ! »

— Rien n'est affreux ! répondit la fille rousse qui était retombée sur les genoux.

Et, dans cette attitude suppliante, elle demanda :

— Pourquoi n'oses-tu pas m'aimer ?

— Je t'aime... balbutia Claude. Seulement tu ne peux pas comprendre ! Ni toi ni personne ! Je ne t'aime pas comme tu le crois... Je te veux complètement à moi.

Elle s'était dressée, dominant de toute sa taille élancée la fille agenouillée. Mariette éprouva l'étrange impression de ne pas être aux pieds d'une aînée mais d'un géant aux longs cheveux d'ébène... Elle se sentait envahie par une terreur indicible qui la clouait au sol. La voix de Claude monta, de plus en plus dure, de plus en plus masculine surtout :

— Tu me plais parce que tu es jolie... Bientôt, je te le promets, tu seras ma femme !

Ces derniers mots avaient été prononcés avec une telle force, avec une telle conviction aussi, que les yeux paillétés d'or regardèrent dans un immense étonnement celle qui continuait :

— Tu seras la fille la plus heureuse du monde mais, en attendant, il faut t'en aller... Je ne veux pas non plus que tu me tutoies. Tu finirais par en prendre l'habitude devant Ambroisine qui ne comprendrait pas... Et il n'y a que moi à avoir le droit de tutoyer tout le monde ici : ne suis-je pas « le seul maître » ? Pars ! Je t'en prie...

Mariette se releva lentement et se dirigea vers la porte sans rien dire. Quand elle fut sur le seuil, elle se retourna pour regarder une dernière fois Claude avec un air de défi. Puis elle sortit de la pièce en haussant les épaules.

Claude resta toute la nuit dans la bibliothèque. Quand elle eut réalisé qu'elle s'y trouvait de nouveau seule, elle pleura. Elle se sentait envahie, submergée une nouvelle fois par le dégoût d'elle-même... Ces larmes silencieuses étaient la preuve de la sincérité de son amour irraisonné. Elle aimait la fille rousse de l'une de ces passions secrètes qui jamais encore n'avaient pu s'exprimer... Elle comprit qu'elle venait d'agir vis-à-vis de Mariette de la même façon que Georges s'était conduit à son égard à « La Malefosse » quand il avait tenté de l'embrasser... Si Georges l'avait fait sans hésiter, ce n'était que parce qu'il se savait le plus fort, le plus viril... Parce qu'il n'avait fait qu'appliquer une loi immuable de la nature. Elle aussi, Claude, s'était sentie la plus forte tout à l'heure au moment où Mariette était à ses pieds, prête à s'abandonner et elle s'était conduite en homme, comme son camarade Georges. Ce devait être la raison pour laquelle le baiser reçu du garçon lui avait fait horreur, alors que les lèvres brûlantes de Mariette avaient été pour elle le délice auquel elle regoûterait dès qu'elle le pourrait.

Si elle s'était arrachée à la douce étreinte, c'était uniquement parce qu'elle savait ne pouvoir aller jusqu'au bout de l'acte d'amour, sa malformation lui interdisant de prendre femme comme elle y avait cependant droit. Elle avait demandé aussi à la fille aimée de s'éloigner pour ne pas éveiller chez elle le sentiment de pitié qu'elle aurait certainement eu au moment sublime de la découverte de son corps. Mariette ne lui avait pas caché qu'un corps de femme n'offrait plus de secret pour elle. Et le corps de Claude n'était pas tout à fait un corps de femme... Qu'importait que Mariette eut ce vice puisque Claude la voulait ? Le désir n'embellit-il pas tout, n'excuse-t-il pas les plus grandes faiblesses ? Il ne fallait pas que la jolie Mariette fût déçue... Et puisqu'elle avait fait comprendre à Claude que deux femmes pouvaient très bien s'aimer, c'était donc qu'elle n'avait rien deviné de sa malformation physique. Mariette ne voyait dans la fille brune qu'une femme constituée comme toutes les autres mais attirée par la femme; elle la croyait encline aussi à la perversité. Il fallait la laisser persévérer dans cette conviction jusqu'au jour où Claude pourrait enfin la prendre complètement, en mâle. Certes, Mariette serait d'abord stupéfaite, mais très vite sa découverte la ravirait : car elle devait tout aimer, la fille rousse. Elle adorerait Claude, son amant...

Enfin, l'orgueil de l'héritière de Varèze n'aurait jamais pu s'abaisser jusqu'à révéler à une petite lingère qu'elle n'était pas « la belle demoiselle » admirée depuis tant d'années par tous ses serviteurs pour son cran et pour ses qualités équestres, mais une sinistre erreur de la nature, un pauvre être intermédiaire entre l'homme et la femme, un personnage hybride ne parvenant pas à dégager sa propre personnalité physique, un monstre évoluant depuis l'adolescence entre la virilité qui restait emmurée malgré le désir et une féminité génitale qu'il n'osait pas montrer. Qu'aurait dit la moqueuse Mariette si elle avait vu l'étrange aspect du sexe ?

Elle ne le connaîtrait jamais tel qu'il était encore actuellement : Claude se le jurait ! Quand l'aube vint la retrouver, toujours- prostrée dans le fauteuil de la bibliothèque, les

larmes étaient taries : sa décision était prise, irrévocable.

Elle ne revit pas Mariette de la journée et craignit qu'elle ne se fût enfuie, déseparée par la rupture brutale, désespérée peut-être comme l'avait été, quelques années plus tôt, Georges.

Dès que la nuit fut tombée, Claude se rendit aux écuries dans l'espoir d'y revoir une fois encore celle dont elle ne pouvait plus se passer. L'ombre de Mariette était là, adossée à la porte cochère, rêvant aux étoiles...

— C'est toi ? demanda la fille brune à voix basse.

— Oui, répondit la voix douce.

— J'ai peur, très peur...

— Peur de quoi ?

— Que tu t'en ailles... Que tu ne retournes à la ville... Que tu m'oublies...

— Peut-être vais-je partir en effet ? dit la fille. J'étouffe ici... Je m'ennuie...

— Non. Ce sera moi qui m'en irai, dès demain !... Toi tu dois rester à la bastide pour m'attendre... Mon absence ne sera pas longue : quelques semaines tout au plus... Après je te promets que tu seras la plus heureuse des filles !

— Je ne crois pas aux promesses.

— Mariette ! Tu sais que je t'aime... que tu es dans mon cœur.

— Votre cœur ? Mlle de Varèze en aurait donc un ?

— Ne sois pas inutilement cruelle... et injuste ! Oui, j'ai un cœur... J'en suis sûre depuis que je t'ai revue. Pardonne-moi pour ce que je t'ai dit hier : dis-moi « tu »... C'est ton droit maintenant. Tu seras la seule à l'avoir.

— Et la vieille ?

— Ambroisine ? Cela n'a aucun rapport : elle me tutoie parce qu'elle continue à s'imaginer que je suis un peu « son » enfant... Mais toi, c'est parce que tu es déjà ma maîtresse.

— Alors, pourquoi veux-tu partir ?

— Il le faut... Tu comprendras tout à mon retour et tu seras la première à me dire que j'ai bien agi. Promets-moi de m'attendre ! Jure-le-moi !

Mariette la sentait proche, frémissante. Une fois de plus, leurs corps se frôlaient dans la nuit, ne faisant plus qu'une ombre.

La voix douce murmura :

— Embrasse-moi...

Claude le fit avec une fougue passionnée. Elle la serra dans ses bras musclés avec une force prodigieuse. L'étreinte fut longue.

— Laisse-moi, Claude, balbutia Mariette.

C'était elle, cette fois, qui reculait. Adossée contre le mur, elle passa sa main moite sur son front en disant dans un souffle :

— Claude ! Tu embrasses comme un homme...

Quand Mariette descendit de sa chambre le lendemain, le soleil brûlait déjà depuis longtemps les pierres de la bastide. La fille rousse avait mis encore une nouvelle robe et se dirigeait d'une démarche nonchalante vers le perron. Au moment où elle allait pénétrer dans le vestibule, la porte s'ouvrit :

— Où vas-tu ? demanda une Ambroisine agressive.

— Cela ne vous regarde pas, répondit la fille. Je fais ce qui me plaît...

— Vraiment ? C'est ce que nous allons voir.

— C'est tout vu. Elle est encore là-haut ?

— Qui cela « Elle » ? Tu ne pourrais pas dire « Mademoiselle » comme tout le monde ici ?

— Je n'ai pas de leçons de politesse à recevoir de vous !

Elle voulut franchir la porte.

— Tu n'entreras pas dans la maison ! rugit Ambrosine en étendant les bras. Ni toi ni personne ! Claude n'a confié la bastide qu'à moi pendant son absence.

— Partie ? demanda la fille rousse, interloquée.

— Cela t'ennuie, ma petite ? Il faudra pourtant t'y habituer... Mademoiselle a bien le droit de voyager.

— Où a-t-elle été ?

— Cela ne te regarde pas.

— Vous non plus ! D'ailleurs vous ne le savez pas plus que moi !

Cette dernière phrase eut le don d'exaspérer la vieille : la remarque était vraie. Elle ignorait pourquoi et pour où Claude était partie aussi rapidement. Jamais elle n'oublierait ce que « son » enfant lui avait dit trois heures plus tôt, sur ce même perron, au moment où une automobile pénétrait dans la cour d'honneur :

— Ce n'est pas une visite, rassure-toi, Ambrosine ! C'est moi qui ai téléphoné à Gap pour faire venir ce taxi... Dans une heure, je serai dans le train... J'ai un voyage d'une importance capitale à faire.

— Tu ne veux pas que je t'accompagne ? avait supplié la gouvernante.

— Toi ? Ce serait pire que tout ! Tu ne ferais que me gêner... Non. Tu resteras ici pour garder la maison. S'il y avait des décisions à prendre, je te fais confiance.

— Mais... quand reviendras-tu ?

— Je ne sais pas... Cela dépendra... Dans quelques semaines, j'espère...

— Claude, mon enfant, je suis très inquiète. As-tu réfléchi que c'est la première fois de ta vie que tu quittes Varèze ? que tu n'as encore jamais voyagé ? que tu risques d'être très malheureuse loin de tes montagnes ? Je t'en supplie : réfléchis avant d'entreprendre ce voyage !

— Il y a six années que j'y pense... Au revoir.

Elle était déjà dans le taxi.

— C'est tout ce que tu emportes comme bagages ? demanda encore la vieille en ne voyant qu'une petite valise.

— C'est très suffisant pour ce que j'ai l'intention de faire...

La voiture était partie. Ambrosine ne comprenait pas. Elle trouvait aussi que « son » enfant n'était pas armée pour « aller à la ville ». Tout cela, Ambrosine s'en serait voulu de le raconter à Mariette, cette petite péronnelle... La fille rousse d'ailleurs s'était tue : la nouvelle du brusque départ de Claude lui avait rabattu le caquet et elle était repartie, silencieuse, vers les communs. Claude avait donc fait scrupuleusement ce qu'elle lui avait dit la veille... Mais pourquoi avait-elle éprouvé ce besoin subit d'éloignement ? La fille pensa, puisque Claude lui avait demandé – avec une telle insistance amoureuse – de rester à l'attendre à Varèze, que ce voyage n'était chez l'étrange fille qu'une expérience personnelle qu'elle s'imposait pour savoir si vraiment elle pourrait vivre désormais sans une amie. Mariette était tranquille : elle connaissait son pouvoir de séduction, elle avait deviné la pureté presque enfantine du sentiment passionné que lui portait une fille aussi sauvage et aussi inexpérimentée que Claude... Au fond, si Mariette l'avait voulu, elle aurait déjà pu devenir la maîtresse de l'héritière... Peut-être avait-elle eu tort de ne pas l'avoir fait ? Peut-être avait-elle eu raison : Claude ne lui reviendrait-elle pas beaucoup plus tôt qu'elle ne l'avait laissé entendre parce qu'elle ne pouvait déjà plus se passer des lèvres gourmandes et sensuelles, des bras potelés, des mains toujours prêtes à prodiguer les caresses, de la taille qui ne demandait qu'à se faire

enlacer, de la chevelure fauve d'où émanait une électricité démoniaque, des yeux tigrés qui restaient noyés de volupté ? Avec son inconscience de jolie fille, Mariette était trop sûre d'elle.

N'importe qui, à sa place, aurait commis la même erreur. Comment déceler que, sous un aspect trompeur, évoquant – dès qu'on voyait Claude – la femme qui ne pensait qu'à la femme, se cachait depuis des années une créature qui commençait à se ressaisir après avoir frôlé de scabreuses amours ? Un être dont la virilité cachée, mais réelle, répugnait à aimer une Mariette avec des moyens de femme ?

Ce que la fille rousse ne comprendrait jamais était que le contact constant de Claude avec la nature avait été pour elle une sorte de sauvegarde. Peu à peu, elle avait observé avec un étonnement grandissant le monde des plantes et des infiniment petits qui l'entouraient : la loi de procréation universelle s'était imposée à elle avec toute la force de la chose vraie. Elle savait qu'il ne pouvait exister de fleurs nouvelles sans le pollen, qu'il n'y avait pas de nid sans accouplement préalable... Découvertes merveilleuses qui avaient été confirmées par les lectures. Les ouvrages prêtés par Georges l'avaient suffisamment éclairée pour qu'elle n'ignorât plus que, sans intervention chirurgicale, elle ne resterait toujours qu'un être incomplet, incapable d'assurer le rôle du mâle auprès de la femme désirée. Si, pendant les premiers temps qui avaient suivi cette révélation, Claude n'avait pas éprouvé le besoin de recourir au médecin, c'était parce qu'elle n'avait pas encore rencontré l'amour. Le fait même que la passion se soit brusquement déchaînée en quelques secondes dès qu'elle avait revu une Mariette métamorphosée, alors que la présence affectueuse d'un Georges pendant trois étés successifs n'avait fait qu'engendrer de l'amitié, était la preuve irréfutable que l'instinct sexuel dominant chez elle était bien viril. Voulant de tous ses sens inassouvis que la fille rousse fut sienne, Claude n'était partie pour la grande ville inconnue, où elle trouverait le praticien capable de libérer son corps, qu'avec l'espoir immense de revenir transformée.

Son retour n'eut lieu que trois mois plus tard, alors que tous à la bastide commençaient à désespérer de la revoir. Pendant son absence elle n'avait pas envoyé de nouvelles.

Ce fut avec stupeur qu'Ambrosine la découvrit un matin, endormie dans le fauteuil de la bibliothèque. La vieille femme n'osait en croire ses yeux. Après être restée un long moment pétrifiée sur le seuil de la pièce, elle s'approcha pour contempler « son » enfant retrouvée. La respiration de la dormeuse était calme, les traits détendus. Le visage semblait même rayonner d'une intense joie intérieure : Claude devait être heureuse de s'être retrouvée chez elle.

Les mains osseuses de la femme aux cheveux blancs commencèrent à caresser avec tendresse le front volontaire pendant que la voix rude murmurait :

— Dors... Tu dois être si fatiguée après ce long voyage !

Mais la voix n'osait dire : « Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ? Sans doute voulais-tu me réserver la surprise de ce retour ? Dès que tu seras réveillée, tu t'apercevras que ta vieille Ambrosine est toujours auprès de toi, que tout est resté pareil à « ta » bastide, que « notre » soleil continue à nous inonder de sa lumière, que rien au monde n'égallera jamais l'air de « tes » montagnes... N'entends-tu pas dans ton sommeil le chant de la cigale ? »

Les yeux noirs s'étaient entrouverts : ils erraient étonnés de se retrouver en pareil lieu. Puis le visage sembla marquer une déception :

— Ah ! C'est toi ?

— Ce n'est que moi... Qui donc aurais-tu voulu trouver à ton réveil ?

Claude s'était dressée avant de répondre d'une voix aux intonations métalliques

qu'Ambroisine ne lui avait jamais connues :

— Pourquoi me regardes-tu ainsi ? On croirait que tu ne me reconnais pas ! Ai-je donc changé ?

— Non, c'est bien toi... balbutia la vieille.

— Tout s'est bien passé pendant ces trois mois ?

— Tout.

— Avec toi ici, le contraire m'aurait étonné ! Tu es un vrai chien de garde, Ambroisine.

— As-tu fait bon voyage au moins ?

— Un excellent voyage...

— J'en suis contente pour toi. Me diras-tu enfin où tu as été ?

— Cela n'offre de l'intérêt que pour moi.

— A quelle heure es-tu rentrée cette nuit ? Je ne t'ai pas entendue.

— Je l'ai fait exprès : le taxi m'a laissée au bas de la côte que j'ai gravie à pied... Cela m'a fait du bien, dans la nuit...

— Personne ne sait donc que tu nous es revenue ?

— Personne.

— Claude, je t'ai répondu tout à l'heure que tout s'était bien passé. Ce n'est pas exact : il y a quelqu'un que tu ne devrais pas garder à la bastide... Mariette.

— Qu'a-t-elle fait ? demanda Claude, subitement inquiète.

— Oh ! rien... C'est même cela que je lui reproche... Elle ne veut plus travailler et se prélasser comme une princesse. Sais-tu à quelle heure elle se lève le matin ? Jamais avant 11 heures ! Sa mère me l'a dit. On ne peut pas la tirer de son lit. Elle n'est qu'une paresseuse...

— Peut-être se couche-t-elle très tard ? insinua Claude d'une voix rauque.

— Même pas.

Claude respira mais Ambroisine, aveuglée par sa jalousie innée, ne le remarqua pas et poursuivit :

— Elle refuse de m'obéir depuis le jour de ton départ et elle, passe tout son temps à se barbouiller le visage ou à friser ses boucles ! Ça ne fait pas sérieux à Varèze où on n'a jamais connu de créatures semblables. Sa place n'est plus ici mais dans une ville où elle pourra faire la cocotte !

— Tais-toi ! je t'interdis de dire cela de Mariette... Tu es méchante, Ambroisine ! A peine je te retrouve et il faut que tu médises sur les autres... Maintenant que je suis revenue, il n'y a plus que moi à avoir le droit de donner des ordres : Mariette n'a pas à t'obéir. Je ne te le redirai pas deux fois.

Elle quitta la bibliothèque, traversa rapidement le vestibule, descendit le perron et se dirigea, sans se préoccuper des réactions de la vieille, vers les communs. Arrivée aux écuries, elle donna l'ordre au palefrenier de lui seller « Grand-Duc ». Pendant ce temps, elle resta dans la cour d'allée, grillant une cigarette, martelant nerveusement ses bottes avec sa cravache, regardant la fenêtre ogivale de la chambre mansardée qui se trouvait au-dessus de la porte cochère et où habitait la fille rousse. Les rideaux étaient encore fermés : Mariette devait dormir... Le cœur inquiet de Claude l'imagina allongée paresseusement dans la tiédeur du lit, s'abandonnant à ses rêves... Claude eut envie de gravir le petit escalier en colimaçon qui conduisait à la chambre, mais son orgueil la retint.

Ce furent les sabots de « Grand-Duc », résonnant sur les pavés cloisonnés de mousse quand le palefrenier le fit sortir des écuries, qui arrachèrent Mariette à son sommeil. La chevelure rousse apparut, riche de désordre, dans l'encadrement de la fenêtre au moment où la cavalière montait en selle.

Après avoir exprimé une indicible surprise, le visage de Mariette retrouva son sourire à la fois moqueur et accueillant, Claude fit un signe de sa cravache et la fenêtre s'ouvrit.

— Bonjour ! cria joyeusement la voix grave.

— Déjà revenue ? répondit la voix douce.

— Déjà ? Tu aurais pu dire : « Enfin revenue ! » Je ne t'ai donc pas manqué ?

— Ce serait plutôt à moi de te le demander ! répliqua Mariette en faisant la moue.

— Tu vois que j'ai tenu ma promesse : mon absence n'a pas été bien longue... Tu ne m'en veux pas au moins de t'avoir réveillé si tôt ?

— Un peu... C'est si bon de dormir !

— Va te coucher si tu en as envie et viens me voir ce soir après dîner. Je t'attendrai dans la bibliothèque...

Il y avait plus que de l'amour dans ces paroles : c'était presque une supplique. Les yeux pailletés d'or eurent un imperceptible battement de paupières signifiant qu'ils seraient au rendez-vous.

Claude était debout devant la cheminée quand Mariette entra vers 9 heures du soir dans la pièce. Jamais Mariette n'avait été plus jolie, jamais non plus les yeux sombres de la châtelaine n'avaient brûlé d'un tel désir... Claude avait ouvert les bras et la fille était venue s'y blottir.

— Tu me fais mal, Claude... Tu serres trop fort... Quelle vigueur ! Tu ne veux pourtant pas me briser ?

— Si ! répondit Claude, haletante.

— Sais-tu que tu embrasses de mieux en mieux ? J'espère que tu ne t'es pas exercée pendant ton voyage ? que tu ne m'as pas trompée avec d'autres filles ? Où étais-tu, après tout ?

— Tu le sauras un peu plus tard... Ne restons pas ici. Viens dans ma chambre...

— Dans ta chambre ? Ne crains-tu pas que la vieille... ?

— Je me moque d'elle et de tout le monde ici ! Désormais il n'y aura que toi qui compteras... Viens !

La fille rousse se laissa entraîner. Elles gravirent l'escalier majestueux comme deux ombres irréelles foulant à peine les marches. Elles couraient presque dans le couloir du premier étage. La porte de la chambre se referma. Tout ne fut plus que silence.

Les crêtes des alpillles commençaient à rougeoyer quand la voix lasse de Mariette murmura sous le baldaquin :

— C'est fou ! C'est merveilleux aussi...

Allongé à sa gauche, Claude se taisait. Et, cependant, ses yeux étaient grand ouverts.

— Pourquoi avoir caché aussi longtemps que tu étais un homme ? continua doucement la fille.

— Je n'ai pas toujours été ainsi...

Mariette s'était dressée, assise sur le lit :

— Qu'est-ce que tu me racontes ?

— La vérité... Il vaut mieux que tu la connaisses puisque tu es maintenant à moi... Je ne suis parti en voyage que pour me faire opérer... Je suis content d'ailleurs que tu n'aies même pas remarqué cette nuit la cicatrice... Le chirurgien m'a certifié que bientôt elle serait à peine visible... L'opération a parfaitement réussi..

Sa voix était calme, détendue, vraie. Il semblait qu'il fut heureux de se débarrasser enfin de son secret... Mariette l'écoutait, tour à tour incrédule et étonnée. Elle apprit des choses

qu'elle ne soupçonnait même pas, elle qui croyait cependant avoir tout découvert pendant son long séjour à la ville.

— Te souviens-tu, avait commencé son amant, de notre rencontre à « La Malefosse » ?

— Je ne l'oublierai jamais ! Ce que tu as pu être méchant ce jour-là !

— Méchante, devrais-tu dire... A cette époque, pour tout le monde et pour moi-même je n'étais encore qu'une fille... Ce fut la vue de ton petit corps nu – tu étais déjà bien jolie, mon amour ! – qui déclencha en moi le premier trouble...

Et Mariette connut – au fur et à mesure que la voix grave égrenait ses étranges souvenirs – les angoisses, les espoirs, les doutes, les craintes, les terreurs par lesquels avait passé Claude pendant des années. Elle comprit aussi la raison du brusque départ.

Quand elle s'était rendu compte, quelques heures plus tôt, qu'elle se trouvait en présence d'un homme, Mariette avait poussé un cri mais Claude l'avait fait taire en la faisant sienne. Et la fille, enivrée de plaisir, s'était abandonnée. Claude ne s'était pas trompé lorsqu'il avait pensé que Mariette aimait tout ce qui était amour... N'avait-elle pas connu à la ville des hommes et des filles ? Sa perversité ambitieuse serait toujours prête à s'accommoder de tout.

La nuit qu'elle venait de passer avait été merveilleuse : elle était sûre d'avoir rencontré l'amant. Que pouvait-elle désirer de plus ? Elle régnerait aussi bien sur Claude-homme que sur Claude-lesbienne. Son pouvoir serait même plus grand : si Claude était revenu de son voyage sans avoir modifié son aspect extérieur, c'était qu'il devait exister une raison majeure l'obligeant à se faire passer pour l'héritière au lieu de l'héritier. Mariette, devenue la maîtresse, découvrirait vite la raison qu'elle serait seule à connaître... Personne, même Ambrosine, ne se douterait... Un pareil secret apporterait à la fille le moyen infallible d'établir définitivement son règne sur Claude et sur la bastide. Désormais ce serait elle la vraie comtesse de Varèze et pour peu qu'elle sut se montrer adroite – et elle l'était ! – pourquoi ne réussirait-elle pas un jour à se faire épouser, même en secret au besoin ?

Quand Claude eut fini de parler, Mariette ne lui posa qu'une seule question :

— Pourquoi as-tu conservé tes cheveux longs ?

— C'est indispensable pour que l'on continue à croire que je suis une femme...

— Tu dois avoir raison, chéri... Sais-tu que je t'adore ainsi ? tu me rappelles des dessins bizarres que j'ai vus sur les parois d'une grotte, que l'on dit préhistorique, près de Gap... Les hommes y sont tous représentés avec de longs cheveux comme toi...

— Pour moi, répondit lentement Claude, c'est une question de vie ou de mort...

Elle le regarda, attentive :

— Que veux-tu dire ?

— Que jamais tu ne devras révéler ce que tu sais. Jure-le-moi ?

— Je te le jure sur notre amour.

— Pour tout le monde, les gens de Varèze et ceux du pays, tu ne seras toujours que Mariette la lingère de la bastide et moi « Mlle de Varèze »... C'est compris ?

— Puisque c'est ton désir, chéri...

— Si tu parlais, je serais obligé de te faire disparaître...

Cela avait été dit avec le plus grand calme, sans que le ton de la voix se fût élevé. Mariette frissonna : elle comprenait qu'il mettrait sa menace à exécution si elle le trahissait. Et, comme elle était la plus rusée des filles, elle dit aussitôt avec gentillesse :

— Justement, chéri, ne penses-tu pas préférable que je rejoigne ma chambre des communs avant qu'Ambrosine ne découvre que j'ai passé la nuit avec toi ? Elle serait tellement furieuse qu'elle risquerait de le dire à ma mère, à mon père, à tout le monde ici !

— Elle ne dirait rien. Je la connais depuis beaucoup plus longtemps que toi... Pour

Ambroisine, un Varèze a tous les droits... Et il en sera ainsi jusqu'à sa mort ! Mais tu as quand même raison : ce n'est pas la peine qu'elle sache... Cela lui ferait une peine inutile... Essaie aussi d'être un peu plus gentille avec elle.

— Je le voudrais... C'est elle qui me déteste ! Dis-moi : s'il te fallait choisir un jour entre cette vieille et moi et que tu sois contraint de te séparer de l'une de nous, laquelle aurait ta préférence ?

— Cette question ne se posera jamais, ma petite Mariette... Ambroisine est indispensable à la bastide et toi... tu es ma femme.

Il l'embrassa longuement de nouveau : étreinte faite de faiblesse, de désir et de volupté. Elle le quitta en promettant de revenir la nuit suivante, toutes les nuits...

Après son départ, il resta allongé, songeur, se demandant s'il n'avait pas commis une erreur en lui racontant trop de choses. D'un autre côté, comment aurait-il pu lui cacher la vérité puisqu'il ne pensait qu'à faire d'elle sa maîtresse ? Mais, maintenant qu'elle l'était devenue, il craignait qu'elle ne parlât. Aussi ne regrettait-il pas trop sa menace qui ne pouvait qu'avoir un effet salutaire. « Avec Mariette, pensait-il, il fallait plus se méfier d'une vantardise de jolie fille ambitieuse que d'une réelle méchanceté. » Il se trompait complètement : aveuglé par sa passion, il ne pouvait soupçonner jusqu'à quel degré Mariette serait mauvaise si elle sentait que ce qu'elle estimait devoir être son bonheur lui échappait.

La fille, d'ailleurs, ne s'était pas montrée avide de détails : peu lui importait de connaître les différentes phases de la transformation physiologique. Elle savait que Claude avait été opéré et cela lui suffisait. Si l'étrange opération n'avait pas eu lieu, Claude n'aurait jamais pu devenir le merveilleux amant et Mariette aurait bien été contrainte de se contenter de l'amante : là encore il y aurait eu entre les deux filles un secret-dont la plus jeune se serait également servie pour régner sur le cœur et sur les moindres décisions de l'aînée mais la force du secret aurait été moins grande, moins lourde de conséquences. Pour Mariette il était de beaucoup préférable que Claude fût devenu un homme : elle le tiendrait plus à sa merci.

Que Claude – après avoir quitté la bastide en taxi trois mois plus tôt – se soit fait conduire à la gare de Gap pour monter dans le premier rapide en partance pour Paris et qu'il soit arrivé à la gare de Lyon dix heures plus tard, cela n'offrait aucun intérêt pour la fille rousse.

Claude, toujours allongé, revivait pour lui seul son voyage. Pendant les premières heures passées à la bastide après son retour nocturne, il n'y avait pas repensé, entièrement absorbé qu'il était par le désir impérieux de prendre la fille rousse. Après avoir assouvi la première fringale des sens, il se sentait plus calme, plus maître de lui, plus lucide pour revoir la succession d'événements qui avaient transformé son existence.

... La première vision qui lui revint en mémoire fut sa propre image encore féminine penchée sur l'annuaire d'une cabine téléphonique de la gare de Lyon alors qu'elle venait à peine de descendre du train : ne connaissant personne à Paris, Claude estimait que le hasard ferait tout aussi bien les choses que la meilleure recommandation pour lui désigner le nom d'un médecin sans perdre de temps. Ce premier médecin lui donnerait peut-être ensuite l'adresse d'un spécialiste ? Il fallait que l'intervention chirurgicale fût anonyme, perdue au milieu de toutes celles qui devaient se faire chaque jour dans la grande ville. Ce n'était que pour être sûre de cette discrétion que la fille brune avait choisi Paris de préférence à une ville plus proche de la bastide comme Aix-en-Provence et Marseille où le nom de Varèze risquait d'être connu. Quand Claude reviendrait dans sa vallée de soleil, nul ne saurait le lieu ni la raison de son voyage.

Son index, qui suivait les colonnes de l'annuaire à la première lettre de l'alphabet, venait

de s'immobiliser sur le nom d'un certain *Auret, docteur-médecin, 130, avenue de Versailles*. Après avoir téléphoné, Claude se fit conduire en taxi : elle avait dit au médecin que c'était urgent, sans lui préciser le moins du monde la nature de la consultation dont elle avait besoin.

Le docteur lui fit bonne impression : c'était un homme entre deux âges, sympathique, au visage ouvert. Il écouta l'étrange exposé de sa visiteuse, lui posant de temps en temps quelques questions précises et prenant des notes. Dès qu'elle eut terminé, il dit simplement :

— Il faudrait vous déshabiller dans la pièce voisine. Je vais vous examiner.

Examen minutieux qui se termina par la phrase habituelle :

— Vous pouvez vous rhabiller. Je vous attends dans mon cabinet.

Quand Claude fut de nouveau assise en face de lui, il commença :

— Vous avez très bien fait de venir me voir... Ne croyez surtout pas que votre cas soit tellement exceptionnel ! Sachez que les intersexuels sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le pense. Je parlais récemment avec l'un de mes confrères, spécialisé dans les traitements glandulaires, qui me disait estimer à trois ou quatre cents les cas analogues uniquement pour la région parisienne ! Vous n'êtes donc pas un phénomène et je suis très heureux que la lecture attentive des ouvrages dont vous venez de me parler ait pu vous décider enfin à avoir recours à la science et non plus aux tisanes ridicules de votre brave gouvernante. Je puis vous certifier aussi que votre cas n'a rien de désespéré : ce serait même l'un des plus simples du genre... Vous êtes ce que l'on nomme en termes de médecine une hermaphrodite androgynoïde... Appellation semblant un peu barbare, qui veut simplement dire que votre morphologie est nettement mâle. Ce que votre gouvernante a pris, au moment de votre naissance, pour un clitoris très développé n'était en réalité qu'une verge embryonnaire. N'importe quel gynécologue vous examinant à l'âge où normalement vous auriez dû avoir vos règles, se serait aperçu que le vagin s'arrêtait en cul-de-sac et que vous n'aviez pas d'utérus. A l'intervention on constatera certainement qu'il n'y a pas de trompes et que les glandes génitales, qui ont tendance à pénétrer dans le canal inguinal, ont la structure de testicules. Enfin, les dimensions anormales des « grandes lèvres » disparaîtront quand ces testicules auront été libérés. L'opération n'a donc rien d'effrayant : elle durera à peu près deux heures et consistera à vous faire ce qu'on appelle « un débridage ». Quand elle sera terminée, vous serez un homme comme les autres... La seule trace qui restera sera une cicatrice de 15 centimètres environ... Mais la chirurgie a fait de tels progrès dans le domaine esthétique que, très rapidement, elle deviendra à peine visible. Voilà... Je ne vous dis pas « Mademoiselle » parce que, à mon humble avis, vous n'en êtes pas une... Mais je ne puis pas encore vous appeler « Monsieur »...

— Quand peut-on m'opérer, docteur ?

— Il faudrait d'abord que vous soyez examiné par un bon gynécologue qui, lui, pourrait décider du choix définitif du chirurgien... Que penseriez-vous du professeur Vernier ?

— Je ne le connais pas... Je ne connais d'ailleurs aucun professeur... Et je n'ai vu un médecin qu'une seule fois dans ma vie : pendant l'agonie de mon père...

— Je vais téléphoner au professeur Vernier pour lui expliquer succinctement ce dont il s'agit et vous lui porterez un mot de ma part dans lequel j'indiquerai le résultat de mes premières observations. Le professeur Vernier est une sommité mondiale.

— N'est-ce pas trop pour moi ? Ne craignez-vous pas, docteur, que l'on parle de mon cas, que la presse ne s'en empare justement parce que ce professeur est très connu ?

— Que faites-vous du secret professionnel ? Ne pensez-vous pas que c'est dans un cas comme le vôtre qu'il est le plus rigoureusement observé ? Je sens que vous portez encore

l’empreinte de votre vieille gouvernante qui avait une terreur insensée de la médecine. Il faut évoluer... Les médecins sont discrets.

— Pardonnez-moi, docteur... Ne serait-ce pas trop vous demander d’insister auprès du professeur pour qu’il me reçoive aujourd’hui même ?

— Il le fera, sans aucun doute. C’est un homme de cœur qui comprendra que vous ayez hâte de devenir normal après le long calvaire que vous venez d’endurer.

L’examen gynécologique du professeur confirma le diagnostic du docteur. Il fut suivi deux heures plus tard d’une consultation chez le chirurgien où les trois praticiens décidèrent d’un commun accord que Claude pourrait très bien être opérée sans attendre puisque son état général était satisfaisant.

En sortant de cette dernière consultation, Claude se rendit à un laboratoire pour y subir l’examen qui indiquerait la durée de coagulation de son sang avant que l’opération ne soit tentée. Du laboratoire elle alla à la clinique recommandée par le chirurgien et y fut reçue par une sœur hospitalière qui lui dit avec une grande bonté :

— Je viens d’être informée de votre visite par un coup de téléphone du professeur Rode qui vous opérera. Nous vous avons déjà réservé une chambre sur le jardin... Bien entendu, vous pouvez être assurée de l’entière discrétion du personnel de cette maison. Nul n’a à savoir et ne saura jamais l’opération que vous êtes venue y subir. J’ai l’intention de vous donner pour garde sœur Marcelline que vous aimerez beaucoup : elle est jeune et toujours de bonne humeur... L’intervention ayant lieu après-demain, je vous conseille de venir vous installer demain vers 3 heures de l’après-midi. Si vous voulez bien avoir l’obligeance de me verser un acompte à titre de provision, je vous en serais reconnaissante... Voulez-vous que nous le fixions à cinquante mille ? Evidemment, ce sera une opération assez onéreuse. Mais quelle délivrance pour vous ! Votre vie ne sera plus un enfer.

Claude avait déposé, sans dire un mot, une liasse de billets sur la table.

— Il ne me reste plus qu’à vous conseiller, continua la sœur, de profiter de votre dernière soirée pour vous distraire... Ne pensez surtout pas à l’opération ! Et, si cela arrivait, dites-vous qu’elle est nécessaire...

En sortant de la clinique, Claude marcha pour la première fois dans les rues de Paris. Depuis son arrivée le matin, elle n’avait traversé la ville qu’en taxi, ne voyant rien, ne s’intéressant pas à la vie intense qui l’entourait, n’ayant qu’une préoccupation : devenir le plus tôt possible un homme ! Elle n’avait pas perdu de temps : ses moindres réflexes, tous ses gestes, les consultations, les examens répétés avaient été mécaniques. Les médecins et leurs diagnostics, le laboratoire et ses appareils de précision, la clinique avec ses sœurs blanches longeant silencieusement d’interminables couloirs ripolinés, défilaient dans sa tête dans un kaléidoscope insensé et sur un rythme qui lui faisaient oublier le calme de la bastide, la douceur d’une soirée provençale, le flamboiement des aurores sur les crêtes, le grondement lointain des eaux tumultueuses de la Durance... Merveilles immuables qui n’auraient plus aucune raison d’être pour elle si la grande ville et ses savants ne lui apportaient pas une raison de vivre.

Elle allait au hasard, regardant les immeubles sans les voir, s’arrêtant parfois devant une vitrine illuminée sans la contempler, ne se préoccupant pas des regards moqueurs des Parisiens qui se retournaient en se demandant ce que cette étrange cavalière bottée pouvait bien faire sur les trottoirs civilisés. Elle allait, savourant tour à tour son immense espoir depuis que les médecins lui avaient confirmé que rien n’était impossible et la douloureuse inquiétude qui l’obligeait à se demander sans cesse si l’opération réussirait vraiment. Elle

aurait voulu être deux jours plus tard pour ne plus douter.

Elle ne s'était même pas préoccupée d'un logement pour l'unique nuit, puisque, le lendemain soir, elle serait déjà en clinique. Comme sa valise était restée à la consigne de la gare, elle décida de prendre un autre taxi pour aller la chercher. Ensuite elle trouverait une chambre dans le premier hôtel venu. La qualité du logement provisoire importait peu : ce qui comptait était qu'il fût caché. Elle le trouva près de la gare.

Au moment de remplir sa fiche, elle hésita : le réceptionniste l'observait avec une curiosité insoutenable et elle finit par inscrire son véritable nom « Claude de Varèze » sans répondre aux autres précisions demandées par la police. Après tout, ce rustre qui la détaillait des pieds à la tête pouvait bien penser ce qu'il voulait puisqu'elle n'était encore rien : ni homme ni femme...

La chambre était hideuse mais Claude ne le remarqua même pas. Peut-être ce misérable papier peint délavé lui paraîtrait-il le plus beau du monde le jour où elle ressortirait, transformée, de la clinique ? La chose dont elle souffrait le plus dans la pièce exiguë – elle qui était habituée aux vastes proportions de la bastide – était le manque d'air : elle étouffait. L'air empuanti de Paris lui semblait irrespirable et elle n'aurait pas pu rester enfermée dans la chambre sordide pendant toute la soirée. Mais que faire seule dans une ville qu'elle avait détestée, comme toutes les villes, avant même de la connaître et où elle n'était venue que sous la contrainte de sa malformation physique ? Ce n'était pas chez elle un sentiment d'ingratitude pour la cité où on allait tenter de lui rendre une dignité humaine, mais plutôt le mépris séculaire de son orgueilleuse dynastie pour tout ce qui n'était pas « son fief ».

Claude était lasse aussi, à bout de nerfs. Elle n'avait pu dormir dans le train – le premier qu'elle eût jamais pris de sa vie – où elle avait eu à endurer pendant toute une nuit la promiscuité de gens qu'elle haïssait d'instinct parce qu'ils étaient « la foule »... Pendant des heures, l'héritière des Varèze avait dû subir les odeurs et écouter les conversations imbéciles... Elle avait très faim, n'ayant rien mangé depuis le dernier repas servi par Ambroisine dans la salle à manger de la bastide, sous les regards des portraits d'ancêtres.

Quand elle ressortit de l'hôtel, la voix du réceptionniste cria :

— N'oubliez pas d'accrocher la clef au tableau !

Elle s'arrêta, saisie : jamais elle n'avait entendu une phrase qui lui parut aussi ridicule. La clef au tableau ! C'était tout ce qu'avaient trouvé les citadins pour se protéger ou pour cacher leurs misères. C'était risible.

— « Votre » clef ? dit-elle sarcastique. Je l'ai laissée sur la porte de ma chambre : je n'ai pas de secret...

— Possible ! répondit l'homme qui cherchait à lier conversation. Ce que j'en dis, c'est pour vous... Je vous préviens que l'hôtel décline toute responsabilité en cas de vol, c'est tout... A part cela, on va faire une petite promenade ?

Elle aurait voulu ne pas répondre mais, après tout, cet homme était peut-être son seul allié dans la ville. Elle lui demanda :

— Où peut-on dîner dans ce quartier ?

— En voilà une drôle de question ! Comme si l'on ne mangeait pas bien partout à Paris ! On voit que vous venez de votre Midi où vous croyez être les seuls à savoir tout faire : le pastis, la cuisine à l'huile et l'amour sous le soleil !... Vous trouverez quatre ou cinq restaurants déjà sur la place... A moins que vous ne préfériez le buffet de la gare ? Vous y serez bien tranquille : il n'y a jamais personne ! Les buffets de gare, c'est bon pour les villes de province...

— Merci du renseignement, répondit Claude sèchement.

Elle suivit quand même ce dernier conseil. Lorsqu'elle quitta le buffet, il faisait nuit... Une nuit de Paris dans un quartier sale.

Elle marcha de nouveau, longeant le boulevard Diderot qui la conduisit au pont d'Austerlitz. Et elle vit la Seine... Elle suivit les quais, se dirigeant vers la place de l'Hôtel-de-Ville. Les voitures et surtout les lourds camions des halles passaient dans un bruit infernal, laissant une odeur de gasoil.

Claude découvrait les lumières d'une grande ville.

Elle s'accouda au parapet, regardant les eaux sombres du fleuve qui lui parut morne dans sa lenteur, déprimant dans son silence... Et elle pensa au ruban argenté de la Durance dont les flots bondissaient sur les galets dans un grondement de vie sauvage. La Durance était une rivière de joie... Claude aurait été incapable de dire depuis combien de temps elle était ainsi, perdue dans ses rêves de soleil, lorsqu'une ombre s'approcha d'elle :

— Belle nuit ! dit une voix vulgaire.

Claude tressaillit et se redressa pour regarder l'homme : il lui fit horreur avec un chapeau mou sur le coin de l'oreille, un chandail en guise de chemise, un veston étriqué. Après l'avoir dévisagé avec mépris, elle lui tourna le dos et revint vers le pont d'Austerlitz. Mais l'homme la suivait, insistant :

— Si « on » prenait un verre ensemble ?

Elle ne répondit pas, accélérant la marche.

— On a l'air bien farouche ? continuait la voix grasseyante. Alors ? On fait la sourde oreille, la belle ?

La belle ? Claude s'était arrêtée. Comment osait-il ? Elle qui, dans quelques heures, serait un homme ! Evidemment, il ne pouvait pas savoir, l'inconnu...

Il dut croire qu'il avait gain de cause :

— De beaux yeux !... Et ces cheveux ! J'adore les filles à chignon...

Il put à peine terminer sa déclaration et reçut dans l'estomac un coup de poing qui lui coupa le souffle pendant qu'une voix grave lui disait avec calme :

— Vraiment ? C'est un goût qui vous passera !

L'homme, ahuri, suffoquant, vit la grande fille brune s'éloigner d'un pas tranquille.

Avenue Ledru-Rollin, Claude remarqua un lot de femmes qui stationnaient adossées au mur, le mégot aux lèvres... L'une d'elles, la voyant passer, dit aux autres :

— Regardez-moi celle-là ! Pour qui se prend-elle avec ses bottes ! Elle doit se croire au cirque ?

Claude ne détourna même pas la tête, trouvant ces créatures pitoyables. Elle préférait penser à la belle fille rousse qui l'attendait à Varèze et elle fut heureuse à l'idée que Mariette ne côtoyait plus la misère pourrie d'une ville.

— Bonne promenade ? demanda la voix du réceptionniste quand elle revint à l'hôtel.

Mais elle ne s'arrêta pas, gravit l'escalier crasseux et rentra dans la chambre dont elle referma la porte à clef cette fois. Très pâle, elle se laissa tomber sur le lit et alluma une cigarette... Mais vite elle la rejeta en pensant aux silhouettes faméliques des filles de rue. Elle revoyait aussi l'homme au chandail dont elle entendait encore résonner la voix vulgaire... Si seulement elle avait eu sa cravache ! « Il faut vous distraire ce soir », avait dit la sœur.

Ses pensées étaient désespérées... Pourvu que les médecins ne se fussent pas trompés ! Ce serait trop affreux d'avoir entrepris ce voyage pour aboutir au néant ! Cela serait cependant, si la science se montrait incapable de triompher de la malformation. Claude n'hésiterait plus comme elle l'avait fait à « La Malefosse ». Ambrosine ne serait pas à côté d'elle pour l'empêcher d'enjamber un parapet et de disparaître dans les eaux noires de la Seine hostile.

Plus jamais on n'entendrait parler de Claude de Varèze à Roquevire, ni dans la vallée du soleil ! On ne pourrait plus lui reprocher de galoper sur « Ariane » ou sur « Grand-Duc » dans les sentes abruptes qui fleurent bon la lavande... Sa tombe ne serait ni un caveau de famille, où ses pères n'auraient que faire d'un androgyne, ni le cours limpide d'une rivière argentée. « On n'a pas le droit, pensait-elle, de se noyer volontairement dans un reflet du ciel. »

Ce fut sa volonté qui la sauva, une fois de plus. Lorsqu'elle se réveilla le lendemain, elle s'aperçut qu'elle n'avait même pas eu la force de retirer ses bottes et de se dévêtir avant de s'endormir. A présent elle n'avait plus qu'une idée : fuir l'hôtel et le quartier.

— Vous êtes en avance, dit la sœur lorsqu'elle arriva avec sa valise à la clinique. Cela n'a aucune importance : votre chambre vous attend. Le numéro 26. Vous devriez vous mettre tout de suite au lit. Rien ne vaut le calme et le repos avant une opération. Je vais vous envoyer Marcelline qui vous aidera à vous installer.

La chambre blanche et nette, dont le seul ornement était un crucifix placé au-dessus du lit, lui parut le lieu de paix, la retraite la plus sûre pour cacher sa honte et son désarroi.

Sœur Marcelline entra en portant des roses :

— Je viens de les cueillir dans le jardin.

Marcelline n'était que sourire et gentillesse.

Claude, déjà au lit, regardait avec étonnement le visage rayonnant de la petite sœur qui s'était approchée en disant :

— Voulez-vous un autre oreiller ? Je vais vous aider à dénouer vos cheveux...

Claude laissa faire les doigts de fée :

— Ils sont admirables, ces cheveux !

Cela avait été dit avec tant de sincérité, une telle candeur aussi que les yeux de Claude s'emplirent de larmes. C'était un peu la réparation de la phrase prononcée par la voix grasseyante le long du parapet. Si les mots de l'homme avaient été pour Claude une blessure, les paroles de la religieuse furent un baume.

— Je crains, ajouta-t-elle toujours souriante, que vous ne soyez obligée de les faire couper après l'opération. Quel dommage que je ne puisse pas les utiliser pour moi puisque mes cheveux ont été tondus depuis longtemps, au noviciat... Il m'arrive parfois de les regretter... Voyez comme nous ne sommes jamais satisfaits de notre sort !

Sœur Marcelline s'était tue, ayant l'impression d'avoir commis une gaffe qu'elle voulut réparer en demandant aussitôt :

— Puis-je regarder cette carte postale que vous avez posée sur la table de nuit ?... Quelle extraordinaire demeure !

Elle lut : « Varèze » imprimé au bas de la carte.

— La propriété de votre famille ? Comme vous devez l'aimer pour l'avoir emportée avec vous ! Ma famille est originaire de l'Ouest.

— Ma mère était de Maine-et-Loire, dit lentement Claude.

— Quelle coïncidence ! Nous allons pouvoir bavarder et nous raconter tant de choses ! Peut-être préféreriez-vous que je vous laisse ?

— J'aimerais mieux...

— Reposez-vous... Voulez-vous quelques journaux ?

— Non, ma sœur. Les nouvelles ne m'intéressent pas.

— Avant de vous quitter, je dois cependant vous poser une dernière question : êtes-vous catholique ?

- Je suis baptisée et j'ai fait ma première communion.
- Désirez-vous que je prie M. l'aumônier de venir vous rendre visite ?
- C'est inutile. N'ayant rien à me reprocher, je n'aurais rien à lui dire.
- Comme je vous envie ! A tout à l'heure...

Marcelline referma doucement la porte.

Claude pensa que ce devait être un peu ça, un ange.

La petite sœur revint en accompagnant le chirurgien, le professeur Rode.

— Comment va notre nouveau pensionnaire ? demanda le praticien en soulevant les couvertures. Il faudrait retirer votre pantalon de pyjama... Sans doute avez-vous toujours porté le pyjama ?

— Depuis l'âge de quinze ans, monsieur le professeur, mais ma vieille gouvernante prétendait que c'était indécent pour une jeune fille de bonne famille !

— Elle vit toujours ?

— Elle m'attend a la bastide.

— Bien entendu, vous l'avez mise au courant de votre décision ?

— Non, monsieur le professeur.

— Je prévois qu'à votre retour vous allez lui faire une de ces surprises...

— Je ne sais pas encore.

Il la regarda :

— Ah, ça ? N'auriez-vous pas confiance ?

— Si, monsieur le professeur... Mais j'ai tellement peur que ça ne réussisse pas !

— Allons, allons ! Ne vous énervez pas inutilement... Sœur Marcelline, vous lui donnerez deux cachets d'aspirine ce soir. Il lui faut une nuit calme.

— Ce sera pour quelle heure demain, monsieur le professeur ? demanda Claude.

— Voulez-vous 8 heures ? Le plus tôt sera le mieux... A demain donc. Et surtout, du calme !

— Je vous en supplie, monsieur le professeur... Ne me ratez pas ! Je crois que si ça ne réussissait pas, je me tuerais...

— En voilà un malade !... qui n'est même pas malade, d'ailleurs ! Vous avez une magnifique santé... Avez-vous fini de vous mettre dans des états pareils ? Vous êtes un homme, que diable !... enfin, presque...

— Oui, presque...

— Marcelline va rester un peu avec vous...

Après son départ, la crise de larmes éclata. La petite sœur lui tamponnait le visage en répétant inlassablement :

— Ce n'est pas raisonnable. Le professeur Rode est l'un de nos meilleurs chirurgiens actuels.

— Dites-moi la vérité : a-t-il déjà tenté ici la même opération ?

— Oui.

— Il y a longtemps ?

— Trois ans.

— Ce fut un succès ?

— Un triomphe ! devriez-vous dire. Le client s'est marié et il est père de famille... Maintenant, je ne répondrai plus à aucune de vos questions. Je reviendrai juste pour vous obliger à prendre un potage, une compote de fruits et de l'aspirine. Ensuite vous dormirez.

Les cachets firent leur effet. Quand Marcelline revint une heure après le léger repas,

Claude s'était endormie. La petite sœur resta un bon moment auprès du lit, contemplant la merveilleuse chevelure d'ébène déployée sur l'oreiller et qu'il faudrait couper.

Lorsqu'elle tira les rideaux le lendemain matin à 6 heures, Claude se réveillait à peine.

— Eh bien, dit la voix joyeuse de Marcelline, je connais quelqu'un qui n'a pas dû faire de cauchemars ! Je suis venue plusieurs fois pendant la nuit : vous dormiez comme un enfant. Vous pourriez au moins me dire bonjour !

— Bonjour, ma sœur.

— Vous allez être bien sage pendant que je vous ferai une petite piqûre... Aimez-vous les piqûres ? J'ai connu des malades qui ne les détestaient pas... Ils furent d'ailleurs plutôt rares... Donnez-moi le bras et ne bougez plus... Bien... Au moins voilà quelqu'un de courageux ! Dans quelques minutes vous commencerez à sentir un engourdissement... Ne vous effrayez surtout pas ! Ce que je viens de vous faire est tout simplement le commencement de l'anesthésie...

Bientôt l'état de prostration commença. Ce fut dans une sorte de brouillard ouaté que Claude vit arriver dans la chambre un chariot blanc poussé par deux infirmières et qui fut placé à côté du lit... Des souvenirs assez vagues lui rappelaient une montée, qui lui parut interminable, dans un ascenseur... Allongée sur le chariot, à demi inconsciente, elle ne voyait qu'une cornette blanche encadrant le visage toujours souriant de la petite sœur... Il s'effaça pour être remplacé par ceux, plus sévères, de personnages coiffés de calottes blanches et masqués dont on ne voyait que les yeux. De cette partie de son étrange voyage, Claude ne se souvenait plus...

... « Il » ne reprit conscience que dans la soirée. Peu à peu il reconnut la chambre blanche, la fenêtre donnant sur le jardin, le vase de roses posé sur la table, le visage de Marcelline qui souriait... Il ne sentait rien, pas la moindre douleur. Son premier réflexe fut de soulever les draps : il vit de gros pansements... La petite sœur s'était déjà penchée :

— Restez tranquille. Tout s'est parfaitement passé. Vous êtes un homme...

Claude ne pouvait pas encore parler mais Marcelline eut l'impression que les yeux noirs, déjà immenses, s'agrandissaient démesurément... Et elle reprit de sa voix douce :

— J'ai bien dit : vous êtes un homme... Vous n'allez pas encore pleurer au moins ? Un homme, ça ne pleure pas... Faites-moi au contraire un sourire qui prouvera à votre amie Marcelline que vous êtes heureux ! Il est très beau ce sourire... A présent, je me tais et je continue à réciter mon chapelet pour votre bonheur futur... Chut !

Ce ne fut que le lendemain que Claude put se rendre compte lui-même qu'il était bien devenu un homme. Et, malgré toutes les remontrances de la petite sœur, il pleura... Mais ce fut de joie.

Après une huitaine de jours, il put faire quelques pas dans la chambre, soutenu par Marcelline qui l'aida à aller du lit à la chaise longue installée auprès de la fenêtre. Le chirurgien avait déclaré qu'il pourrait quitter la clinique au bout d'un mois, mais Claude n'y tenait pas trop, préférant n'en sortir que lorsqu'il se sentirait tout à fait solide, capable de prendre aussitôt le train pour Gap.

Un après-midi où il était assis près de la fenêtre, bâtissant d'étranges projets d'avenir, sœur Marcelline entra avec un sourire assez mystérieux :

— Maintenant que vous êtes pratiquement rétabli, je crois que nous allons être obligés de procéder à une deuxième opération...

Il la regarda, inquiet, mais elle continua de plus en plus souriante :

— J'ai apporté, moi aussi, mes instruments de chirurgie...

Elle avait exhibé un peigne et des ciseaux :

— J'ai pensé qu'il vous serait sans doute désagréable, à votre départ d'ici, d'aller faire couper une telle chevelure d'homme dans un salon de coiffure. Nous aurions pu, évidemment, faire venir un figaro ici... Seulement je me méfie de la discrétion professionnelle de ce genre de personnage ! Je vais donc être contrainte de faire le garçon-coiffeur... Ce ne sera pas la première fois d'ailleurs ! Dans mon métier on doit savoir tout faire !

Claude répondit :

— Non, ma Sœur. Vous ne ferez pas le coiffeur aujourd'hui, ni demain ni jamais avec moi parce que je ne vous l'ai pas demandé... Je comprends très bien le sentiment – disons : « charitable » – qui vous anime... Vous craignez que l'on ne me trouve ridicule avec mes cheveux longs ou mon catogan ? Mais cela m'est indifférent... Il y a longtemps que j'ai appris, dans mon pays, à ne plus me préoccuper de l'opinion des autres. Aussi ai-je décidé de conserver ma chevelure.

La petite sœur le regardait, effarée.

Il continua :

— Pourquoi les hommes ne porteraient-ils pas de longs cheveux, après tout ? Ils l'ont bien fait à certaines époques ! Ne serait-ce pas le moyen de rétablir un juste équilibre depuis que les femmes se font tondre ?

— Et moi qui pensais vous faire plaisir en vous offrant de vous débarrasser de votre dernier attribut féminin ! Ne croyez surtout pas que ma paire de ciseaux aurait massacré de gaieté de cœur une chevelure pareille... J'avais simplement l'impression que c'était nécessaire.

— Pas moi ! On dirait que cela vous ennuie de me voir conserver mes cheveux !

— Nullement, monsieur... J'ai simplement peur que cela n'amène un sentiment de gêne indéfinissable chez d'autres qui risqueraient de moins bien vous comprendre que moi qui suis votre amie.

— Et après ? Il n'y a rien d'inconvenant.

— Non, bien sûr... Mais cela pourrait faire naître dans certains esprits une sorte de doute... Avec une pareille chevelure, ne craignez-vous pas que l'on continue à vous croire... une femme ?

— Et si c'était cela que je cherchais, ma Sœur ?

— Ce n'est pas possible, monsieur ! Vous ne feriez pas une chose pareille ! Vous n'en avez pas le droit... Le Seigneur a dit : « Malheur à celui par qui le scandale arrive ! »

— Le Seigneur ne portait-il pas de longs cheveux, lui aussi ?

— Moins longs certainement ! C'était un privilège qu'il laissait aux Marie-Madeleine... C'étaient aussi d'autres temps ! Il vaut mieux que je me retire... Je vous demande pardon de vous avoir importuné...

Mais au moment où elle fut sur le seuil de la chambre, elle se retourna pour dire :

— Quelle que soit votre décision, je persiste à croire qu'une telle chevelure ne convient pas au costume masculin... Vous êtes un très bel homme, monsieur de Varèze... Vous êtes mieux que cela : n'êtes-vous pas devenu le comte de Varèze ? Pensez-vous vraiment que l'on admette qu'un aristocrate puisse se coiffer ainsi ?

Elle était déjà sortie après avoir refermé la porte sans bruit, selon son habitude.

Claude lui en voulut de sa dernière remarque, Marcelline avait vu juste en blessant son orgueil. Elle ne l'avait pas fait par méchanceté mais par devoir, jugeant que c'était nécessaire.

« Il n'y a plus de demoiselle de Varèze, s'était répété Claude depuis l'opération. Il n'y en aura plus jamais ! » Mais, à chaque fois, cette phrase mentale lui avait paru sonner faux. Les conséquences insensées de l'opération – auxquelles il n'avait même pas voulu penser avant d'être certain de la réussite – le hantaient...

Il y a d'abord le « qu'en-dira-t-on ? ». Claude avait eu beau affirmer à sœur Marcelline qu'il se moquait de l'opinion publique, il n'était plus très sûr que ce serait possible s'il entendait ricaner ceux de son pays sur son passage. Dans une grande ville comme Paris, cela n'aurait eu aucune importance qu'il prît l'allure complète d'un homme : personne ne l'y connaissait avant... Mais à Varèze, ce serait autre chose ! Pendant vingt-cinq années, il avait été « Mlle Claude ». Tout Roquevire l'avait vu faire sa première communion en robe blanche. Toute la vallée du soleil parlait de la cavalière de la bastide avec une sorte d'admiration haineuse... Si Claude revenait sous l'aspect d'homme, il deviendrait la risée : là serait le véritable scandale que la petite sœur, dans sa candeur, ne pouvait comprendre, ni même soupçonner. Au lieu d'être une joie, le retour à Varèze deviendrait un supplice. La vie y serait intenable et, tôt ou tard, Claude serait obligé de s'expatrier, d'abandonner la terre ancestrale, de quitter le seul pays où il pouvait vivre...

Il n'était pas possible non plus de se présenter à la mairie de Roquevire pour demander à changer d'état civil... Problème angoissant dont les différents médecins l'avaient déjà entretenu au cours de visites qu'ils lui avaient faites à la clinique après l'opération. L'un d'eux, le professeur Vernier, avait même sérieusement attiré son attention sur l'obligation d'entreprendre des démarches qui seraient très longues :

— Pour les registres inhumains de l'état civil, que vous le vouliez ou non, que vous ayez été opéré ou pas, vous n'êtes toujours inscrit que sous le sexe féminin... Le changement ne pourra être effectué que grâce à de nombreuses attestations légalisées.

— Mais, monsieur le Professeur, comment les obtenir sans qu'une foule de gens ne le sache ?

— Evidemment, l'administration n'est pas toujours très discrète... Elle peut même exiger l'audition et la déposition écrite de certains témoins tels que cette vieille gouvernante qui a servi de sage-femme à votre naissance ou d'anciens serviteurs qui vous ont vu enfant... C'est un risque que vous serez bien obligé de courir... J'ai même connu un cas analogue au vôtre qui a dû aller jusqu'au Conseil d'Etat pour obtenir satisfaction... Inutile de vous dire que la presse s'est ruée sur l'affaire et que le grand public s'en est largement repu !

— C'est monstrueux !

— Oui... Malheureusement, mon bon monsieur, la société est ainsi ! Vous ne lui ferez jamais avaler que l'on puisse changer impunément de sexe quand elle a consenti à vous en attribuer un... Pour beaucoup de gens à l'esprit borné, habitués depuis des générations au sentiment de stabilité qu'apporte la contemplation d'archives municipales, il y a une sorte d'impudeur de notre part à avoir tenté et surtout d'avoir réussi à vous donner votre véritable personnalité physique... On n'aime pas ces changements brusques : ils déroutent l'opinion et la morale bourgeoise qui trouve cela indécent ! Et j'en arrive à croire, avec quelques-uns de mes confrères, que si la science parvient parfois à modifier la constitution d'un individu, elle ne changera jamais l'égoïsme incommensurable de l'homme !

La décision de Claude était déjà prise : il ne ferait pas modifier son état civil. Puisqu'on ne le croirait pas ou qu'on rirait de lui, il préférerait rester aux regards de tous « Mlle de Varèze ».

Il y avait enfin son nom qu'il n'avait pas le droit de rendre ridicule. Les Varèze avaient peut-être toujours été détestés, mais on les avait respectés. Personne, à l'exception d'Ambrosine qui se tairait jusqu'à la mort et Melchior – qui n'était plus –, n'avait connu le

drame secret que venait de vivre la noble famille. Maintenant qu'il prenait fin, il était trop tard et inutile de le révéler, de l'étaler au grand jour... La vieille gouvernante l'avait maintes fois répété et c'était l'une des seules choses vraies qu'elle eût dites : « Ce serait la fin de Varèze. » Et Varèze ne pouvait plus, n'avait plus le droit de mourir...

Une idée germa dans le cerveau de Claude et s'y ancrâ très vite avec toute la force de la seule solution possible. Dès qu'il serait de retour à la bastide, il prendrait Mariette pour en faire la mère de son futur enfant. Ce ne pourrait être qu'un garçon : une fois de plus le sang des Varèze imposerait sa loi... Il enverrait Mariette à la ville pour qu'elle accouchât en secret et, lorsqu'elle reviendrait à la bastide avec l'étrange héritier, tout le monde croirait – Ambrosine la première – qu'elle s'était laissée séduire par un inconnu de la ville... Claude veillerait secrètement à l'éducation de ce bâtard et, un jour, il annoncerait qu'il l'adoptait à condition qu'il portât le nom illustre... On le critiquerait... Ambrosine serait peut-être même la plus acharnée à dire que le fils d'une servante était indigne de régner sur le domaine mais le temps passerait, arrangeant les choses. Et nul ne se douterait jamais dans le pays qu'il n'y avait pas eu de solution de continuité dans la dynastie. Nul ne devinerait que le sang bleu coulait dans les veines de l'enfant adopté... Certes, Mariette n'était pas de souche noble mais quelle importance cela pouvait-il avoir puisque la race du père était assez forte pour dominer les origines de la mère... Un jour, cette mère n'aurait pas plus d'importance que toutes les autres femmes des Varèze. D'ailleurs, Claude ne l'épouserait jamais, pour bien marquer la différence de caste. Il lui prendrait l'enfant : ce serait suffisant.

Mariette serait enchantée. Que pourrait-elle rêver de plus ! Son avenir ne serait-il pas quand même assuré ? Elles n'étaient pas si nombreuses les obscures filles de ferme qui avaient eu semblable honneur ! Ne serait-elle pas aussi la seule à connaître le prodigieux secret de son amant caché ? N'était-ce pas une admirable situation pour une maîtresse ? Et elle aurait tout intérêt à se taire. Si elle s'avisait d'être trop bavarde, Claude emploierait un moyen pour la faire taire, n'importe quel moyen... Ne se savait-il pas maintenant capable de tout puisqu'il était mâle ?

Un étrange sentiment, assez malsain, se glissait aussi dans ses pensées : celui de l'émoi ressenti par la fille rousse quand elle découvrirait qu'il était un amant alors qu'elle ne serait venue le retrouver qu'avec l'idée de plaire à une autre femme... Ce serait pour Claude un instant rare, unique, dans la vie d'un homme. Un moment éblouissant...

Pour toutes ces raisons il ne devrait modifier en rien son aspect extérieur : il ressortirait de cette clinique tel qu'il y était entré, en culotte de cheval et botté. Il devait surtout conserver la chevelure d'ébène qui était la seule, la dernière trace de sa féminité disparue.

Quand le moment vint de partir, la pensée qu'il ne reverrait plus Marcelline lui fut odieuse. Pendant les dernières semaines, la petite sœur n'avait plus fait aucune allusion à la coiffure. Elle était même revenue souvent bavarder avec lui, souriante et indulgente, comme si rien ne s'était passé. Ils avaient parlé de la bastide, de la Durance, des Alpilles, du département de Maine-et-Loire aussi, qui faisait partie de cet ouest de la France d'où une Agnès aux yeux bleus était venue pour assurer la continuité d'une dynastie provençale et une sœur Marcelline pour se pencher sur les misères humaines. Sans connaître cette région tempérée, Claude avait l'impression de l'aimer parce qu'elle avait donné les seuls anges qui avaient plané sur sa vie. Les adieux de Marcelline furent simples :

— Envoyez-moi de temps en temps une carte postale, avait-elle demandé, quand vous aurez retrouvé votre pays de soleil.

— Je vous le promets... J'aimerais tant vous faire découvrir un jour mes montagnes !

— Je n'ai jamais été à la montagne. Quand j'étais enfant, mes chers parents emmenaient leurs enfants toujours en vacances au bord de la mer, en Bretagne... Connaissez-vous la mer ?

— Non, ma Sœur.

— Alors nous sommes quittes ! Et nous pourrons conserver l'espoir de faire découvrir un jour à l'autre quelque chose de vraiment beau !

— J'aurais voulu vous offrir un splendide cadeau pour vous remercier de tout votre dévouement, pour votre gentillesse, pour votre sourire... Vous ne pouvez savoir ce que vous avez été pour moi... Peut-être allez-vous même trouver assez stupide ce que je vais vous dire : vous avez incarné la première femme que j'ai pu regarder avec des yeux d'homme... Oui... Ne vous scandalisez surtout pas ! Mon sentiment pour vous a toujours été très pur : vous étiez pour moi, quand je vous ai vue à mon réveil – après l'opération – assise à côté de mon lit en train d'égrener votre rosaire, l'incarnation de toute la douceur féminine que je n'avais pas encore connue, de tout le charme aussi... Vous avez beaucoup de charme, petite sœur... Si, si ! Pourquoi le nier ? Ce ne peut pas être défendu par l'Eglise ou alors ce serait trop injuste ! Regardez-moi une dernière fois bien en face avec ces yeux dans lesquels j'ai trouvé la même limpidité joyeuse que dans les eaux de ma rivière argentée... Des yeux qui nous lavent de toute mauvaise pensée... Je vous en supplie : continuez à regarder ainsi les hommes malheureux, petite sœur ! Ils ont tellement besoin de vous... Où sont vos ciseaux ?

— Mes ciseaux ? répéta Marcelline, le visage transfiguré.

— Allez vite les chercher !

Quand elle revint, il avait défait le catogan :

— Ce sera mon cadeau : vous pouvez couper une mèche de ces cheveux que vous n'aimez plus... J'ai pensé que vous aurez ainsi l'impression que, un jour peut-être, je finirai par suivre vos conseils. Mais il ne faut pas faire les choses trop vite... Ne m'enlevez pas tout ! Que voulez-vous ? depuis le temps, j'ai fini par m'y habituer...

Les ciseaux de Marcelline firent une légère entaille.

— J'ai tout juste pris une petite mèche, dit sa voix radieuse. Il vous en reste encore suffisamment ! Laissez-moi refaire votre catogan pour la dernière fois... Je vous promets de toujours garder votre cadeau : ce sera le souvenir le plus précieux que m'aura laissé un malade !

Ils étaient maintenant dans le couloir qui menait vers la sortie, vers la nouvelle vie qui attendait Claude... La Mère Supérieure, sœur Claire, était devant la dernière porte.

— N'oubliez pas, monsieur de Varèze, dit-elle, que le docteur Auret a demandé que vous passiez le voir pour un examen général avant de reprendre votre train.

— Oui, ma Sœur.

— Il ne nous reste plus, à sœur Marcelline et à moi, qu'à vous souhaiter un excellent voyage...

— Au revoir, ma Sœur... Au revoir, Marcelline...

Des perles minuscules apparurent sur les paupières de la petite sœur quand la porte de la rue se fut refermée et la voix d'ange murmura dans un souffle :

— C'est un vrai grand seigneur...

— Eh bien, ma fille ? dit sévèrement sœur Claire. Que vous arrive-t-il ? Auriez-vous oublié qu'on a besoin de vous à la chambre 34 ?

— Non, ma Mère !

La silhouette menue s'éloigna dans le couloir, dont elle frôla les murs avec sa légèreté d'ombre blanche, pendant que ses yeux restaient baissés vers la terre.

— Cher monsieur, déclara le docteur après un rapide examen, vous êtes complètement rétabli. Le professeur Rode est un remarquable chirurgien : bientôt la cicatrice sera à peine visible. Quand partez-vous ?

— Dans une heure, docteur. J'ai un train de jour qui me déposera à Gap ce soir vers 10 heures.

— Je comprends assez votre hâte de quitter nos brumes de la Seine... Je vous envie même ! Vous devez mener là-bas une existence magnifique ! Avez-vous quelques projets ?

— Comme n'importe qui en aurait, docteur, s'il avait passé par ce que je viens de connaître...

— Comprenez-moi : je veux dire des projets... matrimoniaux ? Vous pouvez très bien vous marier maintenant. Il le faut même ! L'homme n'a pas été créé pour vivre seul... Et puis, si je ne craignais de parler un peu crûment, je dirais que vous avez du retard à rattraper ! Vous êtes solide et de bonne race... Votre devoir est d'avoir des enfants qui assureront plus tard la relève de votre beau nom... Je suis persuadé que monsieur votre père, dont vous m'avez parlé le jour de votre arrivée en termes un peu durs, aurait été très heureux de vous voir revenir ainsi.

Claude se taisait, gêné.

— Je sais très bien que vous avez encore le temps, à votre âge, et que rien ne presse... Le mariage demande réflexion... Il ne serait même pas mauvais que, pendant les premiers mois, vous vous adaptiez à votre nouvelle condition physique... Enfin, vous me comprenez : jetez un peu votre gourme, jeune homme, et après devenez raisonnable en fondant un foyer... Vous méritez d'être heureux. Au revoir, monsieur.

Quand Claude aperçut – du taxi qui le ramenait de Gap – se dressant sur leur roc, les tours de Varèze, il éprouva un sentiment qu'il n'avait encore jamais connu puisqu'il ne s'était pas absenté auparavant : le prodigieux sentiment du retour dans lequel la nostalgie sait se mêler à l'amour... Il se demandait comment il avait pu vivre aussi longtemps loin de sa vallée, sans son paysage de roches, séparé de tout ce qui représentait la stabilité de son existence. Aidé par la douceur de la nuit provençale retrouvée, il remplissait ses poumons de l'air vivifiant qui le débarrassait de la puanteur des villes...

— Laissez-moi ici, dit-il au chauffeur lorsqu'ils furent à l'entrée de la route conduisant à la bastide.

— Vous aurez un rude bout de chemin à faire à pied !

— Je ne m'en apercevrai même pas ! répondit Claude avec bonne humeur. (Il faillit ajouter :) N'est-il pas normal de trouver que ce que l'on fait depuis l'enfance n'a rien de pénible ?

— Vous n'arriverez pas là-haut avant minuit...

— Je l'espère bien ! J'ai tout le temps... Combien vous dois-je ?

Après être descendu de la voiture et avoir attendu qu'elle eût fait demi-tour, il s'engagea sur le chemin de rocailles.

En agissant ainsi, il voulait savourer sa joie. Cette marche nocturne promettait d'être exaltante, parfumée par l'odeur de lavande, harmonisée par les cigales, éclairée par les feux follets des vers luisants, saupoudrée de rêve... Il humait aussi le dur et piquant élixir du thym sauvage.

Son bonheur était celui d'un « Gavot » qui revenait vers son roc. Sa vue d'oiseau de proie, qui perçait aussi bien les ombres nocturnes que les brumes matinales, allait alternativement des tours de sa bastide aux hautes falaises couronnées à cette heure de buissons noirâtres et

de roches livides. Claude pouvait fouler à nouveau le sol de son royaume inexploré par d'autres, la terre chaude de son orgueilleuse indépendance...

Il était né pour cette aridité qui remplaçait dans son cœur ébloui les villages trop civilisés et les contrées plantureuses que le chemin de fer lui avait fait voir pendant dix heures d'affilée. Nulle ivresse ne serait comparable à celle qu'il ressentait : ne venait-il pas de retrouver dans « son » ciel l'étoile qu'il avait cherchée en vain alors qu'il était triste sur les rives de la Seine ? N'était-elle pas pour lui, cette petite étoile au nom inconnu, un emblème de pérennité ? N'était-ce pas vers elle qu'il avait toujours levé les yeux aux moments de désespérance quand il voulait s'évader de la haine séculaire des hommes ? Comment ne l'aurait-il pas regardée avec reconnaissance le soir où sa marche triomphale le conduisait enfin vers l'amour ?

... Mariette était là-haut l'attendant depuis des semaines... Mais il ne la verrait que le lendemain. Pendant toute la nuit qui s'annonçait magicienne de féerie, il continuerait à distiller sa joie intérieure pour lui seul, en égoïste... Pendant quelques heures encore il conserverait son admirable secret. Demain seulement, après le plaisir de l'attente, il le livrerait à la fille de désir... C'était pourquoi il avait laissé repartir la voiture : il ne voulait attirer l'attention de personne... Il rentrerait à pas de loup, presque comme un voleur, dans la tanière grandiose... Et, tout à coup, il éclata de rire comment n'y avait-il pas encore songé ? Ce retour, après l'unique voyage de toute une existence, ne rappelait-il pas celui qu'avaient fait successivement son père, son grand-père, ses aïeux pour ramener d'un lointain Maine ou d'une riante Bourgogne celle qui serait condamnée à être l'épouse ? Lequel de tous ces Varèze se serait permis ensuite d'entreprendre un autre voyage ? Et parce qu'il n'y avait qu'un voyage inscrit dans la vie de chaque Varèze, Claude ferait comme ses prédécesseurs. La seule différence était que son voyage à lui n'avait eu lieu que pour le rendre capable de prendre femme... Mais en revanche, il était le premier – dans l'histoire de la bastide – qui n'avait pas été contraint d'aller chercher au bout de la France celle qu'il lui fallait... Elle s'était présentée à lui, devant sa porte, avec tout l'éclat de son insolence fauve. Il n'avait eu qu'à se pencher sur des lèvres gourmandes.

Son rire cessa quand il passa devant l'entrée de « La Malefosse » : il se souvenait que si le corps nu de la fillette rousse ne s'était pas montré à lui un soir dans ce lieu, jamais peut-être il n'aurait éprouvé le choc d'où avait découlé toute sa volonté de devenir homme.

... Telles furent les images qui se succédèrent, pendant sa longue rêverie, après que celle dont il venait de faire sa femme eut quitté la chambre. Il ne regrettait pas de s'être laissé entraîner par le fil conducteur de la mémoire qui venait de lui permettre de faire le point nécessaire. Ce n'aurait pas été pendant ces trois mois d'exil qu'il aurait pu repenser avec calme à l'étrange déroulement de cette période insensée de son existence. Pour clarifier ses souvenirs, il avait fallu le silence de la pièce encore imprégnée du parfum de l'amante. Il ne referait pas plus ce voyage en mémoire que le voyage réel. Il ferait même tout pour essayer de l'oublier. Il venait de tourner une page.

Le soleil était revenu lorsque Claude rencontra Ambrosine dans l'escalier. Il eut pour elle un salut joyeux et désinvolte. La vieille femme en fut très étonné, n'ayant pas souvenance que « son » enfant lui ait encore dit bonjour ainsi. Elle en fut également ravie, pensant que c'était chez Claude une façon d'exprimer son contentement d'être enfin revenue à la bastide.

Pendant qu'elle se dirigeait vers la chambre – où elle s'était réservé le droit, à l'exclusion de toute autre servante, de mettre de l'ordre chaque matin – Ambrosine se demandait si

cette explosion de joie inattendue n'était pas une conséquence directe du mystérieux voyage. Elle en voulait beaucoup à Claude de son manque de confiance : pourquoi « son » enfant ne lui avait-elle pas dit la véritable raison de son absence ? Ambrosine estimait pourtant être la seule personne à avoir le droit d'être tenue au courant de tout ce qui arrivait de bon ou de mauvais à Claude... Il semblait, pour une fois, après avoir entendu le joyeux bonjour, que ce fût un événement heureux. Alors, raison de plus ! Ils étaient si rares depuis un quart de siècle les moments de joie à la bastide, que la vieille pouvait bien recueillir quelques miettes du festin !

Son entêtement finirait d'ailleurs par triompher : même si Claude continuait à ne rien lui dire au sujet de son absence, Ambrosine finirait par savoir...

Quand elle entra dans la chambre, elle fut frappée par le désordre qui y régnait. Claude n'était cependant revenue que la veille et avait trouvé à son retour une pièce nette, entretenue avec amour par Ambrosine pendant les semaines d'attente. Il avait suffi d'une seule nuit pour défaire entièrement la belle ordonnance des meubles et des objets. Les couvertures du lit traînaient sur le parquet au pied de la fenêtre, la table de chevet avait été renversée sans que Claude ait même eu l'idée de la relever, il y avait des cendres de cigarette répandues un peu partout au risque de brûler les tapis... Tout cela était pitoyable : jamais encore la vieille femme n'avait vu un tel spectacle de désolation dans la chambre de « son » enfant ! Elle était contrariée et inquiète... Lorsqu'elle fut à côté du lit, son regard perçant, auquel n'échappait pas la présence d'un grain de poussière, resta hypnotisé pendant que ses doigts décharnés s'approchaient de l'oreiller pour prendre sur la taie blanche, avec d'infinies précautions, un cheveu roux... Aucun doute n'était possible : personne d'autre que Mariette n'avait à Varèze cette teinte de cheveux.

Ambrosine, chancelante, dut s'agripper à l'un des montants du baldaquin pour ne pas s'écrouler. Sa tête de vieille paysanne, cependant bien solide, vacillait. Aucun mot, aucun nom ne venait dans sa gorge ni sur ses lèvres crispées à l'exception de « Mariette » qu'elle répétait inlassablement dans une sorte d'hébétement :

— Mariette !

Et un étrange phénomène se produisit : Ambrosine, qui continuait à ignorer et ne saurait jamais que deux femmes pussent s'aimer, eut en un éclair de froide lucidité l'exacte révélation de la vérité : du moment que la fille rousse, avec toute son effronterie, avait passé la nuit dans le même lit que Claude, c'était que Claude... Non ! La vieille femme se sentait divaguer. Tout cela était trop incroyable ! Et cependant...

Le secret du voyage mystérieux s'était brusquement dissipé : la seule raison de la longue absence, c'était cela ! Claude avait dû aller trouver en cachette un guérisseur extraordinaire ou même une sorcière qui l'avait transformée, qui avait obtenu en quelques semaines le résultat inverse de celui qu'Ambrosine cherchait à atteindre en obligeant « son » enfant à boire des tisanes magiques... Alors que Ambrosine n'avait toujours voulu que développer la féminité de Claude, celle-ci revenait complètement masculinisée par le pouvoir d'inconnus.

Ambrosine, la vieille servante fidèle et dévouée jusqu'à la mort, se sentait trahie, abandonnée par le seul être au monde sur qui elle avait reporté toute sa tendresse depuis tant d'années... Pas un instant elle ne pensa, tellement son mépris pour eux était grand, que Claude avait tout simplement été trouver des médecins. Pour elle, la médecine aurait été incapable de réaliser semblable miracle.

Et elle pleura longuement devant la couche des premières amours de « son enfant ». Mais elle se raidit quand elle entendit, derrière elle, une voix disant sur le seuil de la pièce :

— Tu pleures ? Pourquoi ?

Ambroisine se retourna, après avoir séché d'un revers de la main les larmes qui inondaient son visage ridé, en demandant à son tour :

— Tu as fait cela ?

— Je n'en avais peut-être pas le droit ?

— Tu as tous les droits ici puisque tu es le maître...

Elle le regardait avec un mélange de crainte et de curiosité. C'était pourtant bien son enfant tel qu'elle l'avait toujours connu : dans les mêmes vêtements, botté, avec le lourd catogan retombant sur la nuque...

— Pourquoi me dévisages-tu ainsi ? On dirait que c'est la première fois de ta vie que tu me vois !

— J'essaie de te découvrir autrement, Claude... tel que tu es devenu...

— Je suis celui que j'aurais dû être depuis le jour de ma naissance si ton ignorance ne m'avait pas faussement étiqueté.

— Pardon...

— Tu es pardonnée maintenant, puisque ces médecins, que tu détestes, ont réussi – eux ! – à me restituer mon sexe véritable.

— Ce sont... les médecins ?

— Oui. Je t'interdis à l'avenir de dire le moindre mal d'eux ! Je t'interdis aussi de révéler à qui que ce soit le secret que tu viens de découvrir... Pour tout le monde je reste Mlle de Varèze... Je pense que tu seras satisfaite, toi qui avais tellement peur que mon nom ne fût ridiculisé, à l'idée que personne ne saura en dehors de toi.

— Mais... elle ? demanda la vieille en montrant le cheveu qu'elle tenait encore entre ses doigts.

— C'est donc ça la preuve de ta découverte ! Eh bien, puisqu'elle ne dépend que d'un cheveu, n'oublie jamais qu'il ne tiendra qu'à un cheveu également que je ne me sépare de toi si tu t'avises à l'avenir d'être désagréable avec Mariette... Que cela te convienne ou non, elle est maintenant ma maîtresse... Tu ne voudrais tout de même pas que je me passe éternellement de femme parce que tu t'es trompée le jour de ma naissance ? Désormais nous serons donc trois dans le secret : toi, elle et moi. Tu t'apercevras, avec le temps, que tout est pour le mieux et que j'ai choisi la seule solution compatible avec la grandeur de Varèze.

— Je te crois, mon petit... Si j'ai du chagrin, ce n'est pas parce que tu es devenu homme, bien au contraire ! J'en suis heureuse pour toi, pour l'avenir du nom aussi... J'ai de la peine parce que tu ne m'as pas tenue au courant de ta décision... J'aurais pu t'accompagner dans ton voyage... Tu as tellement dû souffrir, mon pauvre enfant !

— Physiquement, je n'ai rien senti : l'opération a été normale. Moralement, ce fut avant que j'ai souffert atrocement; mais, depuis, j'ai commencé à vivre...

— Alors vraiment, tu es un homme... complet ?

— Si tu as besoin de renseignements, tu les demanderas à Mariette... Mais elle ne te les donnera pas ! Elle sera aussi discrète que toi.

— Je l'espère...

— Elle le sera ! répéta Claude avec force. Je le veux ! Le mieux est d'ailleurs que vous ne parliez jamais ensemble de ces choses... Essayez plutôt de vous entendre... La bastide est grande... Chacune de vous y a sa place : toi pour continuer à t'occuper de la maison, elle pour l'amour... Rassure-toi : telle que je pense maintenant la connaître, Mariette a horreur des soins domestiques ! Elle n'empiétera jamais sur ton domaine. Elle n'est une maîtresse que dans le lit... Et s'il t'arrivait à l'avenir de trouver encore le matin, quand tu viendras faire cette chambre, des cheveux roux, prends-en ton parti ! Je vais faire un tour à la ferme... Nous

déjeunerons à 1 heure.

— Elle prendra ses repas avec toi ?

— Es-tu folle ?... Mariette ne viendra ici que lorsque j'aurai besoin d'elle et ce ne sera jamais sa conversation qui m'intéressera. C'est son corps qui me plaît...

Trois années passèrent. Ambrosine, qui avait fini par comprendre qu'il ne pouvait pas y avoir d'autre façon de vivre pour Claude, s'il restait à la bastide, acceptait l'étrange situation. Mariette avait découvert, nuit après nuit, toutes les joies charnelles que lui apportait son amant. « La Demoiselle de Varèze » enfin continuait à régner sur la bastide et à être détestée par les gens de Roquevire.

Pendant ces trois années, Claude et Mariette avaient épuisé toute la gamme des plaisirs. Claude croyait que, en amour, le sentiment découlait nécessairement de l'acte. Mariette, plus fine dans sa rouerie, sentait parfois le fossé creusé par la différence de classe : elle n'était réellement, comme Claude l'avait promis à Ambrosine, la maîtresse que dans le lit. Elle n'avait aucun droit au règne sur le domaine : son amant, avec sa brusquerie, le lui avait fait comprendre plusieurs fois. Et la fille rousse se demandait avec anxiété si la satiété physique ne viendrait pas un jour remplacer l'appétit de luxure qui les poussait l'un vers l'autre. Elle se consolait en se disant que Claude était prisonnier de son secret et qu'il ne pourrait jamais aimer une autre femme – lui que tout le monde continuait à considérer comme une fille depuis vingt-huit années – sans lui révéler l'étrange transformation qu'il avait subie. Mariette avait confiance dans l'orgueil de Claude qui ne s'abaisserait jamais à de telles confidences. Et qui, dans ce pays perdu, aurait pu séduire Claude ? Mariette se savait la plus belle, la seule jolie fille de la région à vingt kilomètres à la ronde... Comme son amant ne retournerait jamais dans une ville, où les filles pouvaient être plus dangereuses, il n'y avait pas le moindre risque de concurrence. Mariette, sans le laisser trop paraître, surveillait nuit et jour son amant qu'elle avait fini par adorer. Il lui arrivait même, après des nuits d'extase, de rêver du jour où Claude l'emmènerait dans un lointain pays pour l'épouser... Ce jour-là peut-être le catogan d'ébène disparaîtrait-il pour céder la place à une coiffure masculine ? Ainsi il ne resterait plus rien de la demoiselle de Varèze... Mais l'amante le regretterait sans doute : ses instincts vicieux lui faisaient prendre un plaisir extrême à s'abandonner aux caresses d'un homme à chevelure de femme... Mariette aimait la silhouette ambiguë de Claude : elle raffolait du catogan dominant la culotte de cheval et les bottes. Au fond, Mariette était parfaitement heureuse. N'avait-elle pas tout pesé, tout prévu ? Tout, sauf le retour de Georges dans le pays avec sa jeune femme, Florence, qui était très jolie... trop jolie ! Très femme aussi...

Mariette avait eu tout le temps de l'épier, derrière les rideaux de sa fenêtre mansardée des communs, quand Claude lui avait fait visiter, ainsi qu'à Georges, les écuries... Et la fille rousse avait tout de suite conçu une haine mortelle à l'égard de la fille blonde qui venait s'immiscer dans son bonheur caché. Claude dévorait de ses grands yeux noirs d'amant la nouvelle venue... Mariette connaissait trop les manières de Claude... Il fallait réagir sans attendre.

C'était pour cela qu'elle s'était glissée dans la chambre et dans le lit dès que l'Anglaise était repartie avec son mari. Une fois encore, après les premiers reproches, Mariette venait d'avoir la victoire de la chair : Claude n'avait pu résister à sa sensualité... Mais alors qu'elle s'étirait dans le lit auprès de l'amant satisfait, la fille rousse n'était quand même plus très sûre d'elle-même. Claude restait silencieux et Mariette n'osait plus rien lui dire par crainte que d'autres reproches ne fussent le choc psychologique qui déchaînerait le nouveau désir de l'homme. Plus une fille essaie de décrier à son amant une rivale éventuelle et plus l'amant

pense à la rivale.

Mariette, affolée, sentait, avec son instinct de bel animal sensuel, qu'un amour très nouveau – à la fois pur et plus noble que celui qui avait poussé Claude vers elle – commençait à flotter dans l'atmosphère de plus en plus trouble de la bastide...

L'AMOUR

Claude était sur le perron quand la Jaguar, conduite par Florence, arriva dans la cour d'honneur.

— J'étais sûre que vous seriez adorable en « jodhpurs », dit Claude en guise de bienvenue. Georges n'a même pas eu le courage de vous accompagner ?

— Vous auriez aimé qu'il vînt ?

— Non, car je n'aurais eu pour lui qu'un cheval médiocre. Vous a-t-il dit qu'il montait très bien autrefois ?

— Il ne me dit pas tout...

Claude l'entraîna vers les écuries où le palefrenier attendait, les chevaux en main. Après avoir fait le tour de la jument que Claude lui avait réservée, Florence déclara :

— Je crois que « Mlle Chrysanthème » et moi nous entendrons très bien ! Comment s'appelle déjà votre pur-sang ? Il est véritablement splendide...

— « Obéron »... Il ne vaut cependant pas un cheval qui appartenait à mon père et que j'ai continué à monter pendant quelque temps après sa mort : « Grand-Duc », un sauteur incomparable !

Ils étaient déjà en selle et ne remarquèrent pas, au moment où ils s'éloignaient au pas, les rideaux de la fenêtre mansardée qui se soulevaient en laissant entrevoir le visage haineux de la fille rousse.

Mariette entrouvrit avec précaution la fenêtre pour essayer d'entendre quelques bribes de leur conversation. Elle ne perçut que la voix de l'Anglaise disant avec l'accent qui contribuait à lui donner du charme :

— Je sens que notre promenade sera merveilleuse...

La voix se perdit. Les rideaux de la fenêtre retombèrent.

Florence et Claude ne revinrent que quatre heures plus tard. En entendant les pas d'« Obéron » et de « Mlle Chrysanthème », Mariette se précipita de nouveau à la fenêtre qu'elle ouvrit toute grande cette fois pour qu'on la vît bien.

— Qui est cette très jolie personne ? demanda Florence en mettant pied à terre.

— La fille de mon jardinier, répondit évasivement Claude en adressant un regard de reproche à Mariette qui, elle, continua à dévisager l'étrangère avec un sourire de défi.

Mais Florence n'y prêta aucune attention tellement elle se sentait attirée par l'étonnante personnalité de Claude.

Quand ils furent près de la voiture, laissée devant le perron, Claude dit avec fermeté :

— Vous n'allez pas déjà repartir ?

— Georges doit m'attendre pour déjeuner... Et il est toujours de mauvaise humeur lorsqu'il a faim ! C'est un vrai Français...

— Vous déjeunerez ici avec moi. Je vais téléphoner à Georges pour lui dire que vous ne rentrerez que ce soir, quand il fera moins chaud.

— Je vous assure... protesta la jeune femme assez mollement.

— Ne revenons pas sur ce qui est décidé.

Il l'avait entraînée dans le vestibule où Ambroisine lui annonça que le déjeuner était prêt.

— Tu as bien mis deux couverts, au moins ?

— Deux couverts ? Pourquoi ? demanda la vieille, déjà sur la défensive.

— Parce que Mme Servet déjeune avec moi... Tu as compris ? Et s'il le faut, retarde ton déjeuner pour qu'il soit bon ! Tu viendras nous avertir à la bibliothèque quand il sera prêt.

Dès que Florence fut seule avec Claude dans la grande pièce, elle lui dit :

— C'est drôle mais j'ai un peu l'impression que cette femme ne m'aime pas.

— Ambrosine n'aimera jamais personne parce qu'elle sera éternellement jalouse... Elle a toujours peur que quelqu'un d'autre qu'elle puisse avoir une influence quelconque sur moi...

— Sur vous ? répondit Florence en fixant Claude de ses yeux glauques. Ce ne doit pas être possible... C'est vous qui avez une sorte de pouvoir magnétique... Vous ne faites que ce que vous voulez... Tous les autres doivent céder devant votre volonté ! Georges m'avait bien dit que vous étiez une fille étonnante mais la réalité est encore plus extraordinaire.

— C'est tout ce qu'il vous a dit de moi ?

— Vous trouvez que ce n'est pas assez ? Votre volonté n'a d'égal que votre orgueil ! Je comprends que l'on puisse vous détester...

— Seriez-vous comme les autres ? demanda la voix subitement inquiète de Claude.

— Non. Vous me feriez plutôt peur... On ne déteste pas obligatoirement les gens que l'on craint, n'est-ce pas ? On serait plutôt enclin à les respecter...

— Vous dites des sottises, Florence ! Je ne cherche pas du tout à être respecté par vous... Je préférerais être l'ami, votre plus grand ami...

— L'ami ? Vous l'êtes déjà... Vous l'étiez hier à la minute même où nous avons fait connaissance dans votre salon... Je sentais d'ailleurs que vous cherchiez à le devenir... Je suis heureuse de notre promenade de ce matin.

— Vous reviendrez ?

— Oui...

— Demain ? insista la voix étrange que Florence aimait pour sa chaleur. (Il passait par moments, dans les intonations, toute la sensibilité du monde... Une voix sensuelle aussi qui prenait aux entrailles et à laquelle il était difficile de dire non.)

Oui, Florence reviendrait demain... tous les jours si Claude le lui demandait.

La Jaguar ne repartit qu'en fin d'après-midi. Claude revint dans la bibliothèque pour regarder, par l'une des fenêtres, la voiture qui descendait à vive allure vers la vallée.

— Tu regardes s'éloigner ta nouvelle conquête ? susurra dans son dos une voix douce.

— Que fais-tu là ? répondit Claude en se retournant.

— Je n'ai peut-être plus le droit de venir à la bastide, maintenant ? demanda Mariette qui, de douce, devint agressive. C'est sans doute le résultat de la journée que tu viens de passer avec cette femme ?

— Laisse-moi tranquille !

— Non, parce qu'il faut que nous ayons une fois pour toutes une bonne explication... Oui ou non, as-tu l'intention de voir souvent cette Anglaise ?

Il ne répondit pas. La fille rousse devenait de plus en plus menaçante :

— C'est bon. Je sais ce qu'il me reste à faire...

— T'en aller ! dit Claude avec calme.

— Je ne pense pas que ce serait la bonne solution, ni pour toi ni pour moi... Tu ne tiens pas particulièrement à ce que j'aie à raconter un peu partout ce que je sais ?

— Tu ne diras rien !

— Je me tairai que si cela me convient... Tu oublies que je suis ta femme !

— Ma femme ? Tu ne le seras jamais !

— C'est cependant toi qui m'as dit que je l'étais au lendemain de notre première nuit !

— Je devais être fou... Tu n'as été pour moi qu'une maîtresse... Il fallait bien qu'il y en eût une première... Tu as eu beaucoup de chance que ce fût toi. Maintenant j'ai envie de changer ! Après trois ans... Et ce n'est pas toi qui m'en empêcheras, ni personne !

— Je te conseille de parler moins fort... Ambroisine pourrait t'entendre !

— Et après ? Je n'ai pas plus de comptes à lui rendre qu'à toi ! Oh ! je sais bien que vous vous liguerez toutes les deux pour m'empêcher d'être heureux sous prétexte qu'il n'y a que vous qui puissiez m'apporter le bonheur... Mais je te le répète pour la dernière fois : celle qui parlera disparaîtra ! Je n'hésiterais même pas à vous supprimer toutes les deux, si c'était nécessaire... Ce que tu as de mieux à faire, c'est de te taire et de continuer à passer pour la lingère de la bastide comme Ambroisine continuera à en être la gouvernante jusqu'à sa mort...

— La lingère ? Et la maîtresse, qu'est-ce que tu en fais ?

— Je te l'ai déjà dit : j'ai besoin de changement.

— Ecoute-moi bien, Claude... Je ne serai peut-être plus jamais, comme tu sembles le souhaiter, ta maîtresse, mais je te jure sur notre amour de ces trois années, que tu ne coucheras jamais avec cette femme ! Avec aucune autre femme !

— Des menaces ? Tu oublies qu'un Varèze ne s'en soucie guère !

— Un Varèze, toi ?... Dans un lit peut-être mais pas dans la vie, pas dans le pays ! Pour tous, sauf pour moi et Ambroisine, tu n'es qu'une fille... « Mlle Claude » !

Les longues mains diaphanes venaient d'agripper le cou de la fille, prêtes à se refermer dans un étau de mort.

— Tu peux m'étrangler si tu le veux, mais ce n'est pas un meurtre qui te permettrait de devenir l'amant de l'autre ! Tu serais obligé de t'enfuir et d'abandonner pour toujours ton repaire, sinon on t'arrêterait et tu serais condamné... Tu ne t'imagines pas l'Anglaise acceptant de devenir la maîtresse d'un assassin ? D'abord elle ne saurait pas que tu es un assassin ? Tu ne lui as tout de même pas avoué que tu étais un homme ? Elle rirait de toi ! Tu serais ridicule devant elle ! Tu ne peux plus t'évader de ton mensonge... jamais ! Même si tu me tuais, la Florence continuerait à croire que tu n'es qu'une criminelle et pas un mâle ! Elle te mépriserait...

Les mains d'ivoire étaient retombées, impuissantes.

— Tu hésites maintenant, continuait la fille. Tu ne sais plus... Il n'y a qu'une solution : garde-moi ! Ne suis-je pas la seule que tu puisses continuer à prendre sans que personne le sache dans le pays ? la seule aussi en qui tu aies assez de confiance pour te montrer à elle tel que tu es réellement ? J'ai eu tout le temps de bien vous observer ce matin, l'Anglaise et toi, quand vous êtes revenus de promenade... Tu te croyais amoureux mais elle ne l'était pas ! Sais-tu pourquoi elle recherche ta compagnie ? Parce qu'elle est dans ce même état d'esprit que j'avais, il y a trois ans, quand je t'accompagnai pour la première fois dans ta chambre après ton retour de Paris... J'étais persuadée que nous ne connaîtrions ensemble que des caresses de femme... Ce fut au moment où le vice seul m'attirait et me poussait vers toi que tu m'as fait découvrir ton merveilleux secret ! Et je me suis abandonnée complètement... Depuis je t'ai aimé en femme qui ne peut plus se passer de son amant... Même si « ton » Anglaise découvrait – elle aussi – la vérité, elle serait déçue. Ce n'est que la femme qu'elle recherche en toi... Elle est comme beaucoup de ces créatures qui sont prêtes à connaître n'importe quelle sensation nouvelle parce qu'elles ont été trop gâtées par la vie : cette Florence – je t'ai entendu l'appeler amoureusement par son prénom – possède déjà tout : la beauté, l'argent, l'amour d'un homme... Elle n'a donc pas besoin d'un autre homme : son mari lui suffit. Il n'y a qu'à la regarder pour en être sûr et le voir, lui ! C'est une femme

satisfaite et il doit être un véritable amant... Je ne me trompe pas, moi ! Nous, les filles du peuple, nous sentons ces choses là d'instinct. Puisque tu sais maintenant que tu ne pourras jamais la prendre, pourquoi ne pas la laisser tranquille ?

— Assez ! Je viens surtout d'apprendre que tu peux être aussi mauvaise, plus méchante qu'Ambrosine... Tu ne seras plus jamais ma maîtresse ! Va-t'en !

— Je ne m'en irai pas ! hurla Mariette. Je ne suis pas une fille qu'on met à la porte !

Mais sans se préoccuper de ses protestations, il lui avait saisi les poignets pour la traîner dans le vestibule. Après s'être débattue comme une furie, elle se laissa tomber par terre pour qu'il ne pût pas lui faire franchir la porte de la bibliothèque. Claude commença alors à frapper.

— Qu'est-ce qui vous prend ? demanda tout à coup la voix d'Ambrosine qui venait d'apparaître sur le seuil de la pièce après avoir entendu les hurlements de la fille. Mariette ! Relève-toi ! Où te crois-tu donc ? Aux écuries peut-être ?... Et toi, mon petit – la voix se fit moins sévère – ne crains-tu pas que tout le monde n'apprenne à Varèze ce que tu cherches à cacher depuis ton retour ? Vous n'êtes pas raisonnables, ni l'un ni l'autre... Des querelles d'amoureux, cela arrive, mais il ne faut quand même pas en faire un drame !

La vieille avait pris le bras de la fille pour l'obliger à se relever et elle la poussa dans le vestibule. Claude resté seul dans la bibliothèque entendit la voix rude qui continuait :

— Tu vas me faire le plaisir de rejoindre ta chambre aux communs, petite vipère ! Et tu n'en ressortiras que lorsque je viendrai t'y chercher... Arrange tes cheveux ! Essuie-toi le visage ! Ce genre de larmes, ça ne prend pas avec moi. Et surtout, tâche de te taire, sinon...

Le garçon s'était assis dans le fauteuil près de la cheminée. Ce n'était pas la scène ridicule qu'il venait d'avoir avec la fille rousse, qui l'accablait, mais la peur de perdre celle qu'il considérait déjà comme sa nouvelle amie... Une amie ? Plus que cela... C'était Georges qui n'avait toujours été qu'un ami, tandis que Florence, dès la première seconde, s'était révélée *L'Amour* tel que Claude – dans sa tragique inexpérience – n'avait pu encore l'imaginer. Jusqu'à ce jour, il n'avait connu avec la fille de ferme que la luxure bestiale. Il avait fallu la brusque arrivée de la fille du Kent pour qu'il découvrit enfin que l'amour véritable pouvait s'exprimer autrement que par de vulgaires caresses, qu'il décuplait la sensibilité, qu'il exaltait l'être, qu'il faisait naître les plus douloureux frémissements de l'âme... Mais il était angoissé, plus désespéré peut-être que lorsqu'il errait dans Paris à la veille de l'opération : Florence ne pourrait pas être à lui. Comment, en effet, lui expliquer l'étrange dédoublement de sa personnalité sans révéler le secret pénible et humiliant de son intersexualité ? La fine et sensible Anglaise ne serait-elle pas bouleversée et à jamais rebutée de découvrir un homme sous la troublante personnalité de sa nouvelle amie ? Tout ce que Mariette, dans sa rage de fille délaissée, venait de lui jeter à la face était vrai : il se sentait bien le prisonnier, la seule victime du mensonge auquel il serait condamné pendant toute sa vie ! Et, même après sa mort, il faudrait que l'on continuât à croire dans le pays qu'il n'avait été qu'une fille...

Pendant la merveilleuse journée qu'il venait de passer en compagnie de Florence, il s'était aussi rendu compte de l'effet qu'il avait produit sur la jeune femme. Et, contrairement à ce qu'avait affirmé – ou plutôt inventé – Mariette, à aucun moment il n'avait eu l'impression que Florence appartînt vraiment à Georges. Un sentiment intime le poussait à croire qu'il pourrait tenter sa chance d'homme, que l'union du couple était plus officielle que réelle, qu'il y avait entre la sensibilité d'une Florence et la bonne camaraderie d'un Georges un abîme de mécontentes secrètes, une incompréhension réciproque qui jamais ne pourrait être surmontée. À quelques simples mots, lâchés par Florence presque malgré elle pendant leur chevauchée, il avait cru comprendre qu'elle et son mari n'étaient venus dans le pays que pour

tenter d'effacer la déception qu'ils avaient connue dans le Kent...

Seulement Claude ne pourrait rien faire : il devrait toujours se contenter de jouer, vis-à-vis de la première femme qu'il aimait d'un amour total, le rôle secondaire d'une étrange confidente. C'était insensé. C'était surtout injuste. Claude était malheureux.

— Je préfère te voir ainsi, plus calme, assis dans ton fauteuil... dit la voix d'Ambrosine.

— Te voilà revenue ? répondit-il sans bouger. Est-ce que vous me laisserez jamais tranquille, toi et Mariette ?

— Je ne t'ai pas souvent ennuyé, mon petit... Mon rôle s'est toujours borné, dans ta vie, à essayer d'arranger les choses... Mariette est calmée.

— Tu crois cela, toi ? C'est la créature la plus hypocrite du monde... Pendant ces trois années, j'ai pu l'apprécier à sa juste valeur !

— Pourtant, elle t'a plu, Claude ?

— Je l'ai désirée, c'est exact, mais ce ne fut toujours qu'un désir de mon corps et non de mon cœur... Je ne m'en aperçois qu'aujourd'hui.

— N'est-ce pas un peu tard ?

— Il n'est jamais trop tard quand il s'agit de se libérer de quelque chose ou de quelqu'un qu'on ne peut plus voir !

— Tu ne parlais cependant pas d'elle ainsi il y a deux jours.

— Peut-être... Mais c'est énorme, deux jours ! Une foule d'événements peuvent se produire.

— Je sais, Claude... Il y a eu l'arrivée de « l'autre ».

— Comme tu le dis : il y a eu cette arrivée...

— Et Georges ? Cela ne t'a rien fait de le revoir après tant d'années ?

— Tu plaisantes ? Quand je pense que mon père aurait trouvé très bien de me voir tomber dans ses bras !

— Ne dis pas cela, mon enfant. Ce ne fut jamais dans les intentions de ton père qui n'avait toujours considéré ce fils de docteur que comme un compagnon de promenade pour toi, rien de plus...

— Je suis heureux de l'apprendre... Je me demande ce que dirait mon père s'il me voyait maintenant ?

Ambrosine resta muette.

— Tu ne réponds pas ?... Tu as raison puisqu'il n'y a pas de réponse possible. Peut-être aurait-il préféré me tuer plutôt que de penser que notre nom risquerait de devenir un jour la proie de la risée publique.

— Non. Il t'aimait. Tu ne t'en es sans doute pas toujours rendu compte parce que sa manière était rude... C'était celle d'un homme...

— La mienne ne l'est donc pas !

— Elle l'est, Claude ! Ne t'es-tu pas déjà conduit en homme avec Mariette ?

— Ne me parle pas d'elle ! Je ne veux plus que Mariette mette les pieds dans la bastide. Et empêche-la de parler !

— Elle se taira ! Ta vieille Ambrosine te le promet... Je me charge de cette put... Celle qui m'inquiète est la femme de Georges. Tu ferais mieux de ne pas la revoir, mon petit.

— Elle reviendra dès demain !

— C'est de la démence ! Réfléchis : Mariette n'est pas à craindre puisqu'elle appartient à Varèze où elle est née... Elle fait partie comme moi, comme ses parents, comme tous tes vieux serviteurs, de ton paysage familial... Tu t'es habitué à elle et à nous tous depuis des années... Au fond, tu dis que tu ne veux plus la revoir mais elle te manquerait si elle s'en

allait ! En ce moment tu n'es plus le même, tu parles sous l'effet d'un sentiment qui te torture et que tu n'avais probablement encore jamais éprouvé... Je te comprends très bien... Je te plains aussi ! Seulement il faut te reprendre ! Tu dois chasser de tes pensées l'idée de cette femme blonde qui n'est pas pour toi, que tu n'as pas le droit de prendre, qui est l'épouse de ton seul camarade de jeunesse... Même si Mariette te menaçait de tout révéler par jalousie, cela n'aurait pas grande importance : nous arriverions toujours à la faire taire, mais *l'autre* ! C'est une étrangère, qui n'a rien à faire avec notre bastide, qui ne vient qu'en touriste ou en curieuse... Si jamais tu te laissais aller à ton désir, elle saurait... et elle parlerait ! Elle commencerait par aller tout raconter à son mari... Et je sais que tu ne le veux pas, puisque tu as préféré ne plus le revoir autrefois quand tu craignais qu'il ne découvrit ton secret !... Crois ta vieille gouvernante, mon petit Claude : ne mêle jamais quelqu'un de l'extérieur à la vie intime de Varèze, sinon ce serait la fin... J'ai été la première à détester Mariette lorsque j'ai compris qu'elle était ta maîtresse, mais ensuite je l'ai supportée, pensant que tu devais être dans le vrai et que tu avais adopté, après ton retour de Paris, la seule ligne de conduite évitant le scandale... Continue, mon Claude ! Accroche-toi à l'existence que tu t'es créée... Elle a au moins le mérite d'avoir de la grandeur et de la dignité... Personne dans le pays ne s'aviserait en ce moment de porter un jugement sur ta vie privée parce qu'on l'ignore... Fais en sorte que cela continue ! Si tu n'as plus cette force, va-t'en pour toujours ! Quitte le pays ! Abandonne Varèze ! Va loin... très loin...

C'était Claude maintenant qui se taisait. Il avait laissé parler Ambroisine sans l'interrompre, sans bouger dans le fauteuil, sans même la regarder. Elle était debout, face à lui, semblant vouloir le dominer. Elle était pathétique aussi : des sanglots avaient passé par moments dans la voix rude aux intonations cassées. Sa supplique était terminée.

Claude leva les yeux et, pour la première fois, il trouva que la vieille femme avait quelque chose d'admirable.

Florence était revenue tard à Roquevire.

— J'étais un peu inquiet, lui avoua Georges. Je craignais que vous n'ayez fait une chute- : Il y a un certain temps que vous n'étiez plus montée à cheval.

— Le coup de téléphone de Claude aurait cependant dû vous rassurer.

— Oui... Mais je connais Claude qui est aussi dure pour elle-même que pour les autres... tout à fait inconsciente du danger aussi. Enfin, vous êtes là, c'est l'essentiel. Contente de la journée ?

— Ce fut très bien...

Ils passèrent à table. Le repas fut silencieux : il semblait qu'une ombre planait à nouveau entre eux... Tout en faisant le service, Philomène observait la jeune femme avec une certaine hostilité : elle ne lui pardonnait pas de ne pas avoir suivi ses conseils. Comment la femme de son Georges avait-elle osé rester aussi longtemps dans la compagnie de la fille du diable ?

Quand le jeune couple fut dans la bibliothèque, Florence contempla de nouveau la gravure représentant l'ancienne bastide tout en disant :

— Depuis que j'ai fait plus ample connaissance avec la propriétaire de Varèze, je trouve ces tours moins redoutables !

— J'étais certain que vous vous entendriez très vite avec Claude. Maintenant que Philomène ne nous écoute plus, dites-moi en toute franchise ce que vous pensez d'elle.

Florence hésita avant de répondre :

— Il m'est difficile de vous donner déjà une opinion : Claude est follement sympathique mais elle est très étrange aussi... Ce n'est pas une femme dont on arrive à faire le tour en

quelques minutes ou même en quelques heures... Par moments, elle est très simple; à d'autres, elle paraît très compliquée... Elle doit souffrir de complexes étranges. Quand on est auprès d'elle, on a tour à tour envie de la plaindre et de l'aimer... C'est infiniment troublant... Dans quelques jours je pourrai mieux répondre à votre question.

— Vous devez la revoir ?

— En principe demain si cela ne vous ennuie pas, Georges.

— J'en suis enchanté, au contraire. Je n'oserais pas vous dire que cela m'arrange mais je pourrai continuer la mise au point de mon fameux rapport technique qui m'ennuie à mourir et que j'ai réussi à commencer aujourd'hui !

— Darling, je vous promets de faire le plus de promenades possibles pour ne pas troubler votre brillante inspiration... Ce sera long, ce travail ?

— Il me faudra bien une douzaine d'après-midi.

— Mon Dieu ! Ce sont de véritables devoirs de vacances ! Eh bien, j'essaierai de monter à cheval avec Claude tous les jours si elle veut bien de moi...

— Elle sera enchantée et je vous répète que vous ne trouverez pas de meilleur guide pour découvrir ce pays et apprécier nos montagnes.

— Elle les aime à la folie ! Chéri, cette première journée de grand air et d'équitation m'a épuisée... Je crois que je vais dormir cette nuit comme je ne l'ai encore jamais fait depuis ma naissance.

— J'étais sûr aussi que ce climat vous ferait le plus grand bien. Il possède à la fois l'étrange pouvoir d'exalter et de calmer. Vous trouverez ici les forces qui vous permettront de supporter aisément le prochain automne dans vos brouillards.

— Mais j'aime le climat de mon pays !

— Vous l'aimez par devoir, Florence... Et vous n'allez tout de même pas me faire croire que j'ai eu tort de vous amener dans nos régions de soleil ?

— Vous êtes le meilleur des maris.

Contrairement à ce qu'elle avait dit, elle fut très longue à s'endormir. Elle ne le cherchait pas, voulant revivre en pensée la journée qu'elle venait de passer avec sa nouvelle amie. Le moment dominant en avait été la promenade à cheval : chevauchée grisante pendant laquelle la jeune femme avait senti peser sur elle la présence de Claude comme si celui-ci n'avait eu pour seule idée que de se l'approprier et de faire d'elle l'unique confidente de ses rêves. Le désir et la possession avaient alterné dans le regard de braise.

Claude avait tenu ses promesses de la veille : grâce à lui, Florence avait découvert en quelques heures les secrets essentiels de la montagne et épousé avec amour les beautés du paysage. Elle avait d'abord senti, planant au-dessus de leurs pensées troubles, la réalité d'un azur possédant le merveilleux pouvoir de faire s'accorder des natures aussi dissemblables que celles d'une fille brune de Provence et d'une fille blonde du Kent, de fondre aussi, sous sa voûte légère, tant d'âmes de toutes couleurs... Ensuite, elle avait goûté avec extase l'harmonie suprême existant entre l'atmosphère et le sol : le sapin, le mélèze, les arbres noirs, les toisons des régions glacées assuraient la liaison entre ciel et terre.

— Ces maisons que j'aperçois tout là-haut sont-elles habitées ? avait-elle demandé avec une intense curiosité, elle qui n'avait toujours connu que les plaines noyées de brume.

— Elles sont toutes habitées ! avait répondu l'étrange guide. Et les hommes y sont plus heureux que dans les villes !

— De quoi peuvent-ils bien vivre ?

— Du lait, du fromage, des viandes de leurs troupeaux. Ils ont aussi des truffes et des amandes.

— Comme ils doivent parfois s'ennuyer, Claude !

— L'ennui est un privilège de la plaine, répondit la voix grave, parce qu'on y étouffe... Dès qu'on prend de l'altitude, on se sent plus libre, donc plus joyeux.

Florence le crut. N'était-elle pas déjà prête à accepter tout ce que lui dirait Claude. Il n'y avait pas eu un seul instant de la journée où elle ne s'était sentie dominée par l'écrasante personnalité de la fille brune. Elle avait déjà compris pour toujours que rien ni personne au monde ne pourrait résister à l'implacable volonté : comment aurait-elle eu la force d'être la première à le faire alors qu'elle se sentait follement attirée ? Très vite elle obéirait, en femme subjuguée et éblouie ne pouvant plus se passer de la mystérieuse présence qui s'était imposée à elle du premier coup, quand leurs regards s'étaient croisés la première fois dans le salon de la bastide. Comment aussi, après une telle journée, aurait-elle pu hésiter à revenir auprès de Claude pour une nouvelle chevauchée qu'elle attendait déjà avec fièvre ?

Avant de s'endormir dans la chambre de la maison familiale de Roquevire, Florence éprouvait le besoin de se répéter sans cesse qu'elle repartirait, dès les premières heures de l'aurore prochaine, pour Varèze... La seule évocation du nom magique la fit se dresser sur le lit : après avoir acquis la certitude que Georges s'était endormi, elle se leva et alla sur la pointe des pieds jusqu'à la fenêtre dont elle poussa doucement les volets...

Elle aperçut alors, se découpant en ombres chinoises sur leur fond d'étoiles habituel, les tours de la bastide. Puis elle revint se blottir auprès de son époux dans le lit d'où elle pouvait continuer à les voir.

Il n'y avait plus, dans cette contemplation silencieuse, trace de la moindre crainte comme le soir de son arrivée. La bastide avait changé de visage : elle se résumait à une chevelure d'ébène encadrant un masque émacié dans lequel brillaient des yeux admirables de fièvre passionnée, des yeux dévorant tout ce qu'ils fixaient... La fille blonde du Kent était devenue le papillon voltigeant vers sa perte.

Lorsqu'elle revint de la bastide le lendemain soir, elle était radieuse. Sa blondeur avait pris un éclat et un rayonnement que Georges ne lui avait encore jamais connus. Pendant toute la soirée, elle ne cessa de parler de sa nouvelle, de sa grande amie Claude.

— Je savais, chérie, que sa compagnie vous transformerait.

Comment aurait-il pu comprendre – lui dont l'intelligence n'était que raison et la sensibilité assujettie à la tendresse – la façon sournoise dont Claude s'insinuait de plus en plus profondément dans le cœur encore inassouvi de sa femme ? Comment aurait-il pu soupçonner qu'il ne se trouvait pas seulement en présence de l'étrange héritière d'un nom mais du plus redoutable rival qu'ait jamais rencontré un homme sur sa route ?

Le premier prétexte de rapprochement inventé par Claude avait été l'amour commun du cheval mais, dès la première sortie, l'amitié naissante avait dérivé... Si l'homme aux cheveux d'ébène ne se lassait pas, pendant ces chevauchées, de frôler la chair de Florence, celle-ci sentait grandir en elle l'admiration pour la compagne hardie et infatigable qu'elle suivait aveuglément dans les sentes réputées les plus dangereuses : la montagne ne lui paraissait déjà plus hostile et elle se demandait même comment elle avait pu s'en passer jusqu'à ce jour. Au contact de Claude, la frêle Anglaise se transformait, à un rythme insensé, sans éprouver le besoin de comprendre ce qui lui arrivait. Elle courait vers un bonheur qu'elle n'avait encore jamais connu. Tous les soirs, c'était avec plaisir qu'elle retrouvait Georges à Roquevire pour pouvoir lui raconter ce qu'elles avaient fait dans la journée. Il l'écoutait, heureux de profiter de cette transformation et n'ayant qu'un regret : celui d'avoir tant attendu avant d'entreprendre le voyage miraculeux qui aurait dû commencer le soir même de leurs

noces. Ainsi ils auraient évité de connaître la grisaille de leur première année de mariage. Heureusement, le soleil de Provence et l'enthousiasme de Claude étaient venus à leur aide pour balayer en quelques jours les mauvais souvenirs.

Chaque nuit sa femme s'offrait à lui dans des élans de plus en plus passionnés, s'abandonnant à des caresses où la volupté se mêlait au désir de le satisfaire. Florence devenait une admirable maîtresse... Sans oser l'avouer, il en avait une réelle reconnaissance pour Claude qui, depuis leur visite à la bastide, avait continué à jouer le rôle de l'amie affectueuse à l'égard de Florence... Une Claude qui représentait pour Florence « la joie de vivre » tout le long de la journée alors que lui-même, Georges, était « la joie d'aimer » chaque nuit. Il avait demandé à sa femme :

— Vous arrive-t-il, pendant vos promenades, de parler de moi ?

— Quand en aurions-nous le temps ? Ne m'en veuillez pas mais la montagne nous paraît tellement plus passionnante que les êtres humains !

Il avait souri, admettant que sa compagne l'oubliât pendant la journée du moment qu'il pourrait prendre une revanche très douce pendant la nuit. Il trouvait même que les choses étaient très bien ainsi, qu'elles devraient toujours se présenter de la sorte chez un couple d'amants et qu'il était préférable – pour un mari et une femme – de ne pas se voir vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il était persuadé d'avoir trouvé, en revenant à Roquevire, le véritable secret du bonheur conjugal.

Un soir, cependant, Florence ne rentra pas pour le dîner. Philomène était déjà venu déclarer :

— Ta femme m'a dit, avant de partir ce matin, qu'elle aimerait pour ce soir un soufflé au fromage... Comment veux-tu qu'il soit réussi si je ne sais pas à quelle heure elle revient ? Et tous les soirs c'est pareil ! Ce n'est plus une vie ! Dieu sait si ton père était occupé avec sa profession qui l'obligeait à être toujours dehors ! Eh bien, malgré cela, il s'arrangeait pour être à l'heure au dîner... C'était sacré pour lui. Je l'entends encore dire : « Un médecin doit avoir la force de volonté de prendre au moins un repas par jour à heure fixe, sinon il n'y a plus de vie privée possible ! » Il avait raison ! Ta femme n'est pas médecin, que je sache ? Qu'est-ce qu'elle fait donc à traîner tous les soirs avec cette fille ? Comme si ça ne lui suffisait pas de se promener à cheval avec elle pendant la journée ! Tu es bien bête de l'attendre, mon pauvre Georges ! Alors ? Je le fais ou je ne le fais pas, le soufflé ?

— Attends encore un peu. Je vais téléphoner à la bastide.

Au bout du fil, il eut Ambroisine dont la voix rude répondit que « *Mademoiselle n'était pas encore rentrée à la bastide avec « la Dame »* ».

— Par moments, s'exclama Philomène qui était restée auprès de lui, je me demande si tu n'es pas sourd ou aveugle ! Tu sais pourtant depuis longtemps ce qu'on raconte dans le pays sur « la » Claude ! Ce n'est pas une fréquentation pour ta femme qui est très gentille... L'autre, c'est une possédée du diable qu'on devrait exorciser ! Elle ne peut que vous faire du mal, à toi et à ta Florence... Elle t'en a déjà fait, d'ailleurs... Seulement tu es trop bon, mon Georges, et tu l'as oublié.

— Auras-tu bientôt fini d'écouter tous les ragots de Roquevire ? Claude s'est toujours montrée pour moi une véritable amie.

— Drôle d'amie qui vous flanque sa cravache en pleine figure et qui vous jette des bouquins à la tête ! Je te dis qu'elle fera tout pour vous empêcher d'être heureux ici et pour vous obliger à repartir. Le bonheur des autres, ça l'étouffe ! Elle doit être furieuse que tu sois revenu parmi nous parce que tu es populaire et qu'on la déteste... Il paraîtrait même que la Mariette en aurait pas mal à raconter sur son compte !

— La Mariette ?

— Après tout, tu n'as jamais dû la voir : c'est la fille du jardinier de Varèze. Elle est lingère à la bastide, mais on dit aussi qu'elle n'en fait pas lourd et qu'elle se prélassait dans les canapés du salon !... J'entends la voiture : c'est ta femme qui rentre. Pour sa punition, tu lui diras qu'elle ne pourra pas se mettre à table avant vingt minutes à cause du soufflé !

Il la suivit du regard pendant qu'elle rejoignait la cuisine en maugréant mais il resta dans la pièce. Il n'alla pas dans le jardin pour ouvrir la portière de la Jaguar à Florence comme il avait pris l'habitude de le faire chaque soir lorsqu'elle revenait de la bastide. Il était très pâle et dut s'appuyer à un guéridon au moment où elle entra après que sa voix eut appelé deux fois dans le vestibule :

— Georges ! Georges !

Dès le premier instant, il remarqua que la voix, dont le ton s'efforçait d'être joyeux, offrait un contraste saisissant avec un visage aux traits décomposés. C'était la première fois que Florence revenait de Varèze sans que le bonheur se lût sur sa physionomie.

— Que vous est-il arrivé, chérie ?

Il sentit qu'elle faisait un violent effort pour lui répondre avec vivacité :

— A moi, rien ! Ne serait-ce pas plutôt à vous que je devrais le demander ! Pourquoi n'êtes-vous pas venu m'accueillir comme les autres jours ?

Il comprit qu'elle ne le questionnait que pour éviter d'être interrogée elle-même et il en éprouva une souffrance intolérable. La voix, d'ordinaire si douce et si pondérée, s'était faite brusquement véhémence, presque désagréable pour ajouter :

— Vous savez bien que j'adore que vous m'embrassiez quand je descends de voiture... Vous n'aviez donc pas envie de le faire aujourd'hui ?

— Mais si, chérie...

Il l'embrassa sans conviction. Elle insistait avec une maladresse qui ne lui était pas coutumière :

— Vous n'êtes guère amoureux, ce soir ?... Le dîner est-il prêt ?

— Vous oubliez que Philomène aime soigner la préparation de ses soufflés.

— C'est vrai ! Je lui en avais commandé un ce matin. Elle doit être d'une humeur exécration ! Pauvre Philomène ! Il faut que j'aille m'excuser auprès d'elle ». Elle nous est si dévouée !

— Je vous conseille de ne pas y aller et d'attendre ici que le repas soit servi... D'ailleurs vous n'avez pas encore répondu à ma question : que vous est-il arrivé ? Vous semblez bouleversée.

— Je vous répète qu'il ne m'est rien arrivé... Notre seul tort, à Claude et à moi, a été de faire une promenade trop longue.

— Où avez-vous été ?

— Ne m'en demandez pas trop : je serais incapable de vous le préciser ! Je connais le paysage, mais j'ignore les noms... Ils ont si peu d'importance ! Tout ce que je puis vous dire est que nous avons mis pied à terre dans un chemin d'une sauvagerie inouïe pour griller quelques cigarettes pendant que les chevaux se reposaient... Avant, nous avons galopé à un train d'enfer... Nous nous sommes assises bien sagement sur un talus au bord du chemin et nous avons tellement bavardé que nous ne nous sommes pas aperçues de l'heure... Vous ne nous en voulez pas, darling ?

— Mais non.

— Le dîner est servi, annonça Philomène.

Le repas fut morne. Florence y toucha à peine.

— Il n'est pas bon, mon soufflé ? demanda, hargneuse, la paysanne.

— Il est excellent, ma bonne Philomène ! répondit Florence. Malheureusement, je n'ai pas faim.

— Pas faim, chérie, après une promenade aussi longue ? dit Georges, trop aimable.

Ce furent les seules paroles qu'ils prononcèrent pendant tout le dîner. Quand ils se levèrent de table, elle lui demanda :

— Vous ne m'en voudrez pas si je monte me coucher tout de suite ? Je suis brisée de fatigue...

— J'allais vous le conseiller, au contraire... Je lirai un peu dans la bibliothèque et j'irai vous dire bonsoir tout à l'heure.

Il ne rejoignit la chambre que tard dans la nuit et fut étonné de constater qu'elle avait encore les yeux ouverts.

— Vous ne dormez donc pas ?

— Non. Je vous attendais...

Il se coucha à son tour. Elle était là, à son côté, comme les autres nuits, mais il hésitait à la prendre. Ce fut elle qui se rapprocha et il s'aperçut que le beau corps tremblait. Il voulut l'enlacer mais elle éclata en sanglots en criant :

— Non ! Ce que j'ai fait est horrible...

La crise de larmes dura une partie de la nuit. Il essayait vainement de la calmer mais elle se refusait à l'écouter, répétant sans arrêt au milieu de ses sanglots : « C'est horrible... »

— Qu'est-ce qui est horrible ? finit-il par demander, excédé.

Elle ne répondit pas et il comprit qu'il vaudrait mieux attendre le lendemain pour avoir une explication. Les pleurs cessèrent; elle parut s'assoupir, épuisée. Il écouta sa respiration qui était redevenue régulière et il crut qu'elle dormait, mais il se trompait : bien que ses paupières fussent closes, elle revivait en pensée les événements de sa journée qui s'était terminée d'une façon insensée après avoir cependant débuté normalement.

... Le matin ils étaient restés à Varèze parce qu'elle avait exprimé à Claude le désir de visiter la ferme, le potager, le verger et toutes les dépendances de la bastide. Pendant cette promenade domiciliaire, ils ne remarquèrent pas que leurs moindres gestes étaient épiés et leurs paroles les plus banales écoutées... Mariette les suivait à distance, se cachant tour à tour derrière une meule ou un arbre... Une Mariette inquiète qui se demandait pourquoi « elles » n'étaient pas parties à cheval de bonne heure comme les autres jours. Tant qu'elles ne feraient que de l'équitation, la fille rousse pouvait se croire relativement tranquille, mais si jamais il prenait à Claude l'envie de rester à Varèze avec l'Anglaise, Mariette devait tout craindre. Elle connaissait mieux que personne la façon d'agir de son amant : cela commencerait dans la bibliothèque et se terminerait au premier étage dans la chambre à coucher...

La fille n'était pas seule à surveiller Florence et Claude : Ambrosine veillait, elle aussi... Mais elle était animée par un tout autre sentiment : la peur que « son » enfant, entraîné par sa nouvelle passion, ne révélât sa véritable identité à l'étrangère ! Ainsi s'était passée la matinée ensoleillée deux femmes, une très vieille et une très jeune, avaient guetté avec une inquiétude grandissante l'homme étrange qui convoitait lui-même l'épouse de son seul ami... Trois des personnages, au moins : Claude, Mariette et Ambrosine étaient bien décidés à aller jusqu'au bout de leurs désirs... Claude agirait par amour, Mariette par jalousie, Ambrosine par devoir... La seule qui faisait figure de victime, sans même s'en rendre compte, était Florence. N'était-elle pas la cause véritable du drame ? Si elle n'était pas venue à Varèze, la vie y aurait continué telle qu'elle avait été acceptée depuis trois années déjà par ses

habitants : Claude serait resté l'amant secret, Mariette n'aurait pas cessé d'être la maîtresse et Ambrosine ne serait pas sortie de son rôle de gouvernante.

Quand leur visite matinale avait été terminée, Florence et Claude avaient pris un frugal repas servi par Ambrosine avant le départ sur « Mlle Chrysanthème » et sur « Obéron » pour la randonnée équestre de l'après-midi. Au moment où les cavaliers s'étaient éloignés des écuries, le rideau de la fenêtre mansardée était retombé lentement en masquant le visage torturé de la fille rousse.

... Florence revécut aussi en mémoire la galopade effrénée qu'ils avaient faite dans un chemin où Claude l'avait entraînée pour la première fois. Très vite « Mlle Chrysanthème » ne parvint plus à suivre le train d' « Obéron » et Florence dut ralentir l'allure. Plusieurs fois elle avait appelé en vain Claude qui ne s'était même pas retourné, comme si la seule chose importante pour lui eût été de gagner un rallye hippique. Résignée à rester loin derrière, Florence avait continué au petit trot et elle avait été assez étonnée de découvrir, après un tournant, une Claude assise sur le talus qui bordait le chemin, fumant tranquillement sa cigarette pendant que « Obéron » essayait de brouter un peu plus loin quelques touffes d'herbe rare. Comment la jeune femme aurait-elle pu se douter que, douze années plus tôt, à cet endroit, la même scène s'était répétée entre son propre mari et Claude ? Seuls les rôles alors étaient inversés... C'était Georges qui avait attendu, le sourire ironique sur les lèvres, l'arrivée de Claude restée en arrière. Florence ne saurait jamais non plus que Claude avait choisi intentionnellement ce lieu pour avoir la plus éclatante des revanches : là était né son sentiment d'admiration pour le grand aîné que représentait Georges... Là aussi il était revenu, solitaire, pendant des mois, pour converser en imagination avec son ami absent auquel il avait confié ses angoisses les plus secrètes... Là enfin il avait pris une conscience plus nette de ses appétits sexuels et de sa virilité croissante.

Maintenant qu'il n'avait plus la moindre admiration pour Georges – qui lui faisait l'effet de n'être qu'un homme comme tant d'autres ayant perdu ses qualités sportives de jeunesse et se laissant douillettement vivre auprès d'une femme qui l'aimait à peine –, il ne revenait dans ce sentier perdu que pour affirmer sa propre maîtrise d'homme en volant l'amour de Florence. Il était prêt à tout. Les conseils de prudence donnés par Ambrosine et les menaces d'une fille comme Mariette ne le tourmentaient même plus. Peu lui importait que la femme tant désirée découvrit son secret : comme elle l'aimerait – l'orgueil du dernier des Varèze ne pouvait même pas envisager le contraire – elle se tairait. Le moment de connaître tout le raffinement d'un amour délicat était enfin arrivé pour le solitaire.

Il avait regardé en souriant lui aussi, comme l'avait fait Georges autrefois, la cavalière qui s'approchait; mais son sourire n'avait rien d'ironique : il était émouvant. Ce fut elle qui parla la première :

— Je me demandais ce qui vous arrivait. J'ai même pensé que « Obéron » s'était emballé ou que vous étiez sous le coup d'une brusque insolation qui vous avait fait perdre la tête.

— Vous pouvez écarter résolument ces deux hypothèses : les chevaux que je monte n'oseraient pas s'emballer et, si cela arrivait par hasard, ils recevraient une sérieuse correction ! Quant au soleil, il me connaît depuis trop longtemps pour être mon ennemi. Ce n'est pas non plus une stupide plaisanterie de ma part. J'avais simplement envie de vous faire découvrir ce lieu.

— J'avoue qu'il est aussi sauvage qu'enchanteur.

— On s'y sent très loin du monde... On a même l'impression de dominer... Vous ne voulez pas vous asseoir comme moi sur ce talus ? C'est l'un des rares de la région qui soit recouvert de mousse... Il vous rappellera un peu votre Kent.

Il l'aida à descendre de cheval.

— Cigarette ?

Après en avoir accepté une, elle s'installa à côté de lui et contempla silencieusement la vallée qui s'étendait à leurs pieds.

— Rêveuse ? demanda-t-il.

— Si vous saviez à quoi je rêve, vous seriez étonnée...

— Alors confiez-le-moi.

— Je pense à un homme qui vous aurait ressemblé... Ce que je vais vous dire est affreux, mais je me demande si j'ai jamais aimé mon mari.

Un silence suivit l'aveu. Il voulut la regarder en face mais les yeux glauques faisaient des efforts désespérés pour l'éviter. Il la saisit alors par les poignets en murmurant :

— Florence...

— Qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes folle ?

Elle s'était levée, haletante. Il avait relâché son étreinte :

— Pardonnez-moi... Oui... Vous avez bien dit le mot : c'est de la folie ! Ne m'en veuillez pas, mais vos yeux, votre blondeur, votre taille, vos mains... Tout me fait perdre la tête depuis le premier jour où je vous ai vue.

— Rentrons, voulez-vous ?

— Non ! Pas avant que je vous aie tout dit... Ce n'est plus possible de vivre ainsi ! Il y a un moment où la franchise est préférable, où la vérité doit éclater ! Je sens, je sais par ce que vous venez de m'avouer que vous m'aimez, vous aussi !

Elle lui avait mis la main sur la bouche :

— Taisez-vous ! Ne dites jamais cela...

Mais il couvrait de baisers la main fine qui tremblait. Il sentait qu'elle faiblissait et il s'était dressé à son tour, la dominant de toute sa puissance mystérieuse.

— Non ! Pas ça entre nous, Claude !

Ce fut sa longue main à lui qui s'appliqua contre la bouche écarlate qu'elle ne quitta que pour contraindre d'un geste brusque les lèvres à se rapprocher des siennes... Florence avait cédé... Ils restèrent longuement enlacés, goûtant la saveur du baiser interdit. Lorsqu'elle se dégagea enfin, ce fut pour demander dans un cri :

— Claude ! Qui êtes-vous ?

Il ne répondit pas et la coucha de tout son poids sur la mousse.

Qu'importait pour eux à cet instant que la vaste conque, emplie d'un véritable tourbillon de montagnes, les encerclât ? que la rocaïlle se transformât en un chaos tellement violent qu'ils ne comprenaient plus rien à eux-mêmes, que la vallée semblât devenir, dans son immensité ensoleillée, l'abîme où les êtres enchaînés devaient sombrer ?

Il ne restait plus autour d'eux que l'un de ces paysages sauvages de haute Provence où la femme peut devenir malgré elle déesse ou fée, démon ou ange...

Ils ne revinrent à la bastide que quand le soleil déclinait. Ambroisine, qui les attendait avec anxiété depuis qu'elle avait reçu l'appel téléphonique de Georges, remarqua que l'« étrangère » était remontée dans sa voiture sans dire un mot à Claude qui était resté longtemps immobile sur le perron, comme perdu dans un rêve.

— Le dîner est prêt, finit par dire la vieille femme pour le ramener à la réalité.

— Je n'ai pas faim, répondit-il sans se retourner.

Ambroisine attendit encore quelques instants avant de dire à voix basse :

— Son mari, a téléphoné...

— Son mari ?

Il parut sortir du rêve.

— Oui, continua la gouvernante. Il était inquiet...

— Laisse-moi !

Il s'était dirigé vers l'escalier. Quand il ouvrit la porte de sa chambre, au premier étage, il vit Mariette qui se prélassait sur le lit.

— Que fais-tu là ?

— Je t'attends, moi aussi...

— Et si je n'étais pas rentré ?

— Tu ne pouvais pas faire cela...

Il la regarda et, pendant un moment très court, la fille eut l'impression que le regard de feu s'était transformé en lames d'acier; mais il se radoucît presque aussitôt. Elle s'enhardit :

— As-tu fait au moins une bonne promenade ?

Il restait muet, la dévisageant toujours.

— Pourquoi ne m'emmènes-tu jamais dans tes randonnées, Claude ?

— Que ferais-je de toi ? Tu ne sais même pas te tenir sur un cheval !

— Je ne demande qu'à apprendre...

— Trop tard, Mariette ! Reste telle que tu es, paresseuse et ayant peur des chevaux...

Vraiment, tu aimerais te promener avec moi ?

— C'est mon plus cher désir, mon amour...

— Alors viens !... J'ai besoin de marcher... La nuit est douce.

Elle quitta le lit et le suivit.

Ambroisine, cachée dans l'ombre du vestibule, les vit traverser la cour d'honneur et prendre à pied le chemin descendant vers la vallée. La vieille femme ne comprenait plus : « son » enfant pourrait-il continuer longtemps un jeu aussi dangereux ?

... Allongé à côté de sa femme, Georges ne parvenait pas non plus à s'endormir et il finit par se lever en faisant le moins de bruit possible pour ne pas réveiller celle qu'il croyait assoupie. Dès qu'il eut quitté la chambre, Florence éprouva une impression de soulagement : jamais elle n'avait encore joué la sinistre comédie de l'épouse qui fait croire à son mari qu'elle dort parce qu'elle ne veut pas avoir de rapports avec lui... Elle rouvrit les yeux et demeura immobile dans l'obscurité de la pièce silencieuse.

Pendant ce temps, vêtu d'une simple robe de chambre qu'il avait rapidement endossée sur son pyjama, Georges était descendu dans le jardin : l'air de la chambre à coucher était devenu étouffant... Il commença par marcher, suivant les allées au hasard, passant et repassant plusieurs fois au même endroit, tournant sur lui-même, errant sans but précis, ne sachant pas ce qu'il voulait, cherchant à tuer le temps pendant cette nuit qui lui semblait ne jamais devoir finir... Il sentait que seul le lever du jour le libérerait de ses pensées odieuses. Il lui arriva aussi d'interrompre sa marche harassante pour s'asseoir sur le banc de pierre où se tenaient chaque soir Philomène et Vincent quand leur journée de labeur était terminée. Devant lui, se découpait en différents plans un Roquevire endormi.

Ce fut la première fois de sa vie qu'il découvrit réellement sa petite ville natale. Jusqu'à cette nuit, il n'avait jamais pris le temps de la contempler. C'était même étrange de penser qu'il avait fallu une première mésentente sérieuse avec sa femme pour qu'il revînt instinctivement au décor de son enfance et de sa jeunesse. Presque adossée au mur de « son » jardin se dressait l'ombre imposante de la vieille église romane avec sa tour carrée fortifiée qui servait de clocher et dont les créneaux rappelaient que Roquevire s'était défendu jadis contre les Maures... Georges avait appris de l'érudition de son père que ceux-ci,

latinisés, s'étaient incrustés dans le pays où ils avaient fait souche. De tyrans ils étaient devenus des hôtes qu'il avait été moins difficile de baptiser que de faire descendre de leurs rochers pour d'autres fins que la bataille ou le butin. Leur sang, réuni à d'autres sangs déjà fort mêlés, s'était fondu à son tour au creuset commun de la Provence éternelle. Cela avait donné le « type » même des indigènes du pays : ces peaux mates, ces yeux noirs, ces bras musclés mais jamais épais, ces belles filles nonchalantes que les gens du Nord convoitaient... Et tout à coup, Georges se demanda pourquoi il avait été chercher au-delà d'une mer froide la blondeur d'une fille du Kent qui s'obstinait à ne pas le comprendre. Le manque de confiance dont elle venait de faire preuve en refusant de lui dire la cause véritable de son chagrin n'était-elle pas la preuve de cette incompréhension ? Pourquoi n'avait-il pas choisi sa compagne, comme l'avaient fait ses pères, dans son pays de thym et de lavande ? Pourquoi avait-il imité ces seigneurs honnis de la bastide qui partaient chercher leurs épouses dans des contrées lointaines ? Il n'y avait cependant pas été contraint comme eux ! Quel était l'habitant de la région qui n'aurait pas été fier de donner sa fille « au fils du bon docteur » ?

Le regret de Georges était profond, ponctué à intervalles réguliers par la sonorité grave de l'horloge du clocher qui égrenait les heures tristes de la nuit... De temps en temps, il levait les yeux, en homme qui se sent seul, vers la fenêtre de la chambre dans le vague espoir que la chevelure blonde finirait par s'y montrer. Mais nulle lumière n'y apparaissait, nul désir de le revoir ne s'y manifestait. La façade de la vieille maison demeurait impénétrable.

Les créneaux du clocher commencèrent enfin à rosir alors que les étoiles pâlissaient. Mais il y avait, dans cette lente métamorphose, une infinie timidité, une sorte de retenue voulue, comme si Roquevire appréhendait de voir la nouvelle journée qui allait naître... Et, brusquement, ce fut le bruit d'une automobile qui ramena le rythme de vie.

Après avoir freiné, la voiture s'était arrêtée sur la place. Quelle pouvait être cette auto aussi matinale ? Peut-être transportait-elle des touristes égarés à la recherche d'un quelconque hôtel ? Georges, qui venait d'entendre claquer les portières et un bruit de voix, entrouvrit doucement le portail par curiosité. La voiture était arrêtée devant la mairie dont la porte jetait un rai de lumière sur la chaussée. Quelques fenêtres des maisons voisines venaient également de s'allumer et des têtes commençaient à se détacher dans leurs encadrements. On discutait devant la mairie, on chuchotait déjà de fenêtres en fenêtres... Georges, qui ne pouvait pas percevoir les paroles, s'avança sur la place. Au fur et à mesure qu'il approchait de la voiture, il reconnut certaines silhouettes : il y avait plusieurs uniformes de gendarmes et, au milieu d'eux, le maire de Roquevire : le père Denizot. Les gens commencèrent à courir de porte en porte : l'agitation grandissait sur la place d'ordinaire si paisible. Bientôt, Georges aperçut le jeune médecin qui avait remplacé son père ainsi que la soutane du vieux curé. Les gendarmes étaient ceux de Saint-Servin : Georges les connaissait à peu près tous depuis son enfance. Il demanda au brigadier :

— Qu'y a-t-il ? Un accident ?

— Si l'on veut, monsieur Servet...

Le brigadier l'entraîna à l'écart pour lui confier :

— A vous, on peut le dire mais ce n'est pas la peine de trop l'ébruiter dans le pays... Cela se saura bien assez tôt ! Pour le moment, nous disons que c'est un accident mais, en réalité, il s'agit d'un crime...

— Un crime ?

— Oui... La Mariette, la lingère de la bastide... On l'a trouvée, il y a deux heures environ, à « La Malefosse »... Son corps flottait sur le lac. Il était encore tiède...

— Noyée ?

— On l'a d'abord cru mais, quand on l'a retirée, on s'est aperçu qu'elle avait des marques autour du cou : elle a dû être étranglée avant... L'assassin a jeté ensuite le corps à l'eau pour faire croire à la noyade... C'est tout ce que je sais pour le moment : j'ai laissé deux hommes là-bas qui attendent l'arrivée du juge d'instruction de Gap et je suis venu chercher ici le Dr Brunei pour les premières constatations médicales.

— Qui a découvert le corps ?

— Le petit Dominique, le pâtre de la ferme des Rousses... Il passe tous les jours, vers 3 heures du matin, devant « La Malefosse » avec son troupeau qu'il fait boire dans le lac avant de le mener au pâturage... Quand il a vu ça, il est retourné en courant aux Rousses pour avertir ses patrons, les Paccini, vous les connaissez ?

— Vaguement...

— Le père Paccini m'a dépêché son fils aîné à bicyclette et voilà.

— Avez-vous déjà averti Varèze, brigadier ?

— Nous en revenons. C'était la première chose à faire : les parents de la pauvre fille habitent là-haut.

— Et... Mlle Claude, vous l'avez vue ?

— Evidemment !

— Qu'a-t-elle dit ?

— Qu'est-ce que vous voulez qu'elle dise, monsieur Servet ? Elle est comme nous : elle ne comprend pas la raison de ce crime et elle ne sait rien.

— Bien sûr, brigadier...

Ce dernier s'était retourné vers le groupe entourant la voiture de la gendarmerie :

— Tout le monde est monté ? Vous avez votre trousse, docteur ?

— J'ai tout ce qu'il faut, répondit la voix du médecin. Malheureusement, je crains que cela ne me soit pas d'une grande utilité !

— Vous tenez absolument à venir aussi, monsieur le curé ? demanda le brigadier.

— Mon rôle sera peut-être plus utile que celui du docteur, répondit le prêtre. Le corps de cette malheureuse a droit à une dernière bénédiction.

— Au revoir, monsieur Servet ! dit le brigadier au moment où la voiture faisait demi-tour pour reprendre la route de Gap.

Georges se retrouva à peu près seul au milieu de la place. Les habitants s'étaient hâtés de rentrer chez eux en silence; les têtes disparurent des fenêtres qui se refermèrent une à une; l'horloge du clocher sonna cinq fois; Roquevire retomba dans sa torpeur.

Georges était hébété. Il restait immobile, figé, ne pouvant faire un pas. Deux noms bourdonnaient dans sa tête : Mariette... « La Malefosse »...

Le premier venait d'être prononcé deux fois déjà devant lui à quelques heures d'intervalle. C'était Philomène qui lui avait parlé la première de cette Mariette alors qu'il attendait le retour de Florence la veille au soir. Une phrase, dite par la paysanne, lui revenait sans cesse en mémoire : « Il paraîtrait même que la Mariette en aurait pas mal à raconter ! » Cela pouvait laisser tout supposer si l'on admettait, comme le prétendait Philomène, que la fille se fût prélassée à la bastide dans les canapés du salon...

L'autre nom résonnait douloureusement dans ses souvenirs. Ne rappelait-il pas la scène atroce qu'il avait vécue quand Claude lui avait cravaché le visage parce qu'il l'avait embrassée ? Depuis, « La Malefosse » lui avait toujours fait horreur. Il n'y était jamais retourné, ayant quitté le pays dès le lendemain et il s'était juré – lorsqu'il était revenu avec sa

femme dix années plus tard – de ne pas revoir le lieu sinistre, de ne même pas prononcer son nom... Alors qu'il l'avait presque oublié, celui-ci venait de lui être jeté brutalement en pleine figure à propos d'un meurtre !

Etait-ce simplement une coïncidence monstrueuse ou « La Malefosse » ne serait-elle pas la cause et l'aboutissement de tout ce qui touchait à Claude ?

Il avait le cerveau en feu et parvint difficilement à se diriger vers sa demeure. Philomène et Vincent l'y attendaient, anxieux, derrière le portail resté entrouvert.

— Que se passe-t-il ? demanda la paysanne. En voilà une idée de te promener ainsi en robe de chambre sur la place à une heure pareille ! Tu n'es pas souffrant, au moins ?

— Non. Les gendarmes m'ont informé qu'un grave accident venait d'arriver à trois kilomètres d'ici... Ils me demandent de transporter avec ma voiture un blessé à la clinique de Gap... Je n'ai pas pu le leur refuser... Vincent, ouvre les portes du garage pendant que je monte vite m'habiller... Toi, Philomène, tu auras pour mission d'empêcher Florence de quitter la maison quand elle se sera réveillée. Il n'est pas question qu'elle se rende à Varèze aujourd'hui pour y monter à cheval; le lieu de l'accident est juste situé entre ici et le commencement du chemin de la bastide... Il paraîtrait que ce serait un spectacle effroyable ! Cela l'impressionnerait inutilement... Je me demande d'ailleurs comment elle pourrait aller à Varèze puisqu'elle n'aura pas la voiture ! Le mieux pour elle sera donc d'attendre mon retour : cela lui fera le plus grand bien de se reposer aujourd'hui. Hier soir, je l'ai trouvée très fatiguée.

Il était déjà monté et redescendit vêtu quelques minutes plus tard en disant à la paysanne qui l'avait attendu au bas de l'escalier :

— Je viens de jeter un coup d'œil dans la chambre... Florence dort. C'est parfait.

La Jaguar sortit doucement du garage et franchit sans bruit le portail que Vincent referma après l'avoir regardée s'éloigner sur la route de Gap.

Quand Florence se réveilla, Philomène lui apprit la nouvelle en apportant le petit déjeuner.

— Parti ? dit la jeune femme avec étonnement. On ne pouvait donc pas trouver dans le pays quelqu'un d'autre qui eût une voiture sans ennuyer Georges ?

— Des autos, il y en a bien sûr... Mais elles ne sont pas aussi confortables que celle de Georges... Et dame, pour un blessé !

— Vous avez peut-être raison. Attendons patiemment son retour.

Le visage ouvert de la paysanne refléta la surprise mais elle sortit de la chambre sans rien dire : alors qu'elle s'attendait que Florence lui déclarât qu'elle était très ennuyée de ne pas avoir la voiture pour se rendre à la bastide, la jeune femme semblait se résigner à rester chez elle.

En réalité, Florence n'avait aucune envie, après ce qui s'était passé la veille entre Claude et elle, de retourner à Varèze, mais elle appréhendait aussi le moment où elle se retrouverait en présence de son mari. Elle regrettait surtout de s'être abandonnée la veille à une crise de désespoir. Elle s'en voulait d'avoir perdu, pour la première fois de sa vie, ce contrôle d'elle-même qui était bien la plus belle qualité de sa race. Ce n'était que depuis ce matin qu'elle comprenait que, sous une certaine apparence de froideur anglo-saxonne, elle n'était au fond qu'une femme comme les autres, tout aussi faible... plus faible même parce qu'elle était moins armée contre le charme latin. Florence avait honte. Quelle explication pourrait-elle donner à Georges qui avait le droit d'en exiger une ?

Elle resta enfermée dans sa chambre, n'osant pas descendre par crainte de rencontrer le

visage hostile de Philomène, écoutant le passage des voitures le long du mur du jardin, sentant que son cœur cessait de battre quand l'une d'elles s'arrêtait sur la place; gardant ses yeux rivés sur le portail qui fatalement s'ouvrirait pour laisser passer la Jaguar... Vers midi, elle commença à être étonnée que Georges ne fût pas encore rentré : Gap n'était cependant pas si loin ! A moins – et c'était une explication valable – qu'il n'eût été obligé de rouler très lentement en transportant le blessé ? De toute façon, elle sonna. Philomène tarda beaucoup avant de monter. Quand elle la vit, Florence fut stupéfaite de l'expression de son visage qui avait changé depuis l'heure du réveil :

— Qu'est-ce qui vous arrive, Philomène ? Vous paraissez soucieuse !

La paysanne ne répondit pas. Florence insista :

— Il n'y a pas d'ennuis à la maison que vous me cachez ?

Et subitement elle eut peur :

— Georges ? s'écria-t-elle. Il ne lui est rien arrivé ?

— Il ne s'agit pas de lui, se décida à répondre la servante. Heureusement !

— Alors qu'y a-t-il qui vous tracasse ?

— Il n'y a pas que moi qui le sois dans le pays... Tout le monde l'est !

— L'accident ?

— Un drôle d'accident à ce qu'on vient de me dire chez le boucher.

— Oh ? Il y a des morts ?

— Des morts ? Il n'y en a qu'une... Mais, au fait, vous devez la connaître !

— Moi ?

— Vous l'avez certainement vue chaque fois que vous vous êtes rendue à la bastide.

Florence avait pâli avant de demander dans un souffle :

— Qui... est-ce ?

— La Mariette...

— La petite lingère ? Elle a été écrasée ?

— Noyée...

— Qu'est-ce que vous me racontez là ? Noyée sur la route ? Voyons, ma bonne Philomène, vous perdez la tête !

— Noyée dans l'étang de « La Malefosse »... Noyée et étranglée...

Florence eut un moment de suffocation :

— Alors ce n'est pas un accident ?...

— Il vaudrait mieux pour le renom du pays que c'en fut un ! On l'a assassinée !

Une question jaillit spontanément sur les lèvres de la jeune femme :

— Pourquoi Georges est-il parti là-bas ?

— Je me le demande aussi depuis que j'ai appris la vérité...

Il y eut un silence angoissant avant que Florence n'eût dit, exaltée :

— Mais il faut faire quelque chose ! Venez... Je vais téléphoner à la bastide pour avoir des nouvelles.

Elles descendirent dans le vestibule mais ce fut peine perdue : le bureau de poste répondit qu'il était inutile d'appeler Varèze.

La Jaguar ne revint qu'à 7 heures du soir.

Depuis midi, Florence et Philomène l'avaient attendue devant le portail. Pendant ces heures exaspérantes la jeune femme avait réussi à arracher, bribe par bribe, à la paysanne ce qu'elle savait du crime... Philomène ne put guère lui en dire davantage que ce que le brigadier de gendarmerie avait confié douze heures plus tôt à Georges.

Lorsque la voiture parut sur la place, elle alla d'abord vers la mairie où elle s'arrêta pendant quelques instants.

— Il a ramené le docteur, dit Philomène.

La Jaguar tourna ensuite sur la place et vint vers la maison dont Vincent avait déjà ouvert le portail.

— Chéri ! cria Florence au moment où la voiture pénétrait dans le jardin.

Mais Georges lui fit un vague signe et ne s'arrêta définitivement que devant le perron. Au passage, elle avait aperçu la mine défaite de son mari : jamais elle ne l'avait encore vu dans un pareil état. Elle courut derrière la voiture et arriva quand il en descendait : ses vêtements étaient déchirés et couverts de terre.

— Georges ! Que vous est-il arrivé ?

Elle s'était blottie dans ses bras. Il lui prit le menton et la regarda longuement sans rien dire. Son regard calme essayait de scruter les yeux glauques qui s'étaient remplis de larmes.

— Pardon, mon amour !... balbutia-t-elle.

Il mit un doigt sur ses lèvres dans un geste de tendresse prouvant qu'il lui avait déjà pardonné et il dit avec douceur :

— Je ne vous demande rien, Florence... Vous me direz tout plus tard, beaucoup plus tard... Quand nous serons très loin d'ici.

Il s'était retourné vers Philomène :

— Tu vas aider Florence à faire ses bagages. Nous partons.

— Vous partez ? répéta la paysanne ahurie. Mais vous n'êtes là que depuis quelques jours !

— Ce fut déjà trop ! répondit-il. Je n'aurais jamais dû revenir à Roquevire... Ni vous faire connaître ce pays terrible, Florence ! Je suis le seul fautif d'avoir cru que nous pourrions y consolider notre bonheur.

— Moi aussi je l'ai cru, Georges !

— Au fond, n'étions-nous pas heureux dans le Kent ?

Elle avait incliné la tête sur son épaule. Il continua d'une voix de plus en plus tendre qu'elle ne lui connaissait pas :

— Si nous roulons cette nuit, nous pourrions franchir le Channel demain vers 3 heures et nous aurons retrouvé notre « home » de Maidstone le soir même.

— Qu'est-ce que je vais devenir ? commença à larmoyer Philomène.

— Tu continueras à garder cette maison, avec Vincent, jusqu'à ta mort. Tu y es mieux à ta place que nous...

— Mais... Vous reviendrez tous les deux ? supplia la paysanne.

— Je ne le pense pas, dit-il très décidé. Vite ! Nous n'avons plus de temps à perdre !

Une heure plus tard, la Jaguar franchissait pour la dernière fois le portail de la maison provençale qui se referma lentement, poussé par le silencieux Vincent alors que Philomène continuait à geindre, enfermée dans sa cuisine.

Florence et Georges se taisaient, n'osant même pas se regarder : les yeux glauques erraient sur le paysage qui recommençait à prendre ses teintes douces du soir, les mains de Georges restaient crispées sur le volant. La voiture allait vite.

Ces premiers kilomètres permirent à Georges de revoir se dérouler dans sa mémoire le fil des événements qui s'étaient produits pendant les douze heures de la journée et qui avaient motivé sa brusque décision de départ. D'abord, il se souvint de son arrivée à « La Malefosse » : il avait laissé sa voiture à l'entrée de la clairière, sur le chemin conduisant à la bastide et il s'était avancé à pied vers le petit groupe d'hommes entourant une forme allongée

au bord du lac : le corps de Mariette avait été en partie recouvert par un morceau de toile. Seul le bas des jambes et les pieds, aux chaussures encore détrempées, apparaissaient.

— Vous voulez la voir, monsieur Servet ? demanda le brigadier de gendarmerie lorsqu'il vit Georges s'approcher.

— Je n'y tiens nullement !

— Vous avez raison. Ce n'est pas bien beau à contempler ! Comme tous les étranglés, elle a les yeux qui lui sortent de la tête... Ajoutez-y le travail de l'eau et vous aurez une petite idée ! Je ne l'ai pas connue avant, mais tout le monde dit dans le pays que c'était une belle fille... Votre maire et M. le juge d'instruction, que vous voyez en train de parler là-bas, pensent que c'est le crime d'un rôdeur ou de l'un de ces Nord-Africains qui travaillent au barrage de Savine...

— Et vous, brigadier ?

— Je n'ai pas d'opinion... Le docteur non plus, n'est-ce pas docteur ?

Le jeune médecin répondit simplement :

— Puisque j'ai été commis par le juge d'instruction pour faire les premiers constats médicaux en attendant que le médecin légiste de Gap puisse s'occuper de l'affaire, je maintiens qu'il n'y a plus aucun doute sur la tentative d'étranglement : les traces des dix doigts sont restées imprégnées dans le cou...

— Malheureusement, dit le brigadier, il n'y a aucune empreinte : le meurtrier portait des gants.

— Des gants ? Vous en êtes sûr ? demanda Georges, saisi.

— Oui... sinon nous aurions déjà pu relever les empreintes digitales.

— Mais vous ne croyez pas que le séjour dans l'eau...

— Le corps n'y est pas resté assez longtemps, monsieur Servet ! Quand le petit pâtre l'a découvert, flottant sur le lac, il ne devait guère y avoir plus de trois heures que le crime avait été commis. D'après le docteur et M. le juge d'instruction, il doit se situer aux environs de minuit...

— Pour avoir une opinion définitive sur la cause du décès, reprit le Dr Brunei, il sera cependant indispensable d'attendre le résultat de l'autopsie qui sera pratiquée à Gap. Qu'il y ait eu strangulation, c'est certain, mais l'on ne peut affirmer de façon absolue que ce soit elle la cause de la mort ou, au contraire, l'asphyxie due à la noyade qui a suivi quand le corps a été jeté dans l'eau... Ce qui pourrait atténuer la responsabilité du meurtrier. Ce qui est sûr, c'est la force de ce dernier : les vêtements de la morte sont déchirés... Elle a dû se défendre avec la dernière énergie et elle était solidement bâtie, cette Mariette ! Ceci nous donne aussi la quasi certitude que l'assassin a dû être un homme pour avoir une force pareille... D'ailleurs, la largeur des marques de doigts dans la chair est bien celle d'un homme. Les mains de femme ont rarement cette dimension.

— Si ce meurtrier, objecta Georges, était un chemineau ou un Arabe, comme on serait tenté actuellement de le penser, croyez-vous que ce genre d'individu aurait porté des gants ? Il aurait d'abord fallu qu'il eût pris la précaution d'en avoir... Ce qui laisserait supposer qu'il avait bien prémédité son crime. Or, généralement, ces gens-là ne tuent qu'occasionnellement, pour voler ou pour violer.

— Vous raisonnez très juste, monsieur Servet, reconnut le médecin. Je pense comme vous qu'il n'y avait pas grand intérêt à voler une fille comme celle-ci : elle ne se promenait tout de même pas avec son sac à main, à une heure pareille dans cet endroit ! Pour ce qui est du viol, aucune trace !

Une camionnette venait d'entrer dans la clairière.

— Ils viennent chercher le corps pour remporter à Gap, dit le brigadier. Nous n'avons plus rien à faire ici... Je dois rentrer à Saint-Germain pour rédiger mon rapport.

— Je m'excuse d'être venu vous importuner. Je ne vous offre pas de vous déposer à votre gendarmerie puisque vous avez votre voiture.

— Merci, monsieur Servet. Je vous accompagne jusqu'à la vôtre...

Quand ils furent un peu éloignés des autres, le brigadier reprit, en marchant :

— Tout à l'heure, vous m'avez demandé si j'étais du même avis que M. le maire et que M. le juge d'instruction. Je vous ai répondu que je n'avais pas d'opinion... Ensuite, vous avez eu deux ou trois remarques, notamment au sujet des gants et du mobile éventuel du crime, que je m'étais déjà faites avant vous... Une telle perspicacité de votre part me laisserait supposer que vous auriez peut-être une idée. Après tout, pourquoi êtes-vous venu ici ? Personne ne vous l'a demandé.

— Parce que j'ai une grande estime pour Mlle de Varèze et que je ne voudrais pas qu'elle eût le moindre ennui à propos de cette lamentable affaire.

— Il n'y a aucune raison pour qu'elle en ait ! Ce n'est pas parce que cette Mariette travaillait à la bastide que les gens qui y vivent doivent être inquiétés ! Bien sûr, on ne pourra pas empêcher l'enquête de suivre son cours normal qui passera d'abord par Varèze, mais ensuite elle nous conduira presque certainement très loin d'ici !

— Avez-vous au moins trouvé un indice quelconque ?

— Ceci, monsieur Servet...

Il avait sorti de l'une des poches de sa vareuse un morceau de papier qu'il déplia avec soin avant de présenter son contenu en disant :

— Franchement, que pensez-vous de ça ?

Georges resta pétrifié et dut faire un réel effort pour conserver son calme en demandant :

— Où les avez-vous trouvés ?

— Dans la main crispée de la morte. Je les ai pris aussitôt, pensant que cela pourrait toujours servir. N'est-ce pas votre avis ?... Cette petite découverte m'a d'ailleurs confirmé dans l'opinion que la lutte avait dû être sauvage et que la malheureuse victime s'était défendue jusqu'au bout, sinon il n'y aurait aucune raison pour que le meurtrier ait volontairement laissé des traces aussi accablantes... Mais je suis très perplexe : cela ne peut appartenir qu'à une femme et cependant les marques de doigts autour du cou sont celles d'un homme ! Avouez que c'est plutôt étrange !

— Très étrange, brigadier... Le seul fait que vous n'ayez pas hésité à me montrer cela prouve que vous avez confiance en moi... Je vous demande donc que cette confiance aille jusqu'au bout : prêtez-moi cette « découverte » pendant quelques heures.

— Vous n'y songez pas ? Vous me voyez me séparant d'une telle pièce à conviction ? Et d'abord, qu'en feriez-vous ?

— Je ne sais pas encore, mais ce que je puis vous affirmer, c'est qu'elle me servira à identifier très rapidement l'auteur du crime...

Il avait prononcé ces derniers mots avec force, puis il ajouta d'une voix plus basse :

— Moi aussi j'ai un compte à régler, brigadier !

— Vous n'allez pas faire une bêtise, à votre tour ?

— Ne vous inquiétez pas !... Confiez-les-moi... Je m'engage sur l'honneur à vous les rapporter avant trois heures !

Le brigadier restait perplexe. Son regard allait alternativement du visage de son vis-à-vis à l'objet qu'il tournait et retournait dans sa main.

— Je sais que vous êtes un parfait honnête homme, monsieur Servet... Plus que cela

même : un homme de valeur... Votre père m'a soigné autrefois : il était très aimé dans le pays... Votre nom est respecté... Ce qui m'incite à penser que, si je vous fais confiance comme vous me le demandez, vous pouvez peut-être nous aider en effet... Eh bien, j'y consens ! Prenez cette précieuse pièce mais n'oubliez pas que je risque gros pour mon advancement futur et même pour ma carrière si vous la perdez ! Je vous attends dans trois heures au plus à mon bureau de la gendarmerie, à Saint-Seruin.

— J'y serai.

Il était déjà au volant quand le brigadier ajouta :

— Si je vous ai remis cette pièce à conviction avant même d'en avoir parlé à M. le juge d'instruction, c'est parce que je pense – malgré tout le respect que je dois à cet excellent magistrat – qu'il n'aurait peut-être pas la souplesse d'esprit nécessaire pour obtenir rapidement des aveux complets du meurtrier. Moi non plus, d'ailleurs ! Notre uniforme fait toujours un peu peur... Et avec certaines catégories d'individus, la crainte du gendarme est sans effet. Il est préférable de capter leur confiance... Vous êtes exactement l'homme qu'il nous faut dans cette curieuse affaire : avec vous, nous n'avons pas à redouter des scènes de violences inutiles... Bien entendu, au cas où vous auriez besoin de mes services, téléphonez-moi à Saint-Seruin où je rentre tout de suite : appelez le n° 1... Je pense qu'il est aussi plus habile de ne pas vous faire accompagner par l'un de mes hommes. Nous ne sommes pas en face d'un criminel ordinaire avec lequel il serait nécessaire d'être armé : lui-même semble préférer se servir de sa force naturelle, c'est-à-dire de ses mains, pour étrangler... Tenez-en compte : soyez prudent ! Et maintenant, je vous souhaite bonne chance !

La Jaguar commença à gravir en bolide la côte de Varèze.

Lorsqu'elle entra dans la cour d'honneur, tous les volets de la bastide étaient fermés. Georges tira violemment sur la chaîne de la cloche, située à droite de la porte d'entrée, réalisant le geste qu'il avait ébauché quelques jours plus tôt quand il était venu la première fois avec Florence et qui avait été interrompu par l'apparition d'Ambrosine sur le perron. Cette fois, Ambrosine n'apparaissait pas, ni personne. Après avoir sonné plusieurs fois, Georges saisit la poignée de la porte et constata que celle-ci n'était pas fermée à clef. Il pénétra dans le vestibule que les volets fermés plongeaient dans une demi-obscurité et il appela de toutes ses forces :

— Claude ! Ambrosine !

Il n'y eut pas de réponse. La demeure, gardée par les deux chevaliers en armure de l'entrée, restait silencieuse. Sans hésiter, Georges ouvrit successivement toutes les portes donnant sur le vestibule : celles du salon, de la bibliothèque, de la salle à manger, de la salle de billard... Il n'y avait personne. Il alla à l'office et jeta un regard sur l'immense cuisine, déserte également. Il gravit l'escalier en courant jusqu'à la porte de la chambre de Claude qu'il ouvrit résolument : la chambre au baldaquin était vide ainsi que les innombrables pièces du premier, étage. La bastide semblait avoir été abandonnée par ses habitants... Ce qui le frappa le plus fut que le lit de Claude n'avait même pas été défait... Et il n'était que 6 heures du matin ! Logiquement, ni Ambrosine ni aucune servante ne pouvait l'avoir déjà refait.

Au moment où il allait redescendre, il aperçut une porte basse donnant sur un escalier en colimaçon. Il gravit à tout hasard ce nouvel escalier et se rendit compte qu'il se trouvait dans la tour sud. Brusquement, une porte très étroite s'ouvrit sur le petit escalier. La longue silhouette anguleuse d'Ambrosine se dressa sur le seuil pendant que la voix dure disait :

— Ah ! Ce n'est que vous ? J'avais aperçu votre voiture qui montait la côte... Et je pensais que c'était votre femme. C'est la raison pour laquelle je ne me suis pas dérangée quand vous avez sonné.

— Vraiment ? Qu'est-ce que cela peut changer que ce soit ma femme ou moi ? Ne sommes-nous pas tous les deux des visiteurs ?

— Cela change tout ! Mme Servet a pris l'habitude de venir ici chaque matin... Mais comme aujourd'hui elle n'aurait pas trouvé Mademoiselle, je préférerais ne pas la voir pour n'avoir pas à lui répondre qu'elle n'avait plus qu'à s'en retourner...

— Où est Claude ?

— Je l'ignore...

— Vous vous moquez de moi ?

— Je ne me suis jamais moquée de personne. Ce n'est pas dans mes habitudes !

— On s'en douterait rien qu'à vous regarder... Alors, pourquoi ne voulez-vous pas me dire où se cache Claude ?

— Pourquoi Mademoiselle se cacherait-elle ?

— Il n'y a aucune raison, en effet...

Tout en parlant, il avait obligé la gouvernante à reculer et ils se retrouvèrent dans une pièce ovale qu'il n'avait jamais visitée : incontestablement, c'était la chambre d'Ambrosine. Le mobilier en était rudimentaire, le lit assez délabré. Une seule fenêtre étroite, taillée en ogive, s'ouvrait sur la vallée de la Durance. Cela évoquait la prison.

— Je suis désolé, Ambrosine, d'avoir été contraint de forcer votre intimité et de pénétrer chez vous d'une façon aussi cavalière, mais il le fallait !

Il avait pris soin, une fois entré dans la pièce sinistre, de refermer à clef derrière lui l'unique porte donnant sur l'escalier. Après avoir retiré la clef de la serrure et l'avoir enfouie dans sa poche, il continua, très calme :

— Maintenant, parlez ! Dites-vous bien que je ne ressortirai d'ici que quand je saurai tout... Absolument tout !

Il s'était assis à califourchon sur une chaise en paille, les bras croisés sur le dossier. Toujours debout, dressée devant lui, elle continuait à le dévisager avec une impassibilité totale sans desserrer des lèvres sur lesquelles se lisait tour à tour le mépris et la haine.

— Alors ? C'est tout ce que vous me dites ? Puisque vous le prenez ainsi, c'est moi qui vais vous poser quelques questions... A quelle heure Claude est-elle sortie ce matin ?

La femme aux cheveux blancs eut une légère hésitation avant de répondre :

— Très tôt, comme d'habitude...

— A cheval ?

— Vous n'imaginez pas Mademoiselle à pied ?

— Où a-t-elle été ?

— Cela fait plus de quinze ans que Mademoiselle ne me dit plus où elle va... Pourquoi l'aurait-elle fait ce matin ?

— Et vous le regrettez amèrement, n'est-ce pas ?

Ambrosine ne répondit pas. Il continua :

— Avant son départ, elle a cependant reçu... des visites ?

— C'est possible.

— Vous n'avez donc pas vu les gendarmes quand ils sont venus annoncer la mort de Mariette à « La Malefosse » ?

— Je les ai vus mais ils ne m'ont rien dit à moi. Quand ils ont sonné, ils ont tout de suite demandé à voir Mademoiselle...

— Où était-elle à ce moment-là ?

— Elle dormait dans sa chambre.

— Elle ne couchait donc pas dans son lit ?

Il eut l'impression fugitive que la vieille blêmait pendant quelques secondes mais son teint naturel était tellement blafard qu'il était malaisé d'en avoir la certitude. Elle se reprit d'ailleurs très vite :

— Je remets de l'ordre dans la chambre et je refais toujours le lit de Mademoiselle dès qu'elle est sortie.

— Vous a-t-elle dit à quelle heure elle rentrerait ?

— Non. Cela n'est jamais régulier. Hier soir par exemple elle est rentrée très tard en compagnie de Mme Servet...

Il y avait une menace sourde dans ces derniers mots. Georges le comprit très bien et crut nécessaire de répondre :

— Je le sais. Ma femme m'a raconté toute leur promenade...

Il mentait, mais n'était-ce pas préférable plutôt que de voir Ambrosine acquiescer la conviction qu'il ignorait tout ? Il fallait, dès le début, lui donner l'impression d'en savoir beaucoup plus que ce qu'il disait... Ce ne serait qu'à cette condition que la nature butée de la paysanne finirait par céder. Sa dernière réponse avait cependant produit un effet contraire à ce qu'il espérait. La vieille femme le regardait maintenant avec un sourire ambigu qui semblait dire : « Si tu en savais autant que cela, mon ami, tu ne serais pas ici en train de jouer les gendarmes ! » et elle déclara sèchement :

— Puisque Mme Servet vous a tout raconté, je pense que vous n'avez plus rien à me demander et moi plus rien à vous répondre.

— Vous n'y êtes pas du tout, ma bonne Ambrosine ! Nous ne venons que de commencer cette conversation... D'abord, vous oubliez que, entre hier soir, moment du retour de votre maîtresse avec ma femme, et ce matin, il s'est passé une nuit... Beaucoup de choses peuvent arriver en une nuit, même un crime ! Venons-en au but principal de ma visite : vous qui êtes la personne connaissant le mieux Varèze et ses habitants, pouvez-vous me confier votre opinion franche sur cette Mariette ? Quel genre de fille était-ce ?

— J'ai déjà entendu les gendarmes poser la même question ce matin à Mademoiselle...

— Ah ? Et que leur a-t-elle répondu ?

— Ce qu'elle devait leur répondre...

— Evidemment... Et vous ? Qu'auriez-vous dit si l'on vous avait interrogée à sa place ?

— Moi ? Que la Mariette était une...

Elle s'arrêta net. Son visage qui, en une seconde, s'était dépouillé de son masque d'impassibilité voulue sous l'effet de la rancœur reprit son expression d'indifférence pendant qu'elle continuait :

— ... une excellente lingère...

— C'est tout ? Et en dehors de ses heures de travail, qu'est-ce qu'elle faisait, la Mariette ? On m'a dit un peu partout qu'elle était assez jolie... Il y a même des bruits assez curieux qui courent sur son compte dans le pays... Elle s'entendait bien avec Mlle Claude ?

Ambrosine ne répondit pas. Il sentit, à l'attitude subitement contractée de la vieille, qu'il venait de poser une question essentielle et il poursuivit, impitoyable :

— Elle ne devait pas beaucoup vous aimer, Mariette, n'est-ce pas Ambrosine ? Et vous, vous la détestiez !... Au fond, quand vous avez appris sa mort ce matin, cela ne vous a pas fait une grande peine ! Vous avez surtout été ennuyée à la pensée que l'enquête pourrait apporter quelques perturbations dans la vie de cette bastide à laquelle vous êtes attachée... Si vous saviez comme je vous comprends ! Après tout, qu'est-ce qu'une Mariette de plus ou de moins peut bien changer à la pérennité de la bastide qui a un passé de neuf siècles ! Mariette est morte ? Dieu ait son âme, pauvre fille ! C'est égal : je me demande qui a bien pu avoir intérêt

à la faire disparaître ! Auriez-vous une petite idée là-dessus ?

La femme aux cheveux blancs ne bronchait pas : son visage demeurait toujours hermétique.

— Serait-ce le crime passionnel d'un amoureux éconduit ou trompé ? continua Georges d'une voix nonchalante. Je ne pense pas que Mariette aurait été capable d'inspirer une passion aussi violente... A moins que ce ne soit l'œuvre d'un ennemi implacable ? Mais quel ennemi cette fille de vingt et un ans pouvait-elle bien avoir ? Elle n'avait pas encore eu le temps de faire du tort à qui que ce fût...

— Elle allait en faire... marmonna la gouvernante d'une voix sourde.

— Ah ? Voilà un détail intéressant... Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— La Mariette était jalouse...

— De qui, grands dieux ?

— De votre femme...

Il la regarda, interloqué. Ce fut elle cette fois qui continua à parler comme si elle éprouvait une immense joie à lui faire du mal :

— Claude aimait votre femme et ne s'occupait plus de la Mariette.

— En somme, une petite jalousie de gamine à l'égard d'une femme qui n'était pas de son milieu ? Cela s'est souvent vu...

— Non ! Une jalousie d'amante !

— D'amante ? Faites très attention à ce que vous dites, Ambrosine... Si je comprends bien, Mariette était l'amante de Claude ?

Elle ne répondit pas. La voix de Georges devint rauque :

— Cela durait depuis combien de temps ?

— Trois ans...

— Et ce serait l'arrivée de ma femme qui aurait été la cause du changement ?

— Oui...

Il s'était levé et dit d'une voix terrible :

— J'ai une furieuse envie de vous étrangler à mon tour pour tous vos mensonges, vieille sorcière !

Ils étaient maintenant face à face. Ambrosine n'avait pas bougé quand il s'était approché d'elle :

— Et même si elles étaient vraies, vos sornettes de fille, je ne vois pas le rapport avec le crime.

— La Mariette était tellement vexée qu'elle voulait raconter partout des choses fausses sur Mademoiselle... Elle vous a même écrit...

— A moi ?

— A vous... J'ai trouvé la lettre dans sa chambre des communs...

— Vous l'avez, cette lettre ?

— Je l'ai brûlée... Il le fallait ! Mais ce n'était pas suffisant avec une garce pareille... Elle aurait quand même parlé... Le mal aurait été irréparable...

— ... Et c'est pour l'empêcher de le commettre que vous l'avez tuée ! C'est bien cela, Ambrosine ?

— Oui...

— Comment vous y êtes-vous prise ?

— Je l'ai attendue cette nuit à « La Malefosse » à partir de 11 heures...

— Elle avait donc l'habitude de se promener par-là à cette heure ?

— Elle courait toutes les nuits depuis que Mademoiselle ne la regardait plus... Je me

doutais qu'elle devait aller retrouver le fils Paccini, un vaurien que Mademoiselle avait bien fait de cravacher un jour, à la ferme des Rousses... Quand elle a passé, au retour, devant la clairière, j'ai bondi sur elle par-derrière et j'ai serré de toutes mes forces...

— Ensuite ?

— Je l'ai traînée jusqu'au lac et je l'ai jetée dedans, cette pourriture !

— Elle s'est laissé étrangler comme cela sans se défendre ? Elle était pourtant forte ?

— Je le suis plus qu'elle !

Elle avait redressé sa haute taille avec une sorte de fierté monstrueuse et elle montrait ses mains larges comme des battoirs en demandant :

— Vous les croyez incapables d'accomplir un pareil travail ?

— Je vous crois... Vous aviez mis des gants ?

— Des gants ? Pour quoi faire ? Je n'en ai jamais porté de ma vie... Ce n'était pas à ce moment-là que j'allais commencer !

— Dommage pour votre histoire, Ambrosine ! Elle n'était pas mal imaginée... Malheureusement, personne ne pourra plus y croire !

— Puisque je vous dis que c'est moi seule qui l'ai tuée ! hurlait-elle.

— Non, Ambrosine ! Ce n'est pas vous... Vous m'avez raconté tout cela pour innocenter quelqu'un que vous aimez comme jamais peut-être une femme n'en a aimé une autre... Mais votre amour à vous n'est pas d'ordre passionnel... Il est plus profond : il est fait d'un mélange de maternité refoulée et de dévouement prêt à aller jusqu'au sacrifice... Il est très beau votre mensonge, Ambrosine ! Il vous honore... Vous êtes la dernière personne de ce pays qui défendra jusqu'au bout un nom que tout le monde déteste... Vous n'êtes pas la gouvernante de cette bastide, mais plus simplement son admirable servante ! Vous avez voulu endosser un crime parce que vous savez très bien qu'il a été commis par votre maîtresse...

— Non ! Elle n'a pas fait cela ! Je vous le jure ! Mon enfant... Mon petit enfant...

La haute silhouette s'était écroulée sur le sol pendant que les mains se tordaient de désespoir. La femme aux cheveux blancs n'était plus qu'une loque pitoyable, répétant doucement au milieu de ses larmes : « *Claude... « mon » Claude... »*

Il la contemplait, bouleversé.

Puis il se pencha pour l'aider à se relever et il l'obligea à s'asseoir sur le lit avant de dire d'une voix qu'il s'efforça de rendre humaine :

— Pardonnez-moi... J'aurais voulu éviter une scène aussi pénible mais je ne pouvais pas agir autrement... Vous seule connaissiez la vérité... N'est-il pas préférable que vous me l'ayez dite à moi plutôt qu'à la police ? Croyez bien que je ne suis pas venu ici en inquisiteur... Mon seul désir serait d'essayer d'arranger les choses si c'était possible !... Et si je pouvais dissimuler la vérité, comme vous vouliez le faire, je crois que je n'hésiterais pas !

Elle avait relevé la tête et le regardait fixement pendant qu'il continuait :

— Je ne suis pas un ennemi de Varèze, moi ! Peut-être suis-je même le seul véritable ami que vous ayez à Roquevire. Mais pour que je réussisse là où vous auriez échoué toute seule, il faut tout me raconter... D'abord je dois vous montrer quelque chose...

Il avait ouvert le paquet que lui avait confié le brigadier :

— Vous les reconnaissez ?

Elle regardait, hébétée, les lèvres tremblantes.

— Il n'y a qu'elle dans le pays à posséder des cheveux aussi noirs et aussi fins, ma pauvre Ambrosine... Savez-vous où on a trouvé cette mèche ? Dans la main droite crispée du cadavre... En se débattant, Mariette avait dû réussir à l'arracher... Vous comprenez maintenant pourquoi je savais dès le début que vous mentiez. Si vous voulez que je vous aide

ainsi que Claude, il faut dire la vérité ! Quand avez-vous vu Mariette pour la dernière fois ?

— Hier soir, répondit-elle d'une voix éteinte, lorsqu'elle est partie se promener avec Claude...

— Quelle heure était-il à peu près ?

— 9 heures... Il commençait à faire nuit.

— Et quelle direction ont-elles prise ?

— Celle de la vallée...

— Dites plutôt de « La Malefosse » ! Vous n'avez pas été inquiète de les voir partir ainsi ?

— Non. Je ne comprenais plus... J'ai pensé que la Mariette avait réussi une fois de plus à

« embobiner » Claude avec toutes ses simagrées !

— Et vous n'avez plus revu Mariette ?

— Non.

— Et Claude ? A quelle heure est-elle revenue à la bastide ?

— Vers 1 heure du matin...

— Vous l'avez vue ?

— Je m'étais placée derrière l'une des fenêtres du vestibule où il y a un renfoncement...

C'est toujours là que j'attends quand elle est dehors...

— Vous le faites depuis combien de temps ?

— Depuis sa première promenade à cheval avec son père, il y a vingt-trois ans... Elle avait cinq ans quand il a voulu l'emmener avec lui... Elle montait un poney... C'était un dimanche, je me souviens très bien...

— Et vous avez continué à monter cette garde étrange pendant vingt-trois années !

— Oui...

— Vous êtes une femme extraordinaire, Ambrosine ! On ne fait plus de gens comme vous... Quand Claude est rentrée, vous a-t-elle aperçue dans votre cachette ?

— Oui... parce que je lui ai parlé... Lorsqu'elle a gravi les marches du perron, un reflet de lune l'a éclairée et j'ai vu sur son visage qu'il y avait quelque chose d'anormal... Ses cheveux étaient dénoués et pendaient dans son dos : ce qui ne lui arrivait jamais depuis son retour de Paris.

— Son retour de Paris ? Elle y a donc été ?

— Oui... Ce qui m'a le plus intriguée, en la voyant revenir ainsi, était qu'elle portait ses cheveux en catogan quand elle était partie quatre heures plus tôt avec Mariette... Au moment où elle allait monter l'escalier j'ai dit : « Claude, qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu n'as pas eu d'accident au moins ? »

— Qu'a-t-elle répondu ?

— Elle s'est arrêtée sur la première marche de l'escalier et elle m'a regardé avec méchanceté, comme si ma présence, à cette heure et dans ce vestibule, où toute lumière était éteinte, la gênait... gênait...

Les yeux de la vieille femme, toujours assise sur le lit, venaient de se fermer... Sa bouche restait entrouverte, n'articulant aucun son... Georges avait beau répéter :

— Eh bien, Ambrosine ! Continuez ! Je suis là... Je vous écoute... J'attends...

Elle restait les yeux clos, perdue dans une vision d'épouvante qu'elle ne pouvait raconter... Elle se revoyait, dans l'ombre du vestibule, devant Claude qui lui disait durement :

— *Encore toi ! Toujours toi ! Pourquoi n'es-tu pas dans ta chambre ? Bien entendu tu es restée là depuis des heures pour surveiller mon retour ?*

Ambrosine entendait résonner à ses oreilles sa propre réponse à Claude... Réponse qui n'avait été qu'une question :

— Où est Mariette ?

— Elle dort...

— Elle était donc rentrée avant toi ?

— Mariette ne reviendra plus à Varèze... Elle dort là où je l'ai voulu... pour toujours !

Pourquoi me regardes-tu ainsi ? Tu n'as pas l'air de comprendre ? Eh bien, oui... Je l'ai tuée...

Ambroisine revoyait les longues mains fines de « son » enfant se débarrassant lentement de ses gants de pécaris pendant qu'il parlait...

— Elle était comme toi, Mariette... Elle m'espionnait... Seulement toi, tu ne diras jamais rien tandis qu'elle n'aurait pas hésité à parler... Elle cherchait à savoir si Florence était devenue ma maîtresse, mais moi j'avais décidé qu'elle ne le saurait jamais ! Maintenant c'est sûr : elle ne le saura pas... C'est pour cela que je lui ai fait faire cette promenade à pied... Le plus drôle est que c'est elle qui m'a supplié de l'emmener... Quelle idiote ! Si elle s'était doutée ! Nous avons descendu la côte : je la tenais par la taille comme un amoureux qui cherche à entraîner la fille dont il a envie vers le lieu désert où il la prendra. Moi, ce n'était plus pour la prendre, mais pour m'en débarrasser... Elle souriait... Elle croyait qu'elle allait vers l'amour alors que je la conduisais gentiment à la mort... Nous sommes arrivés à « La Malefosse »... Je lui ai demandé : « Tu te souviens, petite Mariette, du jour où je t'ai vue pour la première fois toute nue ici ? » Et elle m'a répondu : « Tu m'avais fait pleurer ce jour-là, Claude... » Alors je lui ai dit avec douceur : « Je te promets, chérie, que cette fois tu n'auras même pas le temps de pleurer ! » Et, avant qu'elle ait pu se rendre compte de ce qui lui arrivait, j'ai mis mes doigts autour de son cou... Il y avait assez de lune tout à l'heure pour me permettre de la voir devenir violette... Ce fut très curieux... Elle a essayé de se débattre ! L'une de ses petites mains potelées s'est agrippée à mon chignon et elle a tiré sur mes cheveux tant qu'elle a eu de la force mais cela n'a pas duré longtemps ! Elle m'a quand même fait très mal, la petite garce !... Très vite, j'ai senti le corps qui s'affaissait... J'ai desserré les doigts et je l'ai recueilli dans mes bras... Sa tête dodelinait : elle était morte, ma jeune amie... J'ai contemplé le visage qui m'avait tant plu pendant trois années et je l'ai trouvé hideux ! Les yeux tigrés semblaient vouloir sortir de leurs orbites : ils me fixaient sans aucune expression... Je te jure, Ambroisine, qu'elle n'était plus belle du tout à regarder la jolie Mariette ! Je l'ai soulevée pour la porter jusqu'à l'étang et là, je suis entré dans l'eau jusqu'à la ceinture : tu peux voir d'ailleurs que ma culotte n'est pas encore tout à fait sèche, ni mes bottes... Quand je suis arrivé à peu près au centre de l'étang, en portant toujours mon fardeau, j'ai regardé une dernière fois le corps pour lui dire adieu et je l'ai retourné dans mes bras pour que la bouche put entrer la première dans l'eau... J'ai tout lâché... Ça a fait un plouf qui m'a éclaboussé partout... Je suis vite revenu vers la berge. Arrivé là, je me suis retourné et j'ai aperçu le corps qui était remonté à la surface et qui flottait au milieu du lac... J'étais épuisé : jamais je n'aurais cru qu'elle pouvait être aussi lourde, la Mariette... Voilà, Ambroisine ! Tu sais tout, maintenant... J'ai parlé parce que tu te tairas... On croira qu'elle s'est noyée... Demain on viendra sûrement nous annoncer l'accident : tu feras l'ignorante et ce sera moi seul qui répondrai aux gendarmes... Ainsi, personne en dehors de toi ne saura jamais qu'elle a été ma première maîtresse et je pourrai continuer à vivre avec celle que j'aime d'amour... N'ai-je pas bien agi ? Dis-moi que tu en aurais fait autant si tu avais été à ma place, Ambroisine ! Il n'y avait pas d'autre solution... Désormais nous serons tranquilles, toi et moi... Je suis fatigué... Je crois que je vais bien dormir... Bonsoir...

Ambroisine revoyait « son » enfant montant lentement le vieil escalier de la bastide... Elle

entendait le bruit des bottes qui s'éloignaient dans le couloir du premier étage... Longtemps elle était restée elle-même au pied de l'escalier... Et elle avait été prise d'un tremblement atroce avant de pouvoir quitter le vestibule et d'atteindre la porte donnant sur le perron dont elle se demandait encore comment elle avait eu la force de descendre les marches. L'air vif de la nuit l'avait aidée à franchir la cour d'honneur d'un pas d'automate.. Arrivée aux communs, elle avait gravi l'escalier qui conduisait à la chambre de Mariette dans laquelle elle était entrée sans faire de bruit et sans allumer la moindre lampe... Là, pendant plus d'une heure, dans l'obscurité, elle avait fouillé tous les tiroirs, scruté les coins qui auraient pu servir de cachette... Elle s'était laissé guider par son instinct qui lui faisait deviner que, même morte, Mariette pouvait encore révéler le secret de son étrange amant. Et elle avait eu raison : une petite enveloppe, portant cette simple adresse : « *M. Georges Servet, Roquevire* », était enfouie entre deux pages d'un roman d'amour... Elle avait pris la lettre et était ressortie de la chambre après avoir eu soin de remettre tout en place afin qu'il ne restât aucune trace de son passage. Quelques minutes plus tard, elle avait rejoint sa chambre de la tour où elle avait ouvert l'enveloppe... Elle avait lu la lettre infâme dans laquelle Mariette disait tout et elle l'avait brûlée dans la cheminée en pensant que Claude avait bien agi. Ambroisine venait de faire son devoir de maman dévouée en supprimant la seule preuve écrite du passé.

Puis elle s'était assise sur son lit exactement dans la même position que celle qu'elle occupait en ce moment devant l'homme qui voulait tout savoir.

Elle avait rouvert les yeux : il était toujours là devant elle, la guettant... Elle murmura :

— Oui... Claude a bien fait de tuer cette fille... Mais il n'y a aucune preuve !

— Vous oubliez la mèche de cheveux, Ambroisine !

Les cheveux que Claude n'avait jamais osé faire couper et qui risquaient d'être sa perte ! La vieille femme songea aussi au cheveu roux qu'elle avait trouvé un matin sur l'oreiller et qui lui avait révélé le changement de sexe de son enfant... Pourquoi la même révélation brutale, faite par elle, Ambroisine, à cet homme qui prétendait vouloir l'aider, n'obligerait-elle pas le mari de Florence à faire disparaître lui aussi – par peur du scandale qui rejaillirait sur sa vie privée – les cheveux d'ébène qu'il tenait encore dans sa main ? S'il apprenait que Claude était un homme, il serait affolé de lui avoir confié sa femme pour lui faire aimer la montagne...

Et elle parla sans précipitation, avec un calme effrayant, livrant le secret qu'elle avait caché depuis vingt-huit années... Quand elle se tut enfin, elle n'avait plus en face d'elle qu'un homme effaré qui balbutiait, comme s'il était seul dans la pièce et se fût parlé à lui-même :

— Oui... Je comprends maintenant beaucoup de choses... Son attitude étrange à mon égard autrefois... Sa réserve... Le sentiment que j'éprouvais pour elle et qui me la laissait surtout considérer comme une jeune camarade... Le besoin qu'elle avait de lire des ouvrages de médecine et quels ouvrages ! Ses recherches dans la bibliothèque de mon père pour trouver tout ce qui concernait les variations de l'hérédité ou l'évolution de l'espèce humaine... Quelques-unes de ses remarques aussi... L'une d'elles, principalement, sur les Varèze qu'elle considérait comme des gens anormaux... Sa transformation physique quand je l'ai revue après dix années, qui la faisait de plus en plus ressembler à un garçon... Son manque absolu de féminité qui s'était accentué... Tout cela est affolant ! Vous avez bien fait de me dire la vérité, Ambroisine... Je vous remercie... Je vous promets aussi que ceci restera entre nous... Je vais voir ce que je puis faire pour sauver Claude qui est plus à plaindre qu'à blâmer...

— Mais... Vous n'allez pas garder ces cheveux ? supplia la vieille.

— Je n'ai pas le droit de m'en séparer... Ils ne m'ont été prêtés que pour quelques heures seulement par un représentant de l'ordre... Je n'ai pas le droit de tromper sa confiance... Le

destin doit s'accomplir : celui de Claude comme le nôtre... On ne lutte pas contre ! Il arrive toujours un moment où, fatalement, l'inexorable arrive...

Il avait déjà introduit dans la serrure la clef qu'il venait de ressortir de sa poche. Au moment de quitter la chambre, il regarda une dernière fois la femme aux cheveux blancs qui continuait, sans bouger du lit, à le fixer avec une intensité douloureuse et il lui dit :

— Il faut d'abord que je retrouve Claude coûte que coûte, avant les autres, avant tout le monde ! Au revoir, Ambroisine...

Il descendit comme un fou le petit escalier de la tour et courut vers les écuries où il trouva le palefrenier :

— Quel cheval a pris Mademoiselle ?

— « Obéron »...

— Dans ceux qui restent ici, y en a-t-il un qui peut égaler « Obéron » ?

— Non, monsieur.

— Tant pis ! Sellez-moi quand même la petite jument !

— « Mlle Chrysanthème » ?

— Oui... C'est encore elle qui semble la plus nerveuse et la plus vive...

Cinq minutes plus tard, Ambroisine, qui avait voulu le suivre pour l'empêcher de courir vers le destin, l'aperçut galopant dans la direction de la montagne. L'automobile était restée devant le perron. La vieille femme comprit que Georges utilisait le seul moyen lui permettant de rejoindre Claude dans l'un de ses repaires et elle joignit ses grosses mains pour adresser une supplique insensée au ciel :

— Mon Dieu et vous, Notre Dame d'Embrun, patronne de nos montagnes, faites qu'il ne le retrouve jamais ! Faites que Claude ait eu l'idée de s'enfuir loin, très loin... Faites, si vous estimez que cela vaut mieux, que mon enfant meure plutôt que d'être déshonoré ! Je vous en prie, bonne Vierge, ayez pitié d'Ambroisine, l'humble servante de Varèze...

Georges allait directement vers le lieu où il pensait qu'il trouverait Claude : le chemin perdu et ignoré de tous qui avait vu naître leur étrange amitié. Jamais il n'avait pu oublier la première chevauchée faite sur « Grand-Duc », le propre cheval du comte de Varèze, à la poursuite de la fille de quinze ans qui le précédait sur « Ariane » : il revoyait encore la longue chevelure noire flottant au vent après que le catogan se fut dénoué... À cette époque, le choix des montures était inversé : Claude galopait sur une jument et lui sur un pur-sang. Depuis, le Claude métamorphosé dont il venait de découvrir l'existence par le récit d'Ambroisine devait mépriser les juments... Cette « Mlle Chrysanthème », qu'il cravachait, était tout juste bonne pour une femme comme Florence ».

Florence ! Que s'était-il passé entre elle et Claude ? Georges comprenait aussi pourquoi sa femme était rentrée la veille dans un pareil état si elle avait découvert la véritable personnalité du dernier Varèze... La rage remplaça pendant quelques secondes, dans le cœur de Georges, le désir sincère qu'il avait malgré tout d'essayer d'arracher Claude au sort qui l'attendait... Claude s'était conduit d'une façon ignoble envers lui. Ce n'était pas parce qu'il était devenu homme qu'il avait le droit de trahir une merveilleuse camaraderie de jeunesse... Pourquoi, après tout, s'acharnerait-il, lui Georges, à sauver un misérable qui la veille s'était peut-être conduit en ennemi à son égard en tentant de lui voler sa femme ? Il se souvenait maintenant du premier accueil que Claude avait fait, dans le salon de la bastide, à Florence quand il la lui avait présentée... Il se rappelait que, après cette visite, Florence lui avait demandé, pendant qu'ils redescendaient en voiture vers Roquevire : « Vous tenez absolument, Georges, à ce que j'aie à faire demain cette promenade à cheval ? » Et c'était lui qui l'avait encouragée en lui affirmant qu'elle ne trouverait jamais quelqu'un qui lui parlerait

de la montagne avec plus d'amour que Claude ! C'était donc lui, Georges, le premier fautif ! Comment avait-il pu être aveugle à ce point ? Sa seule excuse était qu'il n'avait toujours connu Claude que botté et en culotte de cheval tel qu'il l'avait retrouvé après dix années... Et les cheveux d'ébène étaient restés les mêmes ! Toute la trahison de Claude était dans sa chevelure... N'était-ce pas juste qu'il fût trahi à son tour par la mèche que Mariette avait arrachée en mourant ?

Tout cela dépassait les limites de l'entendement, tout cela paraissait fantastique et cependant tout était vrai ! Le seul espoir restant à Georges était que Florence n'eût pas cédé... Mais ne lui avait-elle pas dit quelques heures plus tôt, alors qu'elle refusait de se donner à lui : « Non ! Ce que j'ai fait est horrible... »

Georges ne savait plus. Il continuait à galoper à la poursuite de ce Claude auquel il arracherait la vérité... Il l'exigerait ! Ce ne serait qu'à ce prix qu'il tenterait de le sauver.

Il était arrivé à l'endroit où il avait offert autrefois à Claude sa première cigarette... Le talus, sur lequel ils s'étaient assis et où ils étaient revenus si souvent ensuite, était toujours le même, recouvert de mousse... Il venait d'arrêter sa jument, déjà blanche d'écume, et il regardait le précipice qui s'étendait à perte de vue de l'autre côté du talus. Combien de fois n'avait-il pas contemplé avec Claude ce décor grandiose d'où émanait la poignante attirance du vide ? Il entendait encore la fille brune de quinze ans lui dire, avec une candeur morbide : « Ce serait un endroit idéal pour disparaître dans un accident de montagne ! » Paroles atroces dans la bouche d'un être jeune et débordant de vie sauvage.

Poussé par un sentiment plus fort que lui, il mit pied à terre et attendit... Sans savoir trop pourquoi, il était sûr que Claude passerait par-là, qu'il reviendrait en ce lieu qu'il avait aimé... Claude ne retournerait pas à « La Malefosse », son autre repaire... Il n'était pas de ces meurtriers qui reviennent sur le lieu de leur crime ! Il était beaucoup plus grand que cela, beaucoup plus dur aussi... Pour lui, la mort de la fille rousse n'avait été qu'un incident nécessaire dans son existence. Il n'y attachait pas plus d'importance qu'un fait divers banal auquel il n'aurait pas été mêlé.

L'attente ne fut pas longue. Georges venait de tendre l'oreille : le galop d'un cheval se rapprochait... Il eut juste le temps de placer sa jument en travers de l'étroit chemin pour barrer le passage : « Obéron » apparut, galopant ventre à terre... Il ne s'arrêta, en se cabrant, qu'à quelques centimètres de « Mlle Chrysanthème ».

— Qu'est-ce que tu fais là ? hurla Claude dont le visage exprimait tout à la fois : le dépit, la haine, la mort...

— Je t'attendais, répondit Georges avec calme. Je savais que tu reviendrais ici.

— C'est Florence qui t'a dit hier...

— Florence ne m'a rien dit, Claude... J'ai pensé que nous ne pourrions nous retrouver, toi et moi, qu'à l'endroit où nous avons pu nous apprécier...

— Laisse-moi passer !

— Non. J'ai à te parler...

— Je n'ai rien à te dire !

— Je suis venu t'aider, Claude...

— Toi ? Personne ne m'a jamais aidé... Personne ne peut plus le faire ! Pour la dernière fois, laisse-moi passer sinon...

Et, avant que Georges ait pu intervenir, il avait bousculé la jument pour dégager le passage.

— Reste là, Claude ! dit Georges en essayant d'agripper « Obéron » par la bride mais le bras du cavalier s'était levé et la cravache s'abattit sur le visage de l'homme à pied avec une

force qui le fit chanceler.

Quand il retrouva son équilibre « Obéron » était passé et continuait sa course folle. Georges réussit à rattraper la jument apeurée et à sauter de nouveau en selle pour se lancer à la poursuite de Claude qui avait déjà pris de l'avance.

— Claude ! criait Georges en galopant. Claude ! Je suis ton ami... ton seul ami !

Le fuyard ne se retournait pas et restait courbé sur l'encolure de son pur-sang. « Obéron » allait de plus en plus vite. Georges comprit qu'il ne parviendrait pas, sur sa petite jument, à rattraper Claude comme il l'avait fait autrefois dans le même chemin. Celui-ci se resserrait, devenait de plus en plus étroit, de plus en plus pierreux, s'adossant à gauche à la paroi du roc et surplombant à droite le précipice... La course devint vertigineuse. Georges n'apercevait plus devant lui que les longs cheveux d'ébène flottant au vent : une fois encore le catogan s'était dénoué... Ce fut la dernière vision qu'il eut de l'héritier des Varèze à cheval. « Obéron », éperonné par son maître, venait de sauter dans le vide...

Georges dut se cramponner à l'encolure de sa jument pour ne pas basculer à son tour quand il réussit à s'arrêter. Il avait vu, roulant de rocher en rocher jusqu'au fond de l'abîme dans un fracas d'avalanche, le corps du pur-sang entraînant celui de l'homme...

Ce fut le silence.

Un léger nuage de poussière s'éleva, marquant le point de chute.

Il fallut plus de deux heures et une énergie surhumaine pour permettre à Georges d'atteindre l'endroit d'où était montée la poussière. Et il n'avait cependant pas perdu une seconde. Après avoir abandonné « Mlle Chrysanthème » sur le chemin, il s'était laissé glisser, s'accrochant comme il le pouvait aux moindres aspérités. Quand il fut enfin en bas, ses mains étaient en sang et ses vêtements en lambeaux. S'il n'avait pas été, lui aussi, un enfant du pays connaissant sa montagne, il n'aurait pu réussir un tel exploit.

Le cadavre disloqué du pur-sang et le corps déchiqueté de son maître gisaient à quelques mètres l'un de l'autre pour prouver à la face du Ciel qu'un Varèze ne pouvait mourir qu'auprès de son cheval.

L'admirable visage de Claude était défiguré, caché en partie par la chevelure d'ébène qui avait épousé la teinte grise de la terre provençale... Georges fit le signe de la croix : ce fut sa seule prière. Il n'aurait pas eu le courage d'en faire une autre. Et, brusquement, il s'agenouilla : pris d'une sorte de frénésie, il voulut savoir si Ambrosine avait dit la vérité. Et il vit que Claude était un homme... Puis, dans un geste de respect infini, il recouvrit le corps pour cacher à la malveillance et à l'ironie la véritable nature physique de celui qui, aux yeux de tous, devrait demeurer « la demoiselle de Varèze »... Ensuite il resta prostré, incapable même de penser...

— Comment, à votre avis, les choses se sont-elles passées ? demanda derrière lui une voix très calme.

Georges se retourna :

— C'est déjà vous, brigadier ?

— Vous ne semblez pas réaliser qu'il y a près de deux heures que vous êtes perdu dans la contemplation de toute cette tristesse. Nous vous avons observé de là-haut et nous nous demandions même si vous n'aviez pas subi une commotion tellement vous étiez immobile !

A cet instant seulement, Georges s'aperçut que le brigadier était accompagné de trois de ses hommes.

Le gendarme s'était penché à son tour sur le corps :

— La mort a dû être instantanée dans une chute pareille : près de cent cinquante mètres !

Vous y avez assisté, monsieur Servet ?

— Oui... du chemin... Mais je n'ai rien pu faire !

— Savez-vous qui nous a mis sur votre piste ?... La jument grise que vous montiez... Nous l'avons trouvée, à trois kilomètres d'ici, revenant au petit trot dans la direction de Varèze.

— Vous n'étiez donc pas retourné à Saint-Servin comme vous me l'aviez dit ?

— Je vous ai attendu pendant le délai que je vous avais accordé... Voyant que vous ne veniez pas, j'ai pensé que vous aviez peut-être besoin d'aide et nous avons foncé en voiture vers la bastide. Quand nous sommes arrivés, j'ai d'abord vu votre voiture dans la cour d'honneur et j'ai appris presque aussitôt par le palefrenier que vous étiez parti à cheval, vous aussi... Nous avons commencé une battue après avoir réclamé des renforts à Gap... Regardez là-haut sur le chemin : ils sont arrivés... Mais comme j'avais un peu peur pour vous, j'ai préféré ne pas les attendre... J'avoue que, lorsque j'ai vu votre monture sans cavalier, j'ai bien cru que c'était à vous qu'il était arrivé malheur ! Heureusement, il n'en est rien... Alors, selon vous, est-ce un accident ou un suicide ?

Georges eut une courte hésitation : un cavalier de la classe de Claude n'aurait jamais pu être victime d'un accident de ce genre... Il l'avait vu aussi très nettement encadrant « Obéron » pour le forcer à sauter dans le vide. C'était bien un suicide dont nul ne connaîtrait la véritable raison : Claude-avait-il craint les conséquences de son crime ? C'était peu probable car sa nature ardente était assez courageuse pour n'avoir pas peur d'expié... Avait-il redouté qu'un procès ne fût découvrir sa véritable personnalité ? C'était plus vraisemblable... A moins qu'il n'ait eu honte de se retrouver face à face avec son ami Georges ? Mais, pour cela, il aurait fallu qu'il fût devenu l'amant de Florence... Et Georges ne pouvait croire à la trahison.

De toute façon, à quoi servirait d'accabler encore la mémoire du dernier des Varèze en l'accusant d'un suicide ajouté à un meurtre ? Mieux valait répondre :

— Sans aucun doute, ce fut un accident, brigadier... Moi-même j'ai bien cru que j'allais passer par-dessus l'encolure de ma jument.

— Vous faisiez donc la course ensemble ?

— Si l'on veut ! Une horrible course...

Il venait de tendre au brigadier la mèche de cheveux, qu'il s'était fait confier, en disant d'une voix lasse :

— Je vous avais promis de vous les rendre... Je vous avais dit aussi que ces cheveux m'aideraient à identifier l'auteur du crime... Baissez-vous un peu, brigadier... Et vous verrez, juste au-dessus de l'oreille gauche, l'endroit où cette mèche a été arrachée... Ce sont bien les mêmes cheveux : il n'y avait qu'elle à en posséder de si beaux !

— Vous voulez dire que ce serait elle qui aurait tué Mariette ?

— Je n'ai plus rien à dire... Faites votre métier ! La seule chose qui m'a surpris est que Claude n'ait même pas pris la précaution, quand elle est rentrée cette nuit à la bastide, d'arranger ses cheveux de façon qu'il ne restât aucune trace. Elle n'avait pas dû s'apercevoir, après la lutte, que la main de Mariette avait conservé la mèche...

— Regardez ! dit le brigadier qui venait de relever les cheveux sur la nuque. Quand on les met en chignon, on ne voit plus l'emplacement où il y a eu une mèche arrachée... Mais enfin, monsieur Servet, je n'arrive pas à comprendre pourquoi Mlle de Varèze a étranglé cette fille ?

— Nul ne le saura jamais ! Il y a des actes qui ne s'expliquent pas.

Le brigadier examinait attentivement les mains :

— C'est très curieux : elle a des doigts d'homme... Quelle étrange créature !

Il s'était relevé et dit avec gravité :

— Je ne comprends pas non plus pourquoi vous avez fait avec Mlle de Varèze cette course insensée qui l’a conduite à la mort ! On pourrait même penser que vous l’avez fait exprès pour lui éviter de subir le châtement qu’elle devait recevoir de la justice des hommes. Vous n’aviez pas le droit de l’aider ainsi ! Mlle de Varèze devait, comme tout criminel, payer sa dette à la société !

— Vous trouvez qu’elle n’a pas assez payé ? Croyez-moi : tout est mieux ainsi... Et vous n’auriez tout de même pas voulu que l’héritière d’un nom pareil montât sur l’échafaud ! Les Varèze ont toujours été trop grands pour subir ce que vous appelez « la justice des hommes » ! Tous furent des êtres à part, terribles peut-être mais exceptionnels, que ce pays a admirés, malgré tout, depuis des siècles et qu’il a craints ! Quels qu’aient été les torts de leur dernière descendante, je vous demande, messieurs, de vous recueillir pendant un instant devant son corps avec tout le respect que l’on doit à une morte...

Le brigadier et ses hommes s’étaient mis au garde-à-vous pendant que Georges continuait à dire silencieusement à Claude : « Tu vois, je te prouve une dernière fois mon amitié en ne révélant pas le secret qui a pesé sur ta vie et qui excuse tes actes... Personne n’a le droit de te juger ! Lequel d’entre nous, ayant vécu ce que tu as connu, aurais mieux agi que toi ? » Il pensait aussi qu’il était préférable que Claude de Varèze demeurât dans la légende la maudite aux cheveux d’ébène plutôt qu’un être trouble excitant les railleries posthumes.

— Vous allez déposer le corps sur ce brancard et le remonter avec précaution, ordonna le brigadier à ses hommes. Quant au cheval, il faudra qu’un équarrisseur descende jusqu’ici pour le découper le plus tôt possible... Sinon il pourrirait sur place. Dommage ! C’était un bel animal... Comment Mlle de Varèze l’appelait-elle, monsieur Servet ?

— « Obéron »...

— C’était une rude cavalière, n’est-ce pas ? Je me souviens de l’avoir vue passer au galop deux ou trois fois au hasard de mes tournées... Elle m’impressionnait toujours : on aurait dit un paladin d’une autre époque !

— Quand le corps sera là-haut, que se passera-t-il ? demanda Georges.

— Le Dr Brunei devra l’examiner pour déterminer autant que possible la cause exacte du décès... La seule chose que vous ayez pu constater comme nous était que le cœur avait cessé de battre, donc qu’elle était bien morte ! A mon avis, il y a sûrement une fracture du crâne... D’ailleurs tout le corps est disloqué... Voyez pendant qu’ils le déposent sur le brancard : le bassin aussi doit être fracturé.

— Le docteur devra la déshabiller pour cet examen ?

— En principe oui... Mais ce ne sera que pour la forme. Qu’est-ce que vous voudriez qu’il fît, ce brave docteur ? Qu’il raccommoât les os uniquement pour les mettre dans un cercueil ?

— Je pensais que Claude, telle que je crois l’avoir connue, aurait aimé être enterrée dans cette tenue qu’elle affectionnait particulièrement : avec ses bottes, sa culotte de cheval, sa cravache même...

— Si on peut lui accorder cette dernière faveur, personnellement je n’y fais aucune objection et je suis convaincu que M. le juge d’instruction ne s’y opposera pas.

— Parce qu’il sera là, lui aussi ?

— On ne peut pas enterrer une criminelle sans avoir l’autorisation de la justice... Mais pourquoi vous tracasser pour tous ces petits détails, monsieur Servet ? Ils n’offrent aucun intérêt ! Par contre, pendant que mes gaillards remontent le corps sur le brancard – ce qui va être long ! – je vais vous demander de rester encore avec moi pour m’aider, en qualité de seul témoin de l’accident, à faire mon rapport... C’est toujours assez délicat à rédiger. Il faudrait

d'abord que vous m'expliquiez où et à quelle heure vous avez retrouvé Mlle de Varèze.

Georges commença d'une voix indifférente :

— Dans le chemin qui passe là-haut, brigadier, et dont j'ignore le nom... L'endroit exact doit être à cinq cents mètres environ, juste devant un petit talus recouvert de mousse...

... Les premiers kilomètres du voyage de retour vers Maidstone avaient été franchis par la Jaguar à une vitesse folle. Georges, les mains toujours crispées sur son volant, continuait à regarder fixement la route : il avait suffi de ces quelques kilomètres pour que le drame, qu'il venait de vivre dans la journée, ait été entièrement évoqué dans son esprit.

Lorsqu'il avait quitté la bastide deux heures plus tôt en compagnie du Dr Brunei, il n'avait plus d'inquiétude sur la découverte éventuelle du véritable sexe de Claude : le jeune médecin s'était contenté de diagnostiquer la fracture du crâne prévue par le brigadier. Claude avait dû être tué sur le coup quand sa tête avait heurté l'un des rochers. Le reste de l'examen médical avait été assez sommaire puisqu'il était superflu... Le juge d'instruction enfin ne s'était pas opposé à ce que Claude fût mis dans son linceul, vêtu de sa tenue équestre, la seule qu'il eût jamais portée dans sa vie à l'exception d'une robe de communiant pendant quelques heures...

— Le plus tôt nous ferons disparaître cette malheureuse dans l'oubli du tombeau, avait même dit le magistrat, et mieux cela vaudra !

Le permis d'inhumer avait été délivré : dès le lendemain, le corps déchiqueté serait mis en bière. Pendant toute la nuit, ce serait Ambroisine qui veillerait dans la chambre au baldaquin pour qu'aucun des autres serviteurs ne pût découvrir le secret qu'elle serait seule désormais à partager jusqu'à sa mort avec Georges. Seule ? Georges n'osait pas regarder Florence, assise à sa droite dans la voiture, emmitouflée frileusement dans son manteau et dont le regard restait perdu dans le vague du paysage lunaire. Florence savait-elle ou ignorait-elle ? Georges pensa à cette seconde qu'il vaudrait mieux, s'ils voulaient quand même continuer à essayer de consolider leur bonheur incertain dans les brouillards du Kent, ne plus jamais prononcer le nom de Varèze... Grâce à ce silence réciproque, la jeune femme conserverait le bénéfice du doute dans l'esprit de son époux qui était encore trop près des derniers événements pour réaliser que le souvenir lancinant de Claude continuerait à s'interposer chaque jour entre eux, avec une persévérance démoniaque, malgré l'éloignement, malgré le temps, malgré la mort...

Les phares de la voiture venaient de balayer dans leur faisceau aveuglant l'entrée du chemin conduisant à la bastide. La nuit de la montagne avait beau tout envelopper – les rares ombres de paysans rentrant de leur travail, les parois de rocaïlle et les cimes des Alpilles – la silhouette immuable de Varèze se dressait, aussi inquiétante que le soir de l'arrivée du jeune couple. Poussés par une force secrète plus grande que leur volonté d'oubli, Florence et Georges n'avaient pu s'empêcher, à la vue du chemin, de regarder sur leur droite pendant quelques instants et ils avaient remarqué, tous deux, une petite lumière qui brillait sur la façade de la bastide, à une fenêtre du premier étage et à égale distance des deux tours.

Florence crut que Claude veillait, paresseusement allongé sur le lit à baldaquin et fumant en songeant aux merveilleux lendemains qu'il se promettait dans la compagnie de celle qui incarnait pour lui l'Amour... Et la fille du Kent lui adressa dans le secret de son cœur un adieu désespéré... Elle pensa que demain seulement Claude apprendrait qu'elle s'était enfuie pour toujours... Comment aurait-elle pu deviner ce que son mari avait cru plus sage de lui cacher ? Comment aurait-elle su que Claude n'était plus ? Georges le lui apprendrait plus tard, beaucoup plus tard, quand sa blessure de jeune femme commencerait à se cicatriser.

Lui seul savait qu'il n'y avait plus, dans la chambre austère des seigneurs de Varèze, qu'une très vieille femme balbutiant d'étranges prières où elle demandait que celui qui avait été en même temps « son » enfant et son « dernier Maître » pût connaître, dans un monde moins injuste, la gloire et le bonheur auxquels il avait droit.

Une phrase, dite dans la Jaguar par le Dr Brunei pendant qu'il se faisait ramener à la mairie de Roquevire, revint à cet instant à la mémoire de Georges :

— Tout ceci n'est pas seulement lamentable, monsieur Servet... C'est aussi très triste de voir disparaître l'un de ces vieux noms qui avaient fait depuis des siècles la grandeur de nos régions... C'est bien dommage que le comte de Varèze n'ait eu que cette fille ! Avec un fils, je pense que rien de tout cela ne serait arrivé...

— Je le crois comme vous, docteur...

— Il est regrettable aussi que la fille fût de ce genre ! Si elle avait été normale, elle aurait vraisemblablement été mariée depuis longtemps. Je n'avais eu affaire à elle qu'une seule fois au moment de la mort de son père et j'avais été frappé par son étrange aspect : aussi n'ai-je pas été trop étonné quand j'ai appris qu'elle était la coupable. Il n'y a rien de pire que deux femmes amoureuses ! Elles sont capables de tout parce qu'elles se livrent entièrement à leur perversion... J'ai la conviction intime que le véritable mobile du crime fut une liaison secrète unissant ces deux femmes. Et vous ?

— Je n'en ai jamais entendu parler, docteur...

— Evidemment, vous n'êtes revenu dans le pays que depuis quelques jours... J'en arrive même à me demander si le drame ne s'est pas produit uniquement parce que la petite lingère, voulant se libérer de cette liaison contre nature, s'était peut-être amourachée d'un garçon du pays. D'ailleurs – je puis vous le confier mais je vous demande que ceci reste strictement entre nous sous le sceau du secret professionnel – j'ai appris à l'hôpital de Gap, après que l'on y eut fait l'autopsie pour savoir si la mort de la jeune Mariette était due à la strangulation ou à l'asphyxie par noyade, que la fille était enceinte de deux mois... Ce qui renforce mon opinion.

Georges avait frémi en apprenant cette nouvelle mais il n'avait pas répondu. Ainsi la lignée monstrueuse des Varèze aurait quand même été assurée ! L'enfant mort en même temps que sa mère ne pouvait être que de Claude... Vraiment la malédiction s'était abattue sur l'antique famille jusqu'au dernier rejeton ! Une seule question resterait sans réponse : Claude avait-il su que Mariette était enceinte ?

La Jaguar allait de plus en plus vite. La bastide venait de disparaître à ce même tournant de route où elle avait surgi quelques jours plus tôt dans toute la noblesse de sa splendeur crépusculaire... Vision grandiose qui avait arraché alors à Florence éblouie l'exclamation :

— Oh ! L'extraordinaire château !

Cette nuit, Florence ne disait plus rien. Seul le nom prestigieux, Varèze, continuait à peser sur ses pensées... Ce nom-là et beaucoup d'autres qu'elle avait appris de la bouche même de son mari : Gaspard de Varèze, le fondateur de la dynastie... Romuald de Varèze, qui avait combattu les infidèles... Raoul de Varèze, qui s'était couvert de gloire contre les Piémontais... Gontran de Varèze, qui avait restauré la bastide à son retour d'émigration... Melchior de Varèze enfin, le père de Claude... Agnès de la Vinserie, la douce compagne venue d'un climat tempéré... Il y avait aussi les noms de ceux qu'elle venait de côtoyer pendant ces quelques jours : Ambrosine d'abord, dont l'écrasante personnalité constituait le rouage essentiel de la bastide... Mariette, la fille rousse qu'elle n'avait fait qu'entrevoir dans l'ogive d'une fenêtre... Il y avait enfin tous ceux et toutes celles qu'elle avait connus à Roquevire : Philomène, la

rude paysanne, Vincent, le timide jardinier, l'abbé Heurteaux, le vieux curé... Il y avait, entourant ces noms de soleil et de sang pour lesquels ils constituaient un décor de rêve et d'horreur, les bouquets de mélèzes, la branche de thym, l'odeur de lavande, le chant de la cigale, le jaillissement de la source, les flots tumultueux de la Durance... Et dominant le tout, hommes et paysage, il y avait une chevelure d'ébène que Florence n'oublierait jamais...

Editions J'ai lu

31, rue de Tournon, 75006-Paris

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN

7, bd Romain-Rolland – Montrouge.

Usine de La Flèche, le 25-02-1976.

6258-5 – Dépôt légal, 1^{er} trimestre 1976.